This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

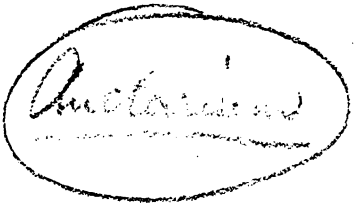
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600026382R



TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS.

TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS.

DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS,
sous la direction d'Auge Clo.

TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS,

OU

RAPPROCHEMENT DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS ARRIVÉS, A LA MÊME ÉPOQUE, SUR LA SURFACE DE LA TERRE;

AVEC

Un aperçu général des progrès des Arts, des Sciences et des Lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours;

PAR M. E. JONDOT.

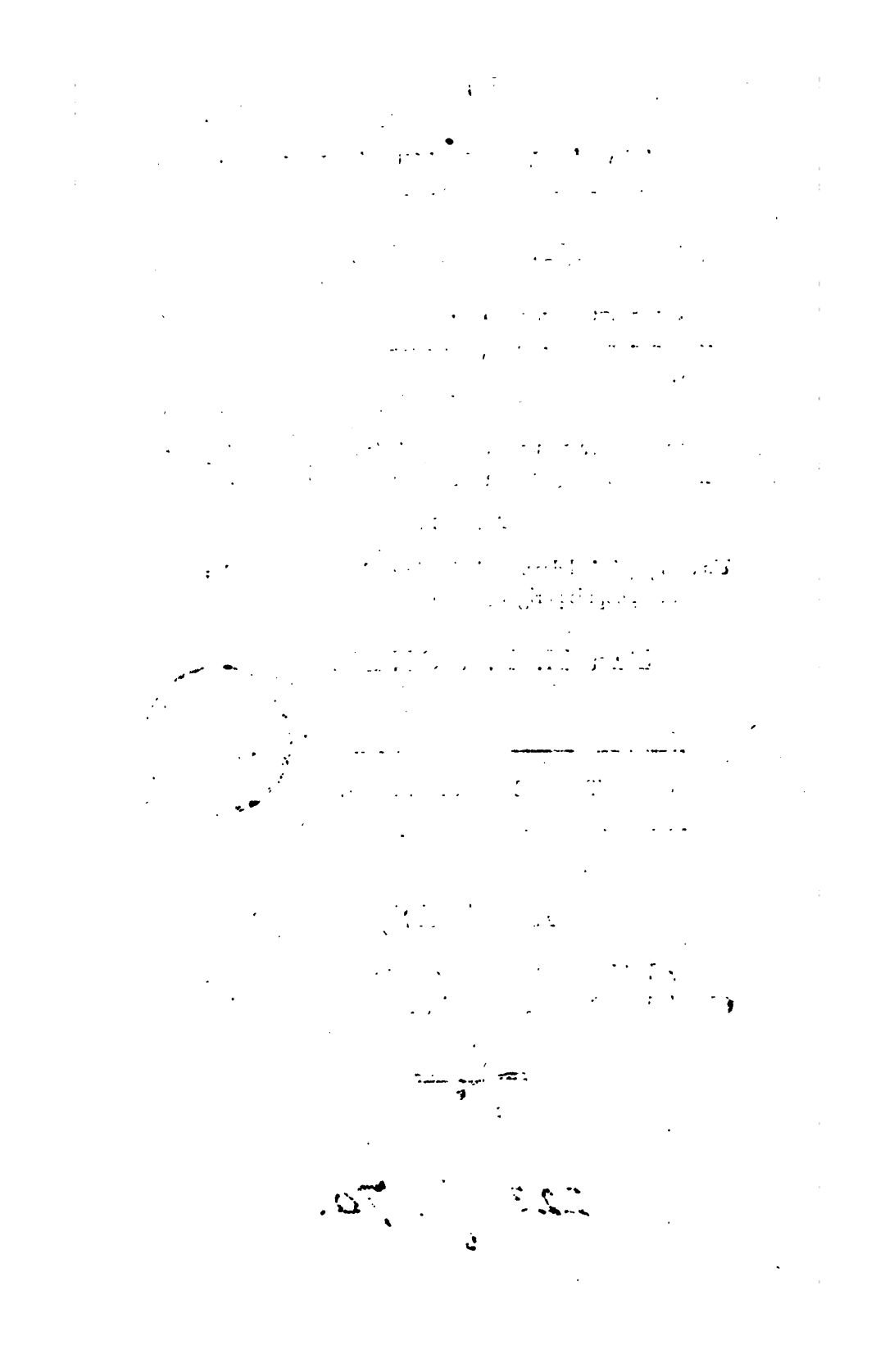
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Cassette, n°. 23.
MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.

223. j. 70.



PLAN

DE L'OUVRAGE.

Tous les chapitres de ce livre portent le titre de synchronisme; nous avons été forcés de recourir à un terme grec, faute de pouvoir trouver dans notre langue, un équivalent qui pût exprimer, aussi complétement, notre idée. Ce terme de synchronisme (1) veut dire, à la lettre, *temps ensemble*. Le *Tableau historique des Nations* offre donc le rapprochement des événemens les plus mémorables arrivés dans le même temps sur toute la surface de la terre. Nous ne saurions le dissimuler, une pareille méthode n'est pas, tout-à-fait, exempte d'inconvéniens; elle nous expose quelquefois à d'oiseuses répétitions: nous nous sommes appliqués spé-

(1) Mot qui dérive du grec συν, ensemble, et χρόνος temps.

cialement à faire disparoître ce vice inhérent, pour ainsi dire, à l'histoire des siécles modernes, où la plupart des peuples de l'Europe se mêlent, et se confondent ensemble dans leurs opérations politiques et militaires.

Nous avons eû besoin de recourir à l'étude extrêmement pénible de la chronologie comparée, afin de réunir, sous la même époque, l'histoire de tant de nations diverses. Malgré notre scrupuleuse attention, il nous sera sans doute échappé quelques erreurs de faits et de dates.

Sans vouloir nous justifier, nous pourrions dire qu'il en est échappé de nombreuses à des historiens distingués; nous pourrions dire que les *Tablettes historiques* de Lenglet-Dufresnoi en offrent presque à chaque page; et cependant il ne s'agissoit, pour cet auteur, que de chronologie et de petites notes, dont la rédaction n'a dû exiger aucun frais d'esprit. Dans les vérités contestées, nous nous sommes attachés à la probabilité la plus

évidente. Pour l'histoire ancienne, l'ordre chronologique que nous avons adopté, diffère, de quelques années, de l'ordre chronologique observé par Rollin.

Nous opposons d'abord les commencemens du monde décrits dans l'histoire sacrée, aux commencemens du monde décrits dans l'histoire profane. Le peuple de Dieu, dans les premiers âges, nous sert de point de ralliement; c'est autour de ce peuple que nous rangeons, durant plusieurs siécles, les principaux faits historiques. Quand l'empire d'Assyrie s'élève, c'est de Babylone que nous promenons nos regards sur le reste de l'ancien continent; et quand cet empire s'éclipse, les Israélites reparoissent sur la scène à la tête des autres nations. Nous avons montré ce peuple, tour à tour objet de l'amour et de la vengeance de Dieu, dans les déserts, sous les juges, sous les rois, sous les souverains pontifes, et de nouveau sous les rois, réuni, divisé, tantôt libre, tantôt captif, plusieurs fois détruit, plu-

L'empire romain d'Orient lutte, pendant mille ans d'une affreuse tempête, contre les efforts successifs des Goths, des Huns, des Avares, des Bulgares, des Russes, des Comans, des Français et des Turcs. Enfin, après tant de convulsions, de déchiremens, de massacres, de guerres, quand les monarchies formées par les barbares se civilisent, les derniers traits de la grandeur romaine s'effaçent, l'an 1453 après J.-C.

En developpant cette immense chaîne de faits compliqués, et quelquefois ténébreux, nous aurons soin de consacrer quelques lignes de plus à l'histoire de France.

Nous transmettons à ce pays l'honneur de servir de point de ralliement aux autres nations, et son histoire devient, dans les âges modernes, le sommaire de l'histoire universelle : c'est sur les trophées de la monarchie française que nous déposons le sceau de l'immortalité : ces synchronismes éveillent l'esprit, et lui don-

monarchies, formées des débris de l'empire du fils de Philippe, se déchirent, et Rome finit par les dévorer, ainsi que Carthage, son ancienne rivale, ainsi que tous les royaumes de l'Asie, celui des Parthes excepté : c'est dans Rome que l'intérêt se concentre, et c'est de là que, 240 ans avant Jésus-Christ, nous jetons un coup d'œil sur le reste de la terre.

Arrivés à la fatale époque de la division de l'empire romain, Rome et Constantinople fixent également notre attention : nous envisageons avec effroi les peuples du nord de l'Asie et de l'Europe, qui se disputent les dépouilles du monde ; l'Occident succombe le premier, et les barbares se partagent aussitôt cette riche proie.

C'est alors de Constantinople que nous partons, pour unir l'histoire de tous les autres États ; le règne de chaque empereur d'Orient, est le cercle dans lequel nous renfermons tous les autres souverains, et nous bornons, pour ainsi parler, le mouvement du monde entier.

Qui n'aimeroit enfin à considérer simultanément, les Grecs, les Perses, les Carthaginois et les Romains, depuis la dernière guerre médique, jusqu'à la destruction de Corinthe et de Carthage? On déplace, à son gré, les limites qui, durant quelques siècles, séparent ces divers peuples; on les rassemble malgré eux; la mort les a tous réunis sous nos yeux.

Il faudroit, sans doute, plus de talent que nous n'en avons, pour remplir une tâche aussi belle, et plus de vigueur pour tenir cette longue chaîne historique qui lie tous les peuples entre eux.

INTRODUCTION.

S'il existe une science propre à élever le cœur de l'homme, c'est l'histoire, qui nous met en rapport avec les peuples et les rois, et qui nous fait vivre au sein de l'héroïsme. Quoique dégradés par la mort, les souverains remontent sur leur trône, les vaillans capitaines reparoissent à la tête de leurs armées, et toutes les grandeurs anciennes renaissent pour notre instruction. L'histoire qui s'enrichit des dépouilles du temps, nous pénètre de l'esprit des grands hommes, modifie notre être, et agrandit la sphère de nos idées. La vie est un fleuve qui coule rapidement entre eux et nous; qu'il est consolant de pouvoir converser, d'un bord à l'autre, avec ces ombres, jusqu'à ce que nous allions les rejoindre!

L'histoire fournit une source intarissable de leçons instructives pour tous les hommes; elle nous reproduit le mouvement du monde ancien; elle nous montre l'homme sans cesse agité par l'ambition, le désir de la gloire; elle nous le montre dans toutes ses variations,

dans toutes ses vicissitudes, et nous rejette continuellement au sein de nous-mêmes. Le γνωθι σεαυτον (connois-toi toi-même) des Grecs, ne se lit en caractères bien visibles que dans les annales des peuples. L'histoire nous fait remarquer, quelle est la distance entre Octave qui n'auroit jamais dû naître, et Auguste qui n'auroit jamais dû mourir; entre Néron, qui voudroit ne pas savoir signer l'arrêt de mort d'un criminel, et Néron qui fait assassiner sa mère. On voudroit, il est vrai, plonger dans la nuit des siècles, la plupart des monstres qui souillent les pages de l'histoire : ils en sortent malgré nous, pour effrayer la postérité; et leurs traits horribles remuent plus fortement notre imagination, que les traits de ces hommes bons, paisibles, mais dont la foiblesse enfanta, pour le moins, autant de crimes. L'histoire nous donne des leçons importantes, principalement lorsqu'elle nous représente un peuple près de se régénérer. Lui-même se voit lancer dans un tourbillon de crimes, sans prévoir l'avenir; alors il ne faudroit pas confier la corne d'abondance aux ambitieux qui méditent un changement, car ils seroient capables de la briser, ou de la cacher par politique.

Dans tous les siècles, cette science de l'histoire a été la passion favorite des grands hommes; c'est le miroir dans lequel ils aiment à se contempler en secret. Avec quel plaisir le particulier paisible vole lui-même en esprit au devant des sages de l'antiquité, et cherche, à travers, les siècles des vertus qu'il ne trouve plus dans le sien! La nature timide et foible se rassure, et se fortifie auprès de l'héroïsme. Eh! quoi! la vertueuse douleur d'Artémise n'est-elle pas capable d'attendrir une jeune personne? Veuve aussi désolée, le dernier que le premier jour, de la perte de son époux, cette reine devient le tombeau vivant de Mausole. Le poignard qu'Arrie enfonce dans son sein, ne fait-il pas éclater à nos yeux, une admirable tendresse conjugale? Montrer avec une intrépidité si désintéressée l'exemple à son mari, lui donner, en quelque sorte, une leçon de mort, où trouver un trait plus admirable de dévouement? Les deux sexes trouvent dans l'étude de l'histoire, un fonds inépuisable d'instruction.

Elle nous place, nous en convenons, au milieu des extrêmes, et nous marchons constamment entre le crime et la vertu, la bassesse

et la grandeur d'ame, le temps et l'éternité : elle nous renferme dans un cercle de créations et de destructions perpétuelles, qui souvent nous agitent en sens contraire. Des rois détrônés, des villes prises d'assaut, des batailles perdues, des nations exterminées, ou bien arrachées de leur sol natal, nous font, presqu'à chaque page, gémir sur le triste sort de l'humanité. C'est à travers des flots de sang, en marchant de tombeaux en tombeaux couverts encore de l'ombre de la gloire, que, sur cette immense sépulture, nous parvenons jusqu'à l'histoire de nos jours.

Quand on a la tête enveloppée de ces voiles funèbres, on raisonne plus sagement, et l'on compare, avec moins de prévention, le présent avec le passé : on voit, par exemple, que le feu de la guerre embrasa, dans tous les âges, le cœur des nations, et que ce feu ne s'éteindra qu'avec elles. Les fureurs de cet incendie, grâce au christianisme, ne s'étendent plus aussi loin ; la guerre s'est, pour ainsi dire, civilisée ; un conquérant ne transforme plus des contrées entières, en de vastes déserts ; et les vaincus sont traités avec plus d'égard par les vainqueurs.

Un prince qui consulte l'histoire, n'a pas

besoin, à l'exemple des monarques de la Perse, de se faire répéter chaque matin par un esclave : « *Prince, songez que vous êtes mortel* ». Des rois plongés dans les cachots, expirant sous le fer des assassins, ou bien errant de contrées en contrées (1), le lui apprennent assez éloquemment, et s'il rougit de recevoir des conseils de la part des vivans, il en reçoit sans honte de la part des morts.

Cet enchaînement de révolutions qui arrêtent notre marche, nous effraie; partout des empires qui ont disparu; partout des ruines sur lesquelles nous asseyons à notre tour les fondemens de notre fragile grandeur. Le temps fait la guerre, avec une sorte de prédilection, aux monumens funèbres eux-mêmes : que l'on me cite un seul grand homme de l'antiquité qui jouisse de son sépulcre. Dans mon adolescence, j'ai vu quatorze siècles

(1) Le père Porée, dans sa tragédie latine de la mort de l'empereur Maurice, a développé cette pensée avec beaucoup d'énergie :

. . . . . *Urgente fato*
Auxilia raro regibus reges ferunt,
Externa princeps regna qui supplex adit
. . . . . *terret precando.*

disparoître à Saint-Denis où des mausolées retraçoient, dans une éclatante pompe, les plus mémorables époques de notre antique monarchie. La voix terrible de la révolution française a retenti jusqu'au fond du tombeau des rois, et les a réveillés dans leur poussière ; on les a enlevés du milieu même des ombres de la mort, et on a voulu rendre leurs cendres *roturières*, en les mêlant avec celles des domestiques du couvent des Bénédictins. En un seul jour, toutes les dynasties et tous les siècles furent confondus dans une même fosse ; tous ces rois furent condamnés en masse. Philippe-Auguste fut jeté sur Charles IX ; Louis XI sur Henri IV : Louis XIV comparut devant une populace effrénée qu'un seul de ses regards eût fait trembler. Les Français accablés sous un joug de fer, ne virent point, sans émotion, le meilleur des monarques tiré de la voûte souterraine, et cette fosse commune dévorer des restes aussi précieux. Le magnifique néant qui décoroit ces tombes royales, a été brisé, et l'on ne trouve plus même autour, ces mots : *Hic jacet.*

L'anéantissement de cette inscription, prouve encore d'une manière plus frappante, l'instabilité des choses humaines. Les plus illus-

tres morts parcourent aussi dans la poussière du tombeau, un certain cercle d'existence, de grandeur ; après quoi on les abandonne, on les oublie entièrement.

Nous avons vu nous-même violer à Saint-Denis, le pieux et mélancolique séjour où reposoient les trois dynasties ; nous avons vu des barbares insulter le squelette de quelques reines, et outrager ce triste reste de l'humanité. Leurs mains sacriléges n'ont pas respecté Duguesclin ; Turenne n'échappa que par une espèce de caprice à cette proscription universelle, et encore ce grand capitaine fut-il déposé au cabinet d'histoire naturelle, parmi les crocodiles et les hippopotames. « Rendez aux morts, dit Confucius, les mêmes devoirs que s'ils étoient présens et pleins de vie ». Ce pieux et noble précepte d'un sage étoit dans le cœur du génie qui gouverne aujourd'hui l'empire français, puisqu'il a pris soin de consoler tant d'ombres plaintives chassées de leurs monumens : des autels expiatoires, érigés par ses ordres, attesteront à la postérité, la piété du souverain, l'élévation de ses sentimens, et l'horreur du crime. Les seuls Carthaginois, jusqu'à cette époque, avoient présenté le spectacle d'une sembla-

hle fureur, lorque sous les murs de Syracuse qu'ils tenoient assiégée, ils arrachèrent les cadavres des entrailles de la terre ; mais c'étoient aux ossemens de leurs ennemis, et non aux ossemens de leurs compatriotes qu'ils firent cette guerre impie. Les morts se vengèrent de ces Africains sacrilégés, et la peste enleva, presqu'en entier, l'armée carthaginoise.

Au reste, la révolution française n'a fait que devancer le temps qui, à la fin, auroit dispersé la cendre privilégiée de nos rois, comme il a dispersé celle des Alexandre et des Césars. Quelques souverains, pour éviter la démence des générations futures, eurent l'orgueil de vouloir dérober la connoissance du lieu où l'on devoit déposer leur dépouille mortelle; Alaric et Attila furent de ce nombre : on détourna le cours d'une rivière pour la faire passer sur leur tombe, et les ouvriers employés à ces travaux, furent ensuite égorgés. Du moins, ces deux conquérans, cruels jusque dans le sein du trépas, conservèrent dans un oubli mystérieux leur majesté toute entière : les nations ne purent envisager, au milieu du silence du tombeau, des princes qui, vivans, avoient fait trem-

bler la terre, et qui, privés de la vie, n'auroient plus inspiré que de la pitié.

Cette guerre du temps contre l'humanité, durera jusqu'à ce que le temps lui-même soit détruit. Toute l'antiquité est perdue dans les entrailles de la terre; de nouveaux peuples, de nouveaux événemens produisent une nouvelle immortalité. Plus le monde vieillit, et plus les vérités historiques s'obscurcissent, jusqu'à ce qu'elles se dissipent entièrement dans les ténèbres qui naissent derrière l'antiquité. Le bruit des anciens événemens est expiré pour la plupart des hommes :

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Le feu des révolutions devroit éclairer la postérité sur des vérités si frappantes; mais ces terribles phares, éteints pour le vulgaire, ne sont aperçus que par un petit nombre d'hommes instruits.

Il est plus difficile qu'on ne se le figure communément, de procurer sur la terre l'immortalité aux peuples, ainsi qu'à leurs souverains; leur destinée est attachée au talent de celui qui se charge de ce soin important. Fénélon, l'a dit avant nous : « Un excellent

historien est encore plus rare qu'un grand poëte ». Cette opinion qui mériteroit examen pour les temps anciens, est d'une vérité incontestable pour les siècles modernes. Pour qu'une nation puisse se flatter de se survivre long-temps à elle-même, il faut que des hommes se consacrent exclusivement à son histoire, et que le gouvernement encourage leurs nobles travaux. Sans les historiens, la mémoire des grands capitaines est ensevelie dans la tombe. Que de conquérans eurent des vertus, firent de grandes actions, tels que les Seljuck, les Togrul-Beck, les Schah-Maleck, et sont pourtant presque inconnus! Quelle est la cause de cet oubli? c'est qu'ils ont vécu dans un siècle et chez un peuple ignorant et barbare. Si l'on s'avisoit, dans une société, même de savans, de s'exprimer avec admiration au sujet de Catoux, de Bibars Ier et de Calaün, assurément un semblable enthousiasme exciteroit une sorte d'étonnement, une sorte de pitié : eh bien ! ces trois princes mamelucks, souverains d'une vaste monarchie composée de l'Egypte, de la Nubie, de la Palestine, de la Syrie, furent les libérateurs de l'Asie, et par contre-coup, de l'Europe chrétienne, puisqu'ils affoiblirent la puissance des Tartares, en

exterminant trois ou quatre armées de ces conquérans qui, dans le treizième siècle, menaçoient de subjuguer l'Univers. Nous ne parlons point des trophées sanglans érigés dans les régions sauvages de la Tartarie; nous ne parlons point de ces farouches héros qui marquèrent leur passage par le meurtre et la dévastation; ils se sont évanouis comme d'effrayans météores. Le bruit de la plupart des grandes révolutions qui ont bouleversé cette région immense, n'est point heureusement parvenu jusqu'à nos oreilles; l'immortalité n'appartient qu'aux héros des nations civilisées.

L'histoire des Grecs et des Romains, qui pourtant firent la guerre avec autant de cruauté que les Tartares, conserve toute sa jeunesse; elle est répandue universellement, et dès l'enfance, a charmé nos loisirs. Nous-mêmes, séduits par un certain prestige, nous prêtons à tous les personnages de l'histoire ancienne une grandeur exagérée. Nos plus grands poëtes (1), dans leurs tragédies, mettent les Grecs et les Romains à la hauteur de

(1) Collin d'Harleville a dit de Corneille :

Ces Romains, ces héros qu'il aime à rappeler,
Sont plus grands, plus Romains, quand il les fait parler.

leur génie. Le nom de ces deux peuples ne se prononceroit pas avec autant de plaisir, s'ils n'eussent vu naître parmi eux les Hérodote, les Thucydide, les Xénophon, les Salluste, les Tite-Live et les Tacite qui, par les grâces, le coloris, la dignité, la vigueur et la mâle précision de leur style, ont donné un si beau relief à leur patrie : ces historiens furent considérés de leur temps par toutes les classes de la société. La plupart recommandables par des exploits militaires ou par d'importantes dignités, la plupart témoins d'actions grandes, avoient acquis l'expérience nécessaire pour écrire convenablement l'histoire; on les récompensoit avec magnificence. Il n'est pas jusqu'à Aurélius-Victor qui n'ait reçu des témoignages de l'estime publique; l'empereur Julien lui donna le gouvernement de la seconde Pannonie, et lui fit ériger une statue.

C'est en usant de cette sage politique, c'est en décernant de semblables récompenses, que les grands hommes de l'antiquité trouvèrent le moyen de se répandre et de se disséminer, en quelque sorte, dans le souvenir immortel de l'Univers (1). Voilà ce que les historiens

(1) *Ego verò omnia quæ gerebam, jam tùm ge-*

étoient autrefois. Que sont-ils aujourd'hui? ils n'ont le plus souvent dans leur patrie, qu'une misérable existence. Privés de toute considération, sans appui, ils recourent au panégyrique ou bien à la satire, deux excès également condamnables, pour arracher quelques faveurs, ou dans le désespoir de n'en avoir obtenu aucune. Les mathématiciens et les chimistes ont découvert le secret de la pierre philosophale; ceux qui travaillent sur des nombres et des métaux, sont traités avec plus de distinction que ceux qui travaillent à immortaliser les grands hommes, et qui en sont, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les ombres. Les historiens et les poëtes seuls peuvent dire, pleins d'un juste enthousiasme : *Exegi monumentum ære perennius.*

Cependant l'histoire n'a pas changé de nature; c'est encore, comme dans le siècle de Ciceron, l'école de la vie humaine : c'est, pour nous servir des expressions populaires d'un vieux capitaine français, *le seul émeri qui fasse reluire les armes.* Mais toutes les faveurs des gouvernemens modernes, sont

---

rendo spargere me ac disseminari in orbis terræ memoriam sempiternam. Orat. Cic. pro Archiâ poetâ.

presque exclusivement réservées aux sciences exactes, ou bien aux arts d'agrément : les rois confient leur renommée à des monumens périssables. Qu'un grand homme s'adresse uniquement à des statuaires et à des peintres, pour transmettre à la postérité le souvenir de ses belles actions, c'est une ressource peu assurée, car enfin le marbre et la toile sont les dépositaires les plus infidèles qu'il puisse choisir. Un peuple, dans les troubles d'une révolution, a bientôt détruit ces fragiles monumens de l'art; plus ils sont riches et chargés d'ornemens, plus ils semblent appeler la destruction. L'éternité est pourtant gravée en lettres d'or sur les ouvrages des hommes; on en multiplie tous les jours les emblèmes, et tous les jours le temps qui les efface, se rit de nos vains efforts.

Quand les historiens d'un mérite distingué manquent dans un siècle, les grands hommes souffrent eux seuls de cette disette. Depuis la mort de Théodose-le-Grand, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, d'habiles généraux, de vertueux magistrats sont à peine connus. Lorsque durant cette longue période, s'élèvent quelques historiens, même d'un génie médiocre, tel que Procope, aussitôt le

front de Justinien, de Bélisaire et de Narsès, brille des rayons de l'immortalité.

Les tableaux que fournit l'histoire moderne sont pour le moins aussi variés, aussi imposans que ceux de l'histoire ancienne; pourquoi ne nous intéressent-ils pas aussi vivement? Pourquoi? c'est que la manière de traiter les historiens n'est plus la même. Nous sommes loin d'attribuer la supériorité des Grecs et des Romains « à la médiocrité de notre génie qui se trouve, dit S. Evremont, au-dessous de la majesté de l'histoire »; cette opinion est injurieuse et injuste pour la nation française.

Toutes les fois que le gouvernement a daigné protéger cette étude, nous avons eu des chefs-d'œuvres. Bossuet, revêtu des honneurs sacrés de l'épiscopat, approchant de la personne de Louis XIV, a semé son discours sur l'histoire universelle, de ces traits vigoureux et sublimes qui rappellent si bien la manière des anciens.

Si l'histoire ancienne est celle qui naturellement offre le plus d'attraits, indépendamment des raisons que nous venons de citer, on peut en alléguer quelques autres. L'histoire ancienne tend plus à l'unité que l'his-

toire moyenne et que l'histoire moderne. Egyptiens, Israélites, Assyriens, Perses, Grecs, Carthaginois et Romains, ne viennent que successivement jouer leur rôle, et ne nous accablent pas tous à la fois du poids de leur gloire. Nulle contention d'esprit pour suivre l'histoire des Israélites, des Phrygiens, des Lydiens, Phéniciens, Syriens, etc., puisqu'elle se fond naturellement dans celle des nations précédentes. Les peuples barbares ne nous intéressent que foiblement, car alors les Scythes menoient la vie nomade, les Germains vivoient ignorés dans l'épaisseur de leurs forêts, et les Gaulois ne se donnèrent, avant l'ère chrétienne, que trois ou quatre fois en spectacle au reste de l'Univers. Depuis quatorze siècles, au contraire, plus de vingt peuples divers se pressent, se serrent sur cette route étroite de l'immortalité, avec la même ardeur et les mêmes prétentions : aucun d'eux ne s'élève, sous le double rapport moral et politique, d'une manière remarquable, au-dessus de leurs rivaux, et soi-même on se trouve embarrassé dans cette foule où les rangs sont presque confondus.

Les Français, depuis quelques années, ont, par

par d'éclatantes victoires, dérangé cet ordre de choses; ils éclipsent toutes les autres nations : l'intérêt plus concentré n'en deviendra que plus vif; c'est le peuple romain qui ressuscite dans toute sa force et dans toute sa puissance. Il est donc moins difficile à présent de donner une couleur antique à l'histoire de notre pays, puisqu'elle est devenue l'histoire de l'Europe entière; la mémoire des grands événemens influe singulièrement sur nos jouissances, et nous présente sans cesse des contrastes qui nous inspirent une douce philosophie.

La connoissance de l'histoire remet sous nos yeux le spectacle du monde ancien, et réveille des souvenirs auxquels notre esprit s'arrête avec émotion. Dans tous les lieux où nous portons nos pas, dit Cicéron, nous marchons sur quelque histoire. « *Quacunque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus* ». Quand on est étranger à l'histoire, on foule les ruines de Corinthe ou de Carthage, avec la même indifférence que l'herbe des prairies. Arrivé sur les frontières d'un État, il faudroit, avant de les passer, se retracer les événemens mémorables qui l'ont illustré; les contrastes.

que présentent le passé et le présent, ressortiroient avec plus de vivacité à nos yeux : ainsi, on se recueilleroit un moment pour faire un appel à tous les grands hommes qui vécurent dans ce pays; on évoqueroit leurs ombres, on s'en environneroit, pour ainsi dire; et c'est avec ce cortége auguste, quoiqu'invisible, que l'on feroit son entrée.

En France, on ranimeroit un instant les cendres des Gaulois qui, depuis tant de siècles, dorment dans cette terre à la surface de laquelle nous nous agitons maintenant. Qui ne seroit charmé de contempler ses ancêtres, de converser et de jouer avec eux? Ils riroient peut-être bien de leurs enfans, comme les enfans riroient peut-être bien de leurs pères; la rudesse des uns, et la politesse rafinée des autres fourniroient, sans doute, une opposition piquante; on se diroit en soi-même : Si les Ciceron, les Césars et les Tite-Live, qui traitoient de barbares les Gaulois, venoient à reparoître au milieu de nous, de quels prodiges ne seroient-ils pas frappés? En France, en Allemagne, ils chercheroient vainement les Gaules et la Germanie. Quelles métamorphoses opérées dans ces régions autrefois sauvages! Sur les débris des sombres

forêts qui en couvroient l'étendue, à la place de ces marais infects qui en rendoient le séjour désagréable et dangereux, ils verroient des plaines fertiles, des paysages enchanteurs, des cités florissantes, et le sol changé, ainsi que les hommes, offrir en tous lieux l'image de l'abondance; mais en même temps, que de systèmes bizarres, de préjugés orgueilleux exciteroient leurs mépris!

Dans les environs des Eaux sextiennes, peut-on voir, sans frémir, cette rivière d'Arc, sur les bords de laquelle campoit l'innombrable armée des Teutons (103 ans avant J. C.)? C'est cette même rivière occupée par les Barbares, que Marius montroit aux soldats romains accablés de soif, en leur disant: « *Voici de l'eau, mais il faut l'acheter par du sang* ». Quelle solitude aujourd'hui en un lieu qui retentissoit, il y a dix-neuf siècles, de cris de carnage et de mort! C'est là que les Gaulois recueillirent les ossemens des Teutons qui, au rapport de Plutarque, servirent à enclorre les vignes des environs de Marseille. La charrue du laboureur ouvre maintenant des sillons sur le tombeau de l'ancienne Bibracte. On ne sauroit, sans une pieuse attention, s'approcher de l'antique métropole des

Gaules, aussi renommée par l'héroïsme que par l'industrie de ses habitans; le sang de plus de vingt mille de ses citoyens y coula pour la défense de la foi.

Les hommes qui aiment à vivre dans le passé, goûteront de bien douces jouissances dans la solitude de quelques forêts, par exemple celles de Compiégne ou de Fontainebleau. On ne sauroit se promener dans celle-ci, sans éprouver une vive émotion. Que de rois la traversèrent! La majesté des monarques de la France, remplit la vaste étendue de cette forêt, et, pour se servir des expressions d'un ancien philosophe, « on n'y est jamais moins seul que lorsqu'on y est seul ». Tout s'anime autour de nous, et le silence de ces lieux ajoute à l'illusion. Que de siècles on embrasse! Rêveur et solitaire, on se représente les gardes, les courtisans et les souverains qui allèrent y *courre* le cerf; cette foule se reproduit à nos regards. A chacune des longues avenues qui coupent la forêt en tous sens, on croit voir sortir quelques-uns de ces monarques. Ici, Philippe-Auguste, accompagné de ses braves chevaliers; là, l'inflexible Philippe-le-Bel alloient se distraire, l'un de ses travaux guerriers, l'autre

de ses démêlés avec le pape. Ici, l'on se retrouve sur les pas du sage Charles V méditant le projet de chasser les Anglais du royaume, et d'effacer la honte de Poitiers. Là, on ne contemple point sans frayeur le sombre Louis XI suivi de Charles IX, et faisant la guerre aux hôtes de ces bois. Un peu plus loin, le victorieux Charles VII, le bon Louis XII, le magnanime François I nous rassurent par leur présence. Bientôt, en s'avançant davantage, on aperçoit Henri IV, et l'on vole au-devant de ce monarque qui se passionna pour la chasse autant que pour les belles, mais qui aima toujours les Français comme ses enfans. Enfin Louis XIV paroît dans toute sa grandeur, et s'élance avec une cour nombreuse à travers cette magnifique forêt. Elle est encore debout, et tous ces puissans monarques sont couchés dans la poussière; mais la présence d'un héros, bien supérieur aux héros de la Grèce et de Rome, vivifie aujourd'hui cette forêt qui se remplit d'une nouvelle immortalité.

En Italie, on ne sauroit faire un pas, sans que le contraste du présent avec le passé ne nous émeuve vivement. A l'aspect des monumens que la main du temps et des Bar-

bares a dégradés et mutilés, on aime à méditer sur les vicissitudes humaines. Dans la campagne de Rome, maintenant infectée de marais, déserte, solitaire, croiroit-on se trouver dans ce Latium où naquit l'âge d'or, et qui autrefois fut habité par cinquante-trois peuples? Les champs couverts de portiques, de palais, de temples, sont aujourd'hui mal-sains et sans population. En plusieurs endroits, les eaux marécageuses ont envahi les tombeaux de plusieurs grands hommes; des villes entières, Ostie entr'autres, sont abandonnées; des insectes dégoûtans habitent ce terrain humide. Tels sont les successeurs des Fidénates, des Sabins, des Antiates, des Véiens. Pline le jeune, enchanté de la beauté de ces lieux, disoit souvent à ses amis : « *Chaque moment est une vie pour moi* ». Présentement chaque moment n'est plus qu'une mort. Ici, il ne falloit pourtant que frapper du pied pour faire sortir de la terre des légions.

Rome seule lève toujours la tête au-dessus des innombrables ruines dont elle est entourée, ruines qu'elle montre avec orgueil aux étrangers, et qui la font vivre en quelque sorte.

C'est la terre où dorment les Numa, les Camille, les Fabius et les Scipion; leurs ombres nous suivent partout. Les triomphateurs, chargés de la dépouille des nations vaincues, ont été avec pompe à ce capitole dont nous n'apercevons plus que l'emplacement. Le champ de Mars, aujourd'hui désert, se couvre pour nous de toutes les tribus du peuple souverain. Parvenus au mont Quirinal, le palais du sénat se relève de ses ruines; nous nous introduisons avec respect dans cette assemblée auguste de pères conscrits qui parurent comme autant de rois aux yeux du ministre de Pyrrhus. Sur le mont Sacré, nous voyons descendre le peuple rebelle, ayant à sa tête de nouveaux magistrats. Rome sous Junius Brutus, Rome du temps des Gaulois, Rome du temps des décemvirs, Rome du temps des proscriptions, Rome enfin du temps des empereurs, reparoissent à notre imagination saisie tout à la fois de pitié, d'admiration et d'horreur.

C'est toujours la ville universelle, la ville sainte, et sa gloire brille d'un éclat plus pur que du temps des Césars. Rome païenne avoit appesanti son joug sur les peuples de la terre; Rome chrétienne les protégea, fit entendre la voix de l'humanité dans le cœur des con-

quérans les plus farouches, et vint au secours des opprimés contre les oppresseurs.

Dans tout le reste de l'Italie, les souvenirs des siècles reculés nous frappent fortement. Sur les bords de l'Allia, de la Trébie, des lacs Rhégilles et de Trasymène, nous sommes forcés de nous arrêter pour assister à de sanglantes batailles. Sur les bords fameux de l'Aufide, on distingue encore la voix d'Annibal criant à ses troupes victorieuses : « *Soldat, épargne le vaincu* ». Nous sommes encore touchés du sort du vertueux consul Emilius qui, victime de la témérité de son collégue Varron, resta sur le champ de bataille jonché de plus de cinquante mille Romains. On ne sauroit, sans frémir, se promener sur la rive du Métaure, près de l'ancienne Métaponte; cinquante mille Africains vinrent dans le même jour, dans la même plaine, trouver le même tombeau. On croit voir Asdrubal s'élancer au milieu des légions romaines, et périr en digne frère d'Annibal. On entend retentir à travers les siècles, les paroles du consul Livius aux Romains vainqueurs : « *Laissez-en vivre quelques-uns pour annoncer leur défaite à Carthage* ».

Auprès de Bayes, nous croyons entendre

Agrippine dire à Anicétus, « *Frappe le ventre qui a porté Néron* ». Peut-on s'approcher du Vésuve sans une espèce de frissonnement? C'est au pied de ce mont, sur les bords du Dragon, que Narsès, général de Justinien, extermina la dernière armée des Goths, et que la tête de leur brave roi Téja, mise à la pointe d'une lance, fut promenée de rangs en rangs dans l'armée romaine. Sur les bords du Casilin, près de Capoue, Narsès, général du bas empire, joignit les Français envoyés par Théobald, roi de Metz, et en extermina soixante-quinze mille.

Près de Naples, la nature orne la surface de la terre, tandis qu'elle en sape les fondemens. Dans l'île de Caprée, on croit distinguer l'affreux Tibère. En Sicile, on se repose tristement sur les ruines de Syracuse; on voit d'un côté fumer l'Etna, et de l'autre les regards se promènent sur les îles éoliennes, théâtre sur lequel l'imagination des Grecs créa des fables si expressives.

Si nous sortons de ces scènes de deuil et de carnage, nous pouvons nous instruire agréablement, en laissant errer nos yeux et notre imagination sur les montagnes sabines, sur Tusculum, sur les plaines fertiles de la

Campanie, ainsi que sur les lacs qui s'embellissent, durant une belle nuit, de tout l'éclat des cieux.

Dans la Grèce, notre imagination n'est pas moins fortement ébranlée; c'est la patrie commune des gens bien nés. Tous y passèrent leur enfance, tous vécurent avec les grands hommes de ce pays, et avant de s'introduire dans ce qu'on nomme le grand monde, tous ont été admis dans ce cercle brillant. Quand nous approchons d'Athènes, nous nous écrions involontairement : Miltiade, où es-tu? vainqueur de Marathon, viens recueillir le prix de ton généreux courage; viens, Aristide, recevoir le tribut d'éloges que méritent ta modestie et ton désintéressement. Thémistocle, Cimon, Périclès, Trasybule sortent de leurs tombeaux pour nous faire société au milieu de ces Turcs barbares qui désolent maintenant l'Attique. Dans cette Athènes, presque déserte aujourd'hui, se pressent autour de nous une foule de vaillans capitaines et d'orateurs célèbres; les temples se rouvrent, Athènes renaît toute entière dans sa splendeur, et des milliers de citoyens remplissent la place publique. A leur activité prodigieuse, qu'il est facile de reconnoître les Athéniens! Des fo-

rêts d'oliviers répandent une ombre vénérable sur les antiquités de cette ville; le voyageur marche sur des fragmens de marbre et sur les débris des colonnes. Le temple de Minerve, chef-d'œuvre d'architecture, se dessine encore dans les airs avec autant de légéreté que de magnificence, et brave la fureur des Musulmans. Auprès de Sparte, (Misithra) le grave Lycurgue s'avance, et semble nous dire : « Fuyez, étrangers, fuyez loin de cette terre, si votre ame est corrompue par le luxe et la mollesse ». Léonidas nous entraîne aux Thermopyles pour nous rendre les témoins de sa mort héroïque.

Les descendans des Lacédémoniens ont néanmoins de justes droits à notre estime. Les Maniotes, avec tous leurs défauts, valent mieux que les enfans de Lycurgue, puisqu'ils se livrent à l'agriculture, puisqu'ils chérissent les sentimens de la nature, et qu'ils n'égorgent plus leurs serviteurs. Ils résident sur le mont Taygète, et dans leur république aérienne sont encore animés de l'esprit de Léonidas. Tout s'est métamorphosé autour de ces hardis républicains qui seuls restent inébranlables au milieu du choc de toutes les révolutions. Les Maniotes

n'ont jamais plié que sous le joug salutaire de la religion chrétienne qui, sous l'empire de Basile le Macédonien, vint à bout de les dompter, et de les corriger des vices reprochés par l'histoire à leurs ancêtres.

Auprès de Tinès, l'ancienne Thèbes, Epaminondas et Pélopidas s'offrent à notre vue. Nous nous reposons un instant avec plaisir sur les trophées d'Epaminondas, et lui-même nous montre les champs de Leuctres et de Mantinée, théâtre de sa gloire. Non loin de là, Pindare vient nous réciter ses poésies lyriques, et nous inspirer son noble enthousiasme. Le bon Plutarque, dans Chéronée, nous aborde, ses *vies des hommes illustres* à la main, et nous puisons dans sa conversation une connoissance parfaite du cœur humain. Près de Pella, en Macédoine, nous appelons, à grands cris, cet Alexandre-le-Grand qui fit trembler la terre, et nous le voyons vif, impétueux, plein d'ardeur, se plaindre, en son enfance, que son père prendra tout, et ne lui laissera plus rien à faire.

Mais si le passé réjouit notre ame, le présent l'afflige. La Grèce devenue la proie des Barbares, est devenue barbare comme eux ; la terre des héros est foulée par des brigands :

aux lieux mêmes où parurent de si sages législateurs, règne la plus violente anarchie. De ces mêmes villes (si libres dans l'antiquité), où des hommes préposés par leurs concitoyens, alloient au-devant du voyageur pour lui offrir l'hospitalité, sortent aujourd'hui des brigands qui le pillent, et qui souvent l'égorgent. Presque toutes les villes de la Grèce ont subi la plus déplorable destinée. Pylos qui fut si fatale aux Athéniens, n'est plus qu'un village; Leuctres a disparu. On cherche Mantinée, et on ne l'aperçoit plus; les lauriers et les romarins qui ornent la campagne voisine, s'élèvent sans doute sur les tombeaux des vainqueurs et des vaincus. Argos ne conserve plus aucune marque de sa grandeur passée. Mégalopolis est anéantie, et les savans eux-mêmes, un Pausanias à la main, ont de la peine à reconnoître l'emplacement de cette grande ville qui joua un rôle si important chez les Achéens. Il ne reste d'Olympie où la Grèce entière s'assembloit, qu'un chétif village nommé Miraca. Attristés par ce nouveau spectacle, c'est en vain que la poésie veut nous repaître de charmantes illusions; les Napées ne murmurent plus au fond des ruisseaux; les Naïades sont

muettes dans les fontaines ; les Oréades ont déserté les montagnes ; le Pinde, l'Olympe, le Parnasse n'inspirent plus d'autre sentiment que celui de l'effroi ; et le voyageur qui voudroit gravir au sommet de ces montagnes, au lieu de se sentir inspiré par la présence d'Apollon ou des Muses, s'exposeroit à recevoir quelques coups de poignard d'un assassin.

Combien les temps sont changés ! Jusque dans cette Arcadie jadis si fortunée, des hommes sans frein, sans loix, sans discipline, font entendre des cris sauvages et barbares : c'étoit autrefois l'asile de la paix, c'est aujourd'hui l'asile du brigandage. Les bergers si renommés par la douceur de leurs mœurs, lesquels sans soucis, sans crainte, laissoient paître leurs troupeaux sous la conduite d'un chien fidèle, maintenant armés de pied en cap, ressemblent à des soldats toujours inquiets, toujours sur le qui vive, et prêts à faire le coup de feu contre les Laliotes, brigands qui habitent le mont Pholoë, sur lequel l'historien Xénophon alla tant de fois déployer son adresse contre les bêtes fauves, après avoir déployé son courage contre les Perses. La vie de ces pasteurs n'est plus qu'une longue et dure milice : « *Vivere militare est* ». Il

est cependant quelques cantons, sur les frontières de l'ancienne Élide, dont les habitans coulent des jours fortunés, et dont la vie champêtre n'est pas empoisonnée par le sentiment de la terreur.

Dans le Péloponèse la nature est toujours riante; elle s'est même embellie au milieu des horreurs de l'anarchie la plus dévorante. Des lauriers roses que l'on trouve jusque dans les marais, des saules pleureurs, des myrtes, des acacias ombragent les bords de l'Eurotas sur la surface duquel nagent de nombreuses troupes de cygnes; et les eaux de ce fleuve, ainsi que celle du Guadalquivir, en Andalousie, baignent des campagnes couvertes de fleurs et de la plus riche végétation. Des coteaux tapissés de vignes, des vallons délicieux où croissent l'olivier et le mûrier, des plaines où flottent d'abondantes moissons, des prairies qu'arrosent un grand nombre de ruisseaux, des ruines éparses çà et là, quelques monastères, quelques églises, des villages placés de distance en distance sur le revers des montagnes, et perdus en quelque sorte dans l'épaisseur du feuillage des bois, tel est le spectacle qui frappe le plus communément celui qui parcourt cette con-

trée. Des peuples libres sur les hauteurs, au sein des nuages, et des peuples esclaves dans les plaines, tel est l'état actuel de la Grèce. Les Grecs d'aujourd'hui, sous le rapport moral, ne ressemblent en rien aux Grecs d'autrefois; mais ces êtres dégénérés conservent précieusement le souvenir de leur grandeur passée. Les animaux eux-mêmes se sont ressentis des terribles révolutions du temps, et n'ont plus les mêmes qualités physiques.

La nature, en plusieurs endroits, s'est flétrie; dans la mer de l'Archipel, des abymes de feu se sont ouverts pour épouvanter les descendans de ce peuple qui, jadis, remplit l'Univers du bruit de son nom. De siècle en siècle, auprès de l'île Santorin, d'anciennes îles disparoissent, tandis que de nouvelles les remplacent; la mer mugit, bouillonne sous les pieds du nautonnier, et menace toutes ces contrées d'un nouveau bouleversement.

L'image de la servitude flétrit de toutes parts le cœur des Grecs modernes. De la Grèce et de son Archipel sortirent jadis les défenseurs de l'Égypte qui, du temps de Cimon et du temps d'Agésilas, essayèrent d'affranchir les Égyptiens du joug des Perses;

et

et de ces mêmes lieux sortent aujourd'hui une partie des Mamelucs qui tyrannissent l'Egypte.

La Grèce est devenue barbare, et maintenant le flambeau des sciences et des lettres éclaire, illumine les plages glacées de l'Europe et de l'Asie, où des aurores boréales formoient autrefois toute la splendeur et toute la magnificence de ces affreux climats.

Au fond du nord de l'Europe, que de contrées sur lesquelles le voile de la barbarie étoit étendu, et que les Grecs et les Romains ignoroient absolument! Et maintenant, sur les bords glacés de la Newa, on retrouve leurs mœurs policées, leurs arts et leurs sciences; la nature sauvage est civilisée de toute parts, et les descendans de ces Russes grossiers, inconnus, vont maintenant visiter les ruines augustes de la Grèce, se tenir en extase devant le capitole, et reviennent dans leur patrie, enrichis des connoissances les plus précieuses. Les descendans des Scythes sont près de régner sur les bords de l'Eurotas ainsi que de l'Alphée, et les uskases des czars près d'être exécutés dans Athènes et dans Sparte. Quelles révolutions a éprouvées le monde, depuis qu'il est sorti des mains du créateur!

Les lumières s'échappent du centre vers les extrémités ; la Grèce, l'Asie et l'Egypte sont devenues barbares, tandis que les arts et les sciences fleurissent sur les bords du Tobol et de l'Irtis. La civilisation est-elle destinée à faire le tour du globe? Les peuples montent tour à tour sur cette échelle, pour s'exposer aux regards de la postérité, et ils en descendent pour retomber dans les ténèbres de l'ignorance et de l'oubli.

Avant de passer en Asie, nous nous arrêtons sur les bords de l'Hellespont, ce détroit qui, semblable à un large fleuve, sépare, l'une de l'autre, les deux parties du monde les plus intéressantes. De ce point, nos regards se portent alternativement sur la Grèce et sur la Troade, sur les champs de Marathon, ainsi que de Platée, et sur les champs troyens. Toutes les antiquités se rapprochent, tous les souvenirs de l'ancien continent se pressent et se confondent : sous le double rapport physique et moral, se présentent les contrastes les plus piquans. Des côtes presque nues, des sommets arides semblent annoncer l'antique et courageuse pauvreté de l'Europe ; des côtes émaillées de verdure, ombragées de magnifiques peupliers, semblent annoncer le luxe et

la mollesse de l'Asie : tout conspire à rendre ce spectacle pittoresque ; les échos eux-mêmes, dans un beau jour, répètent à l'envi, et se renvoient, de l'un à l'autre bord, le chant joyeux des oiseaux qui songent peu aux révolutions des empires.

Dans l'île de Chypre, les plaisirs, ainsi que les fleurs, s'empressoient de naître pour flatter le goût des hommes, et les odeurs les plus suaves s'élevoient des bosquets. Le souffle de la tyrannie des Turcs a flétri la végétation, et desséché presque tous les germes de fécondité. Ce n'est pas de si tôt que, dans cette île, consacrée jadis à la mère des amours, les habitans se plongeront dans un fleuve de délices.

En débarquant sur le continent de l'Asie, la vue des champs troyens nous frappe aussitôt ; au milieu des campagnes presque désertes, dans le silence de la solitude, le voyageur reconnoît encore l'antique ville de Troie. Ici coulent le Simois et le Scamandre ; voilà le tombeau de Patrocle ; voilà celui d'Hector. Dans la Troade, où la Grèce entière liguée contre un seul peuple, campoit il y a plus de trois mille années, les hommes qui ont entendu vanter la puissance de Priam, ne peuvent fouler sans émotion une terre dont

aucun objet ne rappelle bien visiblement la grandeur passée. Quelques troupeaux errent çà et là parmi les débris de Troie, paissent tranquillement sur cet antique théâtre de carnage, autour des tombeaux de Patrocle, d'Achille, d'Hector et d'Antiloque. Des chevaux turcs, plus heureux que ceux de Rhésus, vont tous les jours s'abreuver dans les eaux du Scamandre et du Simoïs réunis, et bondissent ensuite dans cette plaine si fameuse: de nombreuses troupes de chiens harcellent continuellement le voyageur, et ces ennemis d'un nouveau genre le puniroient cruellement de sa curiosité, si un guide du pays ne les apaisoit. Ce n'est pas le seul danger qu'il ait à courir sur ce champ de bataille; des brigands rôdent parmi les ruines de Troie, et sans cesse épient le moment de se jeter sur le voyageur, afin de le dévaliser.

L'ignorance se joue de plusieurs monumens de l'art, et les fait servir aux usages les plus communs; des sarcophages de marbre ornent l'intérieur des maisons turques, et la postérité s'égaie près de ces objets destinés originairement à ne recevoir que les pieux et lugubres hommages de la douleur. Des mausolées ont été convertis en fontaines dont

plusieurs sont revêtues d'inscriptions funèbres ; ainsi les sources de la vie jaillissent d'un monument de mort : ces fontaines, dont le bassin est formé d'un cercueil, sont extrêmement multipliées dans toute l'Asie mineure.

Quand on s'approche d'un tombeau érigé en l'honneur de quelque riche musulman, et qu'on aperçoit des caractères, on croit qu'on va lire une épitaphe ; on se trompe, c'est un décret des Grecs anciens, incrusté sur quelques fragmens de porphyre qui couvrent sa froide dépouille, ou c'est un hommage solennel rendu par eux, à Bacchus ou bien à Apollon.

Quel homme instruit pourroit s'empêcher de rire de pitié, en visitant les villes désertes de l'Asie mineure, et les tableaux grotesques offerts par ces villes autrefois si célèbres? Dans l'antique gymnase d'Éphèse, où s'exerçoit une nombreuse et florissante jeunesse, errent maintenant des troupeaux de chèvres. Les caméléons et les serpens se tiennent sur les autels de Jupiter et de Diane, et semblent insulter à la ridicule majesté de ces divinités si révérées des Grecs ; des lézards grimpent dans les temples, le long des colonnes, et vont se reposer dans les niches où Vénus et Cybèle

étoient couchées. Dans Ephèse même où tout semble répéter, *vanitas vanitatum*, on lit encore l'inscription suivante que Chandler rapporte dans ses voyages (1) : « *Diane* fera jaillir un nouveau lustre sur Éphèse, et servira à *fixer à jamais la prospérité de cette ville* »; inscription aussi orgueilleuse qu'insensée, et bien propre à exciter la pitié des hommes. La déesse et cette prospérité promise ont disparu; c'est ainsi que dans le colysée de Rome, on retrouve au milieu des ruines, une inscription encore plus orgueilleuse : *A Rome l'éternelle.* Quelles révolutions, cette partie de l'Asie mineure, baignée par l'Archipel, a essuyées depuis Priam jusqu'à nos jours! Troyens, Ioniens, Perses, Macédoniens, Romains, l'occupèrent successivement. Aujourd'hui des papas grecs célèbrent quelquefois le service divin sur les pompeux débris de la ville d'Ephèse; ornemens bien expressifs, lieu bien convenable à une religion qui nous dé-

(1) Toutes ces observations sont conformes à l'exacte vérité; elles se trouvent confirmées par les voyages de Shaw, de Pocoke, d'Olivier, de Le Chevalier, de Chandler et autres voyageurs.

tache des biens terrestres, et nous prêche le néant des grandeurs humaines.

Les peuples de l'Asie moderne semblent fuir le séjour de toutes ces cités, dans l'enceinte desquelles ils pourroient se loger commodément; les villes qu'ils habitent, offrent un aspect hideux. Cheref-Eddin, bey souverain des mamelucs, contemporain de Tamerlan, disoit : « *Les villes de l'Orient sont des ville de boue, et ne durent qu'un jour* ».

Ce n'est pas seulement sous le double rapport politique et moral que l'Asie moderne diffère de l'Asie ancienne; dans plusieurs contrées, jadis couvertes d'une riche végétation, la nature est aujourd'hui languissante et flétrie; la peste désole continuellement toute l'Asie mineure; le climat est devenu plus rude; le cours des saisons s'est dérangé; quelquefois les rigueurs de l'hiver sont presqu'insupportables; les chaleurs de l'été ne le sont pas moins, principalement dans le voisinage de Smyrne; les rayons du soleil concentrés dans les montagnes, font de ce lieu une espèce de fournaise.

Les nuits, dans cette partie si célèbre du globe où l'on trouve le berceau du genre humain, sont extrêmement pittoresques. Ainsi

que dans la plus haute antiquité, les étoiles brillent de tout leur éclat, les cieux étalent leur magnificence et leur paisible majesté : tout respire la paix dans le firmament, tout ravit l'imagination, tout nous reporte aux premiers jours de la création, vers la source éternelle qui fait mouvoir ces milliers de mondes suspendus au-dessus de nos têtes ; aucune révolution ne les a dérangés dans leur cours.

Il n'en est pas de même de la terre, elle est bien différente de ce qu'elle fut il y a quinze siècles ; ses décorations se sont évanouies ; les révolutions l'ont bouleversée ; on ne l'envisage plus qu'avec effroi : on entend le lugubre aboiement des chacals, le bruit assourdissant causé par les insectes et les reptiles qui remplacent les habitans des villes ruinées : on aperçoit des carrières inépuisables de marbre, lesquelles forment un labyrinthe de cavernes, repaires des brigands qui désolent les campagnes : on aperçoit dans le voisinage de Priène, des hommes qui mènent la vie pastorale, et réduits à la condition de plusieurs tribus de l'Amérique méridionale ; ils n'ont pas même d'habitation où ils puissent renfermer ce qui leur appartient. Ces malheureux suspendent leurs outils et leurs ustensiles de

ménage aux branches des arbres, et dorment couchés par terre, enveloppés de leurs capotes, seuls vêtemens qu'ils possèdent; leur misère les met à l'abri de toute insulte.

Des scènes nouvelles nous frappent dans l'Ionie, contrée jadis couverte de villes encore aujourd'hui célèbres. Priène vit naître Bias qui portoit tout avec lui; c'est à peu près le seul partage des habitans modernes, qui n'ont point la philosophie de leur ancien compatriote, pour regarder ce partage comme une grande richesse. Dans Théos, berceau d'Anacréon, l'image de la tristesse et de la douleur a remplacé celle du plaisir; il en est de même de Colophon, patrie du poëte Ménandre, et de la ville d'Erythrée dans laquelle une sibylle rendoit autrefois des oracles: il ne reste d'Ephèse qu'un petit nombre de ruines, de pauvres cabanes et l'affreuse immortalité d'Erostrate. De cette ancienne ville peuplée de flatteurs, les hommes déguisés en satyres et les femmes en déesses, sortirent, au son des instrumens, pour aller recevoir Antoine vainqueur de Brutus et de Cassius, firent retentir les airs de ses louanges, et l'enivrèrent d'encens : leurs descendans, misérables et persé-

cutés, ne pourroient plus rendre de tels hommages à un conquérant. Deux ou trois chaumières sont tout ce qui reste de Clazomène, premier point d'appui des Romains, lorsqu'ils voulurent subjuguer l'Asie : cette ville que la mer fermoit jadis de toutes parts, est maintenant le repaire d'infâmes brigands qui se tiennent en embuscade dans des criques, et de là infestent le pays voisin.

Lébédus, Claros, Magnésie, Milet, Phocée, ou plutôt l'ombre de ces villes, se présentent successivement sur les pas du voyageur. Milet qui donna le jour au sage Thalès, n'est plus qu'une chétive bourgade, et les descendans de ces Miléséens, fondateurs de trois cents colonies environ, n'ont rien à présent de remarquable que leur abjection. Non loin de là, sur le mont Lathmus, où la lune, disent les poëtes, alloit chaque nuit visiter son cher Endymion, on trouve des voleurs qui habitent ce lieu redoutable d'où la police turque ne songe nullement à les débusquer. Dans Engia, il est difficile de reconnoître la ville de Phocée, métropole de Marseille, et d'où s'embarquèrent les premiers Grecs qui entreprirent des voyages de long cours. Souvent détruite, toujours rebâtie, sous les empereurs romains elle étoit

devenue une des villes les plus commerçantes de l'Asie mineure : sous la domination des Turcs, son commerce a dépéri, et il n'existe plus d'elle que le souvenir du patriotisme de ses habitans, et de leurs antiques expéditions.

A peu de distance, on aperçoit Smyrne surnommée dans l'histoire *l'œil et l'ornement de l'Ionie*. Cette ville, quoique souvent renversée par des tremblemens de terre, s'est toujours relevée de ses désastres, à cause de sa position avantageuse, et, seule de toutes les cités qui formoient une ligne puissante sous le nom de ligue ionique, Smyrne subsiste encore avec quelque splendeur, malgré la peste, et la tyrannie des Turcs. Aussi flatteurs que les Éphésiens, les Smyrnéens élevèrent les premiers un temple à *Rome déesse* qui mettoit alors dans les fers toutes les nations.

A quelques lieues plus loin, on distingue le mont Hémus où prennent leur source le Caïstre et le Méandre, rivières qui, comme le Nil, créateur du Delta, ont formé de nouvelles terres près de leur embouchure, à l'aide des sédimens qu'elles déposent. Ainsi qu'en Europe, près de Ravenne, d'Aigue-mortes et de Fréjus, ces nouvelles terres ont repoussé

la mer; en plusieurs endroits, elle manque aux navigateurs, et la flûte des bergers se fait actuellement entendre au lieu des cris des matelots : des troupeaux paissent où voguoient à pleines voiles des vaisseaux; mais en s'éloignant d'un côté pour aller s'agrandir d'un autre, la mer n'a point augmenté dans l'Asie mineure la richesse de l'homme.

On ne sauroit songer au passé sans être accablé du présent. Dans cette *molle Ionie*, furent inventés les parfums, l'usage des couronnes de fleurs durant les repas, tout l'attirail du luxe; et l'une de ses villes fournissoit la ceinture des reines de Perse. Chez les anciens, on disoit en forme de proverbe : « Les Crotoniates aiment les jeux olympiques, les Spartiates les belles armes, les Crétois la chasse, les Sybarites les habits magnifiques, les Ioniens les danses lascives ». Les jours des Ioniens modernes s'écoulent dans la privation de tous les plaisirs; et ce seroit insulter à leurs malheurs, ce seroit leur présenter un contraste humiliant, que de leur rappeler ces siècles de mollesse de leurs ancêtres.

Les Turcomans, originaires de la Tartarie, ennemis acharnés, cruels, ne laissent pas à ces infortunés le temps de sécher leurs larmes, ni

de se réjouir. De toutes parts, on voit de superbes plaines en friche, de riches vallées désertes, des habitans qui cachent leur nudité avec des haillons, et qui n'osent s'écarter de leurs lugubres demeures : de toutes parts règne l'effroi. Les débris de la grandeur de leurs pères doivent les épouvanter, au lieu d'exciter leur admiration, car les temples et les palais en ruines servent d'asile à ces Turcs vagabonds, et des traits de mort s'en échappent continuellement. Les Turcomans désolent, par leurs courses, l'Ionie aussi bien que la Carie, la Mysie, la Phénicie et la Syrie ; on ne peut traverser toutes ces provinces qu'en caravanes, et pour voyager, il faut se résoudre à devenir soldat, et à faire le coup de feu.

Dans la Carie, on marche sans cesse sur les débris des anciennes villes infestées de scorpions et d'autres insectes vénimeux et dégoûtans. Tralles, Lampsaque, Pergame et Laodicée, autrefois si florissantes, ne sont plus que des lieux de tristesse sous la domination des Turcs. Ce fut dans cette dernière ville que le préteur Octavius, encore plus audacieux que Popilius, fit brûler les vaisseaux des rois de Syrie, escorté seule-

ment de la majesté et de la terreur du nom romain.

Les plaines de la Phrygie présentent un aspect non moins affligeant. Sardes, située au pied du Tmolus, n'existe plus que dans la mémoire des hommes ; l'emplacement de cette ville est orné de fleurs qui croissent au milieu des ruines confusément éparses, et qui les embellissent. Ce qui frappe surtout l'attention du voyageur, est la beauté des briques qui servoient à la construction des édifices. Près de cette capitale de l'empire du riche Crésus, les Turcomans ont bâti de chétives cabanes sur les bords du Pactole, rivière considérablement diminuée, et dont le cours est foible et bas. Une forêt de cistes ombrage le mont Tmolus, et ces arbres, dont les Turcs tirent une espèce de gomme, exhalent au loin les plus douces odeurs.

Dans la Lydie où furent construites les premières hôtelleries, on ne trouve à se coucher qu'en plein air ; la peste désole cette province avec la même fureur que l'Ionie, la Carie et la Phrygie. Des bandes de grues ainsi que de tourterelles, voltigent dans toutes les villes où résident les Turcs ; ces oiseaux privilégiés, plus heureux que les

hommes, vivent paisiblement à l'abri de toute persécution, et placent leurs nids dans les minarets.

En Syrie, presque tous les lieux offriront un spectacle aussi mélancolique. Allez sur les bords de l'Oronte, vous n'y goûterez plus les délices si renommées d'Antioche : ne craignez rien, les plaisirs y ont perdu leur dangereux empire. Les bosquets voluptueux de Daphné ont disparu; l'air, chargé de parfums, ne porte plus, dans les sens, la mollesse et la langueur; plus de temples, plus de palais, plus de portiques, toutes ces décorations sont tombées; mais dans Antioche, la vue de Germanicus mourant nous attendrit encore, et les larmes que la perte de ce jeune prince fit répandre, ne sont point encore taries.

Que de terribles catastrophes cette ville antique a essuyées! le ciel la punit souvent de ses débordemens et de ses crimes. A différentes époques, des flammes vengeresses, sorties des entrailles de la terre, dévorèrent ses habitans. Sous l'empire de Trajan, l'an 115 après Jésus-Christ, un tremblement de terre renversa un grand nombre d'édifices dont la chute écrasa des milliers de citoyens. Dans la

suite, souvent gronda un tonnerre souterrain, dont les roulemens épouvantèrent les habitans. En 480, la septième année du règne de Justin, la terre s'entr'ouvrit, et se referma pour toujours sur deux cent cinquante mille habitans.

La nature indifférente aux malheurs de l'homme, n'a point pris, en Syrie, les livrées de la tristesse et du deuil, comme dans les autres pays déchus de leur antique splendeur. Toujours parée avec les mêmes grâces, avec le même luxe, de toutes parts elle prodigue des trésors immenses; de toutes parts une riche végétation l'embellit; mais des ombres seules se promènent dans cet élysée qui pourroit, remarque le voyageur français Olivier, nourrir plus de quinze millions d'habitans, et qui, aujourd'hui, en nourrit à peine trois millions. Dans les cantons où les Syriens peuvent braver la fureur de leurs ennemis, on découvre des paysages d'une fraîcheur délicieuse : dans quelques cantons mêmes où la tyrannie des Turcs s'est le plus appesantie, la nature offre une magnifique verdure, et semble orner de fleurs les fers des Syriens. Rien n'a changé en Syrie que les hommes, les hommes seuls sont coupables; c'est des

bords

bords de la mer Caspienne et du lac d'Aral; que tout le mal vient; la tyrannie des pachas turcs désole ce beau pays, et dessèche tous les canaux de l'industrie. Obligés de se tenir en garde contre de nombreuses troupes de brigands, les Syriens se retranchent sur les hauteurs, et y passent leurs jours dans des alarmes continuelles. Ces victimes d'un despotisme aussi foible que cruel, se tapissent dans le creux des rochers, des antres, et y vivent comme des bêtes sauvages, tandis qu'avec un gouvernement moins dur, ils pourroient mener une vie si heureuse dans les plaines. Le meurtre, le pillage, l'incendie marquent partout le passage des Curdes, peuple nomade qui, depuis cinq ou six siècles, dévaste la Syrie.

Autrefois, parmi les Syriens, le commerce de la vie étoit doux, facile, commode, agréable; les Syriens modernes ne jouissent de la vie qu'à la dérobée. Dans Alep, capitale de la Syrie, toutes les maisons se communiquent par le haut, et les honnêtes gens de la ville, n'ont de rapport entre eux, qu'en l'air. « Ils se rendent, écrit Taylor, visite par leur toit, ils se promènent sur les maisons couvertes d'une terrasse, s'y réunissent

le soir et le matin pour y respirer le frais, et passent de l'une à l'autre avec la plus grande facilité ».

Si nous pénétrons dans la Mésopotamie, le spectacle est encore plus triste et plus désolant; à chaque pas, les souvenirs d'une grandeur effacée se retracent à notre esprit. Sur les rives de l'Euphrate, au lieux mêmes où les Israélites suspendoient leurs lyres à des saules, et pleuroient leur chère Sion, le voyageur étonné et plongé dans une rêverie mélancolique, ne voit plus que le désert. Ces Nabuchodonors si célèbres, ne pouvoient mesurer l'étendue de leur puissance; nous ne pouvons actuellement mesurer de l'œil leurs tombeaux, il ne s'en trouve aucun vestige. Des nuages de poussière s'élèvent dans le lointain et voilent l'atmosphère; ah! c'est la poussière des générations qui ne sont plus! Quel silence dans ces plaines immenses où tant de peuples se sont agités! on n'aperçoit plus que des Arabes vagabonds, dont la rencontre est mille fois plus dangereuse que celle des bêtes féroces; le soleil n'éclaira jamais de plus magnifiques pompes, ni un plus triste néant. Qu'elles sont fugitives les grandeurs humaines! Que ce

spectacle est éloquent, et qu'il est bien propre à nous faire lever nos regards vers le ciel!

« Nos successeurs, dit le poëte Lucrèce, jouiront du même spectacle que leurs aïeux ». Oui, ils verront les mêmes cieux, les mêmes astres, mais ils ne verront plus la même terre. Le temps, dans des révolutions rapides, amène les changemens les plus inouis; la nature sans cesse agitée par le mouvement du monde politique, finit souvent par se flétrir, et succomber dans la lutte que les nations soutiennent entre elles; les prophéties contre Babylone sont accomplies. Du milieu du Diarbékir, on croit entendre Isaïe s'écrier: « *Babylone si magnifique et si superbe, cette reine entre les royaumes du monde, sera détruite; on ne la rebâtira jamais: je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges, pour les effacer. Le Seigneur des armées a fait ce serment, et il l'a tenu* ». Demandons-le à tous les voyageurs qui ont visité la Mésopotamie; on ne sauroit désigner l'emplacement de l'antique capitale de l'empire d'Assyrie. Les rives de l'Euphrate, quoique dépourvues d'habitans, sont toujours ornées d'une riche végétation; des roseaux, des forêts épaisses, rappellent encore à la mémoire du voya-

geur, l'ancienne fertilité de cette contrée où paissent, à l'aventure, dans de gras pâturages, d'innombrables troupeaux qui appartiennent aux Arabes.

Le peu d'habitans de ce pays, ont une physionomie sombre, et ressemblent à des malades. Quand l'Euphrate déborde (et ce malheur est fréquent), les eaux croupissent, et il s'en échappe de malignes influences; les vents promènent au loin ces semences de mort, et l'air en est bientôt infecté. De cette Mésopotamie si renommée, il n'en sort donc plus que la peste. Le samiel, ou vent du sud, s'élève aujourd'hui en ce pays, et fait sentir ses horribles atteintes. Durant cette crise de la nature, tout se tait, la création est muette et immobile; silence et immobilité bien convenables à cette terre de tristesse et de désolation.

En Afrique, l'ombre de Caton plane sur la ville d'Utique, et pousse encore un cri d'indignation contre César. Sur les ruines de Carthage, on croit voir Asdrubal, Amilcar, Annibal et Scipion lui-même qui, posté sur une éminence, contemple cette cité en proie aux flammes. La patrie d'Annibal, est aujourd'hui le repaire des corsaires les plus cruels qui

portent le fer et le feu au loin. Dans l'empire de Maroc, nous sommes à la recherche des Numides, et ils fuient dans les vastes déserts qui bordent cet empire. Du reste, cette partie de l'Afrique présente le même spectacle que dans l'antiquité. Iarbas, Syphax, Jugurtha, Bocchus n'étoient pas plus féroces que ne le sont aujourd'hui les souverains de Maroc, de Tunis, d'Alger et de Tripoli; les Maures sont tout aussi braves, tout aussi bon cavaliers que l'étoient les Numides.

Dans le désert de Barca, la Cyrénaïque des anciens, nous ne découvrons de toutes parts qu'un sol aride. Quel secret merveilleux possédoient donc autrefois les peuples pour rendre fertiles les sables mêmes, et par quelle industrie étoient-ils venus à bout de rendre le désert vivant? Qu'est devenue cette riche Pentapole, cette florissante ville de Cyrène, et cette riche ville de Bérénice?

En Egypte, nous ne pouvons contempler la mer Rouge, sans que le miracle du passage des Israélites ne se renouvelle à nos yeux. Les S. Paul, les S. Antoine et les S. Jérôme avoient continuellement sous les yeux le spectacle d'une mer si fameuse, si propre à leur rappeler la puissance du Dieu qu'ils servoient avec

tant d'austérité. De leur désert, ils avoient aussi en perspective les montagnes d'Oreb et de Sinaï qui leur rappeloient, avec la même force, les souvenirs les plus imposans de la divinité. De quelque côté qu'ils se tournassent dans la solitude qu'ils habitoient, la nature s'unissoit, dans leurs pensées, avec la providence et la majesté du créateur suprême de l'Univers.

Dans une contrée jadis couverte de magnifiques palais, et de près de vingt mille villes où régnoient la gaieté, l'opulence; dans une contrée où des cités entières restent intactes, ensevelies sous des monticules de sable, les hommes habitent actuellement sous des maisons faites avec de la boue, dans lesquelles ils s'introduisent chaque soir, en rampant comme des animaux, et présentent le spectacle de la misère la plus dégoûtante.

On n'a peut-être jamais suffisamment réfléchi sur les causes de cette longue humiliation d'un peuple qui, après avoir joui d'une glorieuse existence politique, l'espace de seize cent soixante-trois ans, sous tant de monarques illustres, s'est vu condamné, depuis Cambyse jusqu'à nos jours, à vivre honteusement sous une domination étrangère. Quoique les

Egyptiens n'aient point été dispersés comme les Juifs, ils sont, dans leur propre patrie, presque aussi malheureux, presque aussi avilis. Depuis l'époque de la conquête des Perses, jamais, jusqu'à présent, l'Egypte n'a été gouvernée par des chefs tirés du corps de la nation. Perses, Grecs, Romains, Arabes, Korasmins, Mamelucs et Turcs y ont établi successivement leur puissance.

De quelque côté que nos regards se portent, l'histoire accuse et la nature et les hommes. Le voyageur redemande aux sables de la Lybie, les cinquante mille Perses que Cambyse détacha contre les Ammoniens. Notre imagination redonne la vie à des lieux maintenant tristes et solitaires. Le désert s'est, pour ainsi parler, emparé d'une grande partie de cette contrée; tous les jours il étend son empire, et il répand ses sables sur les villes les plus renommées. Qui fera jamais rentrer cet ennemi dans ses anciennes limites, et couvrira l'Egypte de canaux et de lacs qui verseront sur les sables tous les principes de la fertilité, et les lieront entre eux?

Quand nous dépassons cette contrée, l'antiquité nous abandonne.

Les anciens regardoient les régions situées sous la zone torride, comme inhabitées et inhabitables. Érathostène, Pline, Strabon, Pomponius-Méla étoient dans cette erreur. Qui eût jamais pensé alors, que dans la suite des âges, les habitans des pays arrosés par le Sénégal, le Zaïre et la Coanza, sur lesquels l'astre du jour verse des torrens de feu, seroient transplantés sous un nouvel hémisphère, et que de l'Amérique, ils viendroient siéger parmi les représentans (1) d'une grande nation, autrefois la terreur des Romains? Qui eût pensé alors, que les descendans des Gaulois associeroient à leurs destinées, des hommes tirés du fond de l'Afrique? Qui eût jamais pensé alors, que de jeunes Noirs (2), originaires de ces climats brûlans, viendroient, sur les bords de la Seine, parler d'Athènes, de Sparte,

(1) Les Noirs de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadeloupe, envoyèrent des députés de leur couleur, que tout Paris a vu siéger au conseil des anciens, ainsi qu'au conseil des cinq cents.

(2) Au collége de la Marche, nommé *collége des Colonies*, plus de soixante Noirs, au nombre desquels se trouvoient les deux fils de Toussaint-l'Ouverture, étoient élevés aux frais du gouvernement.

de Rome, admirer Ciceron, attester, par leur présence, l'erreur des géographes et des philosophes de l'antiquité?

Dans l'Amérique découverte depuis si peu de siècles, quel spectacle nouveau se présente à nos regards! que de germes de grandeur et d'héroïsme croissent, et se dévoloppent de jour en jour à la surface de cette terre presque vierge! Sur les débris de ses antiques forêts, des intérêts politiques sont discutés avec la même gravité et la même sagesse que dans Athènes ou dans Rome. Boston, New-Yorck, Philadelphie sont destinés à jouer, dans la suite des âges, un rôle aussi glorieux que les villes les plus célèbres de la Grèce et de l'Italie. On n'apprendra point, sans une espèce de surprise, qu'un capitole vient d'être bâti dans la ville fédérale de Wasingthon, et que le peuple anglo-américain, aussi fier que les Romains, attache à ce monument les mêmes idées de grandeur et de domination. Déjà les *esprits des neiges et des montagnes* se sont évanouis, pour faire place aux charmantes illusions des Grecs.

La nature compatissante, se rangeant du parti le plus foible, semble avoir voulu partager les destinées de l'homme, et le suivre

fidèlement sous un hémisphère, devenu le point de réunion des malheureux de tous les pays.

L'Amérique est comme l'antique Hespérie qui, selon Denys d'Halicarnasse, donnoit asile aux vaincus... et ne refusoit aucun homme de quelque condition qu'il fût. Les querelles politiques et religieuses, survenues en Europe, ont peuplé le nouveau monde; en peu d'années des Etats formidables se sont formés, et, sans doute, que leur gouvernement fait en secret des vœux, pour que de nouvelles révolutions leur procurent de nouveaux habitans.

La plus étonnante métamorphose s'est déjà opérée depuis Christophe Colomb jusqu'au dix-neuvième siècle; chaque révolution survenue en Europe, depuis l'an 1500, a valu pour l'Amérique des milliers de citoyens (1). Le parti vaincu va, sous un autre hémisphère, se mettre à l'abri des vengeances du parti vain-

(1) Qui, de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe, en proie aux factions,
Loin des débris sanglans de tant de nations,
Dans un autre Univers portant leur industrie,
Ont, par un long adieu, salué leur patrie.

DELILLE.

queur, et oublier, dans un autre Univers, les tourmens de la patrie. Anglais, Français, Suisses, Allemands se réfugient sur le nouveau continent, et le remplissent des souvenirs attachés à l'ancien; on ne croit plus maintenant avoir quitté l'Europe, quand on voyage en Amérique.

La gloire des peuples modernes de l'Europe diminue sensiblement, tandis que celle des Egyptiens, des Grecs et des Romains s'accroît de siècle en siècle. La réputation de ces trois peuples anciens a franchi l'immense étendue de l'Océan atlantique; elle a pénétré sur les bords du Mississipi, au delà des monts Apalaches, et jusqu'auprès de la baie d'Hudson. Les ouvrages de leurs historiens et de leurs poëtes ravissent l'esprit du colon jusque dans le voisinage du saut de Niagara, et leur nom retentit sans cesse avec les eaux de cette sauvage cataracte. Platon, Aristote, Homère, Pindare, Ciceron, Virgile, Horace, Ovide, aux pays des Miamis, des Algonkins, des Hurons, des Iroquois et des Onontagués, font le charme des honnêtes gens qui, fuyant le dangereux séjour de l'Europe, sont venus chercher un asile sous ces climats lointains. On évoque l'ombre des

Cyrus, des Alexandre, des Scipion et des Césars dans les solitudes du nouveau continent. Plus les bornes de l'Univers sont reculées, et plus s'étendent l'immortalité et la gloire des grands hommes de l'antiquité.

Mais que les peuples aborigènes ont payé cher les fureurs de nos discordes! Ces régions si favorables aux Européens, se couvrent des ombres de la mort pour les malheureux sauvages. Des bords du Mississipi aux bords du fleuve Saint-Laurent, écrit M. Weld, « on ne comptera plus un seul Indien dans un demi-siècle. » Des nations entières sont réduites à deux ou trois vieillards; nos liqueurs spiritueuses ont suffi pour les anéantir; elles ont fait plus de ravages parmi les sauvages de l'Amérique, que les Espagnols eux-mêmes. Les nations européennes, autrefois errantes, se sont civilisées, se sont rapprochées par le moyen de l'agriculture : les peuplades américaines ont toujours rejeté avec dédain ce moyen de civilisation; la vie agricole inspire une sorte d'horreur à ces hommes de la nature, les désespère, et les fait mourir de chagrin. La religion seule avoit pu dans la Californie, ainsi qu'au Paraguay, opérer un phénomène de ce genre. De nouveaux Cécrops rassemblè-

rent les Indiens dispersés dans les forêts, et vinrent à bout de rendre ces sauvages sensibles aux bienfaits de la civilisation. Cécrops plantant l'olivier, Cérès enseignant l'art de l'agriculture, et Triptolème ouvrant le sein de la terre avec le soc d'une charrue, sont toujours présens à notre imagination.

Les missionnaires qui se sont péniblement enfoncés dans les forêts du nouveau monde, qui, sur de frêles canots, ont remonté les fleuves les plus impétueux pour aller chercher les Indiens, les gagner, les entraîner, les réunir, les engager à construire des maisons et des temples, et qui vinrent à bout de former des peuples d'amis; ces missionnaires si courageux, si tendrement passionnés pour l'humanité, ne devroient-ils pas être immortels comme les anciens fondateurs des villes de la Grèce? Les Jésuites, tout à la fois chefs, législateurs et prêtres de ces nombreuses colonies chrétiennes, entretinrent la plus touchante concorde au milieu de leurs chers néophytes, et sur les bords sauvages du Parana, du Paraguay et de la Plata, renouvelèrent les prodiges de l'âge d'or. Ils ont cessé ces touchans prodiges que le zèle de la religion avoit opérés, et les sociétés naissantes des In-

diens se sont détruites, lorsque la cause de leur réunion n'a plus subsisté.

Voilà donc le nouveau monde déja presque entièrement métamorphosé ; l'Amérique septentrionale est, à peu de chose près, devenue européenne. Qui peut prévoir les événemens qu'un changement si rapide, si extraordinaire, amenera dans la suite des âges? Peut-être un jour l'esprit de conquête s'emparera de ses nouveaux habitans ; peut-être notre postérité les verra débarquer sur les côtes de notre continent, et reporter en Europe le théâtre de la guerre que tant de fois, et si cruellement, nous avons porté en Amérique ; ils vengeront, sans le vouloir, les manes de tant de millions d'Indiens que l'avarice des Européens immola impitoyablement. Peut-être notre continent se replongera dans les ténèbres de la barbarie, tandis que le nouveau, éclairé par le flambeau des lettres, plaindra la destinée de nos descendans, et gémira sur leur grossière ignorance.

Des souvenirs historiques errent sur les Méditerranées ainsi que sur l'Océan, et du fond des abymes s'élèvent de toutes parts,

les ombres des guerriers qui trouvèrent leur tombeau dans ces mers. A la hauteur des Ægades, îles situées près de la Sicile, que de Romains et de Carthaginois exterminés dans des batailles navales! Au détroit de Salamine, aux Arginuses, auprès d'Egos-Potamos dans l'Archipel, au promontoire d'Actium sur la mer Ionienne, quel théâtre de carnage dans l'antiquité, et même dans les siècles modernes!

Si nous passons sous un autre hémisphère, notre ame n'est pas moins ébranlée. A l'aspect des îles près desquelles nous relâchons, nous nous disons à nous-mêmes : Ce sont là les débris d'un grand continent naufragé, qui aura probablement été englouti à l'époque où le monde entier ne fut qu'un Océan(1). Une partie de l'Univers primitif est

(1) L'homme cherche vainement à lever le voile qui cache certaines traditions historiques. Les fameuses Atlantides ont exercé la sagacité des savans de tous les pays, et fourni le sujet d'une éternelle discussion qui a produit des systèmes ridicules quoiqu'ingénieux. Avec des citations faussement interprétées, appliquées plus faussement encore, on va loin dans le pays des chimères. Les Canaries, les îles Madères et les Açores sont-elles les débris d'un grand continent naufragé? Question insoluble, et que nous devons enfin aban-

donc au fond de ces abymes, au-dessus desquels nous naviguons; des nations y sont ensevelies avec toute leur renommée. Il y eut des conquérans; à quoi ont abouti tous leurs exploits? Il y eut des philosophes; que sont devenus leurs systèmes? Il y eut des chefs-d'œuvres dans tous les genres; que sont-ils également devenus? O néant des grandeurs humaines! demandez-le aux élémens; les hommes les plus versés dans la science de l'histoire, ne sauroient vous répondre. Tout est muet comme les habitans de ces abymes profonds; rien ne surnage pour nous avertir de cette épouvantable catastrophe. Les passions funestes au genre humain se sont seules échappées de ce naufrage universel, pour se répandre sur le reste de la terre. Passagers sur ce vaisseau qui nous conduit sous un nouvel hémisphère, nous pouvons le voir, le monde lui-même est passager comme nous; les vérités historiques finissent par tomber dans l'oubli. On se demandera peut-être, dans

---

donner, nous qui vivons dans un siècle si reculé de celui de cette grande catastrophe, et qui n'avons plus sous les yeux aucun monument qui puisse fortifier nos conjectures.

la suite des âges, en parlant de tant de nations aujourd'hui si fières de leur puissance : Que sont devenus ces peuples qui voguoient d'un pôle à l'autre, qui alloient dicter des loix jusque sous l'ourse glacée, et jusque dans ces pays où le soleil inonde la terre de ses feux, et ne semble plus qu'en former une fournaise ardente?

Aux orages politiques ont succédé les tempêtes; le désordre physique a remplacé le désordre moral. Quel changement de population! Quelles sociétés nouvelles ont succédé aux anciennes? Des monstres marins se cachent peut-être sous les décombres des somptueux palais, afin de surprendre un foible ennemi; image encore des injustices qui troublèrent autrefois ces régions; image encore de la tyrannie que l'homme puissant exerça jadis sur l'homme qui ne l'étoit pas.

Mais qu'est-il besoin de nous transporter sur l'Océan pour connoître l'instabilité des choses humaines? allons méditer sur des tombeaux plus visibles. Les ruines qui nous environnent en tous lieux, suffisent hélas! pour nous annoncer les ravages du temps, et nous disent assez éloquemment, que la gran-

deur et l'immortalité sont autre part que sur la terre.

L'histoire ne se borne pas à rapprocher ainsi la vie de la mort, et à nourrir dans nos cœurs le sentiment d'une mélancolie si utile ; cette science nous prémunit encore contre le danger de plusieurs systèmes qu'elle seule peut renverser, sans blesser l'amour propre des hommes qui les imaginent.

De nos jours, on attribue aux airs, aux lieux et aux eaux, d'après la doctrine d'Hippocrate, faussement expliquée, un empire tout-à-fait absurde. Végèce a été encore plus loin que le père de la médecine. Si nous l'en croyons, « le climat non-seulement constitue la force du corps, mais encore celle des esprits ». *Et plaga cœli non solum robur corporum, sed, etiam animorum facit.* Montesquieu adopta ce système erronné, mais ce grand homme n'avoit jamais songé à en faire la base du matérialisme. L'exemple des Finlandais et des Lapons mêmes doit confondre ces écrivains qui, d'un trait de plume, condamnent à l'abrutissement des nations entières, faute de connoître la langue, les mœurs, l'histoire et le caractère de ces nations. Que de peuples nourris dans des pays marécageux,

au pied des forêts, et qui ont eu le tempérament, les habitudes et les mœurs des peuples nourris dans les plaines!

Ce n'est pas, le thermomètre à la main, qu'il faut aller, sur les différentes parties du globe, mesurer les différens degrés de la vertu; avec un bon gouvernement, elle habite indistinctement dans toutes les contrées. Il existe, en Afrique, des nations extrêmement sociables, voisines des nations les plus barbares et les plus féroces. A côté du Mandingo, qui est de ce dernier caractère, la nature a placé le Fouli, le peuple le plus doux et le plus sociable. Vous feriez des anthropophages mêmes, un peuple de Spartiates, si un nouveau Lycurgue s'élevoit tout à coup parmi eux. Nous avons vu les Espagnols, à l'époque de la conquête du Mexique, rencontrer, dans les Tlascalans, des républicains sages, gouvernés par un sénat, et dont les idées généreuses de liberté contrastoient si fort avec celles des autres peuplades mexicaines abruties par le plus dur esclavage.

Plusieurs écrivains, peu versés dans la connoissance de l'histoire et de la géographie, ont prétendu que, sous un beau ciel, la vivacité de l'esprit donnoit aux peuples une cir-

conspection qui approche de la lâcheté. Ils ont prétendu au contraire, que, sous un ciel épais et brumeux, l'esprit ayant beaucoup moins de vivacité, les peuples étoient, et devoient être naturellement plus braves que d'autres. Pour sentir affoiblir la force de ce raisonnement, il ne faut que jeter un coup d'œil sur les Athéniens et sur leur sol. *Tenue cœlum*, a dit Ciceron, au sujet de l'Attique; et néanmoins, quoique jamais peuple n'ait eu une pointe d'esprit plus subtile, jamais peuple ne fut plus belliqueux; il surpassa en valeur les Béotiens mêmes qui résidoient sous le ciel le plus épais de la Grèce.

On ne conçoit pas comment, dans un si beau pays que la Laconie, couverte des plus magnifiques paysages, sur les bords de l'Eurotas, ornés de violettes, de myrtes dont le doux parfum embaume les airs, a pu se trouver un peuple aussi grave, aussi frugal que les Spartiates, lesquels regardoient la pauvreté comme le plus grand des biens; nouvelle preuve que le système fondé sur la loi des climats est absurde, et que le physicien, non plus que l'historien et l'homme religieux, ne sauroit s'en accommoder. Nous ne dirons rien ici des Carthaginois ni des Numides, ni

des Romains dont les exploits démentent toutes les expériences faites sur les climats.

Sans vouloir assigner de bornes physiques à la vertu (et par le mot de *vertu*, il faut entendre toutes les qualités politiques et morales), un législateur prudent doit prendre, des climats, quelques conseils salutaires. Les loix qui conviennent à des peuples montagnards, certes ne conviendroient point aux peuples qui habitent des pays de plaines. Les hautes montagnes arrêtent le torrent des conquêtes, et par conséquent, ceux qui vivent dans leur proximité, se maintiennent plus facilement contre les vainqueurs, et conservent plus long-temps leurs mœurs et leurs usages. Ainsi, le mont Atlas fut la barrière insurmontable des Romains; ainsi, les montagnes des Asturies servirent de remparts aux Visigoths défaits par les Maures dans les plaines de Xérès; ainsi, l'Imaüs, le Caucase, le Taurus sont peuplés par des hommes qui, de tout temps, eurent le courage de se soustraire à une domination étrangère. Les influences de l'air ne coopèrent point, dans les montagnes mêmes, à la formation des mœurs et du gouvernement; c'est le genre de vie des peuples qui décide du choix de leurs loix; c'est ce

genre de vie austère et rude qui leur communique des usages plus mâles; c'est la fatigue, c'est l'exercice qui les rendent plus vigoureux.

Les Perses (1) qui habitoient un pays hérissé de montagnes, n'auroient, peut-être, jamais été infectés par le luxe de l'Asie, sans leur mélange avec les Mèdes, mélange qui corrompit les grands de cette nation si pauvre, si frugale et si tempérante sous le règne de Cyrus. Les Grecs, dans toutes leurs guerres, surent faire, pour le courage, une différence marquée entre les Perses proprement dits, et tous ces autres peuples barbares plus faits pour semer le désordre dans une armée, que pour se battre de pied ferme. Les vrais Perses conservèrent, et leurs descendans conservent encore la réputation de bravoure qu'ils ont acquise de temps immé-

(1) On doit dire *les Perses*, toutes les fois qu'on parle de ce peuple, depuis Arbace, jusqu'aux Sarrasins qui défirent Isdergeld III, dernier monarque du sang des Sassanides; mais depuis la conquête de la Perse par les Musulmans, on a toujours nommé Persans les naturels de ce pays. Rollin et l'abbé Millot confondent très-souvent ces deux dénominations. Nos meilleurs poëtes les confondent plus souvent encore.

morial. Les *immortels* (troupe des dix mille), étoient tous Perses d'origine. On sait qu'eux seuls osèrent se mesurer, aux Thermopyles, contre les trois cents Spartiates commandés par Léonidas.

Pour détruire les systèmes exagérés sur la loi des climats, il ne faut que s'arrêter un moment en Égypte, contrée presque brûlante. Si nous jugions d'après nos idées philosophiques, que deviendroit cette haute sagesse égyptienne si vantée dans l'antiquité? Pourquoi les premiers législateurs auroient-ils été s'instruire dans ce royaume? L'imagination des Égyptiens, cette imagination créatrice des fables les plus ingénieuses, auroit dû être condamnée à toute la stérilité des déserts qui entouroient leur pays (1). L'ame des peuples, en Europe, devroit donc être aussi égale, aussi douce, aussi paisible que leur climat; jamais les orages d'une révolution ne devroient gronder dans cette partie du monde.

(1) Les divinités les plus aimables, les plus séduisantes et les plus gracieuses, furent créées par les Grecs. Ainsi les Naïades, les Napées, les Néréïdes, les Grâces et les Amours sortent de la Grèce. Toutes les autres divinités, tels que Bacchus, Vulcain, Cérès, Priape, Mercure, etc. sont originaires de l'Egypte.

Hélas! nous vivons dans un siècle où de semblables questions, pour être tranchées, n'ont pas besoin d'être agitées long-temps.

Ce sont les arts et les sciences qui, exerçant la principale influence sur la terre, dérangent la loi des climats, et humanisent les peuples des contrées les plus sauvages.

Dans cette grande question, toute comparaison de l'homme avec les animaux est indigne de lui. Considéré même physiquement, l'homme est de tous les êtres créés, le seul qui puisse braver les intempéries de toutes les zones, et qui s'acclimate dans toutes les régions. Il supporte des maux qui outre-passeroient la force de l'éléphant; et vainqueur partout, malgré sa foiblesse, il va faire flotter ses étendards jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre : bien différent des animaux, dont les rapports ne sont liés qu'à un petit nombre d'objets déterminés invariablement, il entre en relation avec la nature entière, et augmente tous les jours ses moyens d'industrie. A combien de traits vraiment caractéristiques ne démêle-t-on pas la sublimité de son être? L'homme, à quelques nuances près, est le même dans les quatre parties du monde.

Au Groënland, auprès de la baïe de Baffin, sur les bords de l'Océan atlantique de l'Afrique méridionale, il est des devoirs semblables aux nôtres à remplir, et les passions, sous des masques différens, produisent les mêmes effets que parmi nous. Dans les contrées hyperboréennes de l'Asie et de l'Europe, l'espèce humaine dégénère au physique ainsi qu'au moral : nous en convenons ; mais enfin, dans le Lapon et le Groënlandois, nous reconnoissons le maître de la nature. Celui qui terrasse l'ours blanc, et gouverne le renne, qui sent le prix d'une belle action, qui chérit la vertu, n'est pas assez dégradé pour que nous nous dispensions de le regarder, et de le traiter comme frère. On a essayé de faire passer les Lapons pour une nouvelle espèce d'hommes, quoiqu'ils fussent reconnus par les savans du nord pour être de race finnoise. Un de nos plus grands poëtes a fait des romans pour appuyer une aussi étrange conjecture qui, d'après ses principes, nous meneroit à l'éternité de la matière.

Quoiqu'inférieurs aux autres Européens, sous le rapport physique, ils ne le sont pas, sous le rapport moral, autant que nos géographes le prétendent. Nous les vouons à

l'ignorance, à la nullité, sans les connoître, et nous les dégradons injustement. Il y a peu d'années, vivoit un Lapon, qui fut réellement un prodige (1); il apprenoit tout ce qu'il vouloit; il fit très-bien ses études, et la connoissance des langues grecque et latine lui devint familière. Il voyagea, et bientôt il sut parler français, russe, suédois, allemand, persan et mogol. Enfin, il apprit tout, excepté à devenir sage, et à se modérer dans ses jouissances; ses débauches le firent périr à la fleur de l'âge.

Les erreurs les plus coupables et les plus outrageantes pour la dignité de l'homme, se sont mêlées à nos connoissances, principalement à celle des climats; on a exagéré l'influence des airs. Il est incontestable qu'un pays de montagnes, ou de plaines couvertes de forêts, de marais fangeux, ou bien un pays enrichi des trésors de l'agriculture, influe beaucoup sur le physique, et un peu sur le moral de l'homme.

Nous savons également que l'homme civilisé diffère, quant à la couleur, de l'homme même,

(1) Consultez l'excellent ouvrage de M. Tooke : *Histoire de Russie.*

et que son intelligence, plus ou moins développée, subit des métamorphoses qui semblent, à des esprits peu exercés, opérer des contrastes; mais cette différence n'est qu'accidentelle; au fond, c'est le même type. Les ornemens dont l'homme civilisé se pare, ne sont que des ornemens accessoires; le sauvage qui ne porte point cette brillante livrée, en est-il moins un homme? Que l'on se pénètre bien de la lecture des plus célèbres voyageurs, et l'on se convaincra que, sous l'un et sous l'autre hémisphère, les nations conservent une ressemblance morale presque uniforme : soit qu'elles mènent la vie nomade, soit qu'elles se tiennent dans des cités, elles conçoivent du juste et de l'injuste, à peu près les mêmes idées. En aucun pays, l'intelligence humaine, quelque foible qu'elle soit, ne se confond avec l'instinct des animaux. Que les sons du tambour magique du Lapon grossier ayent retenti aux oreilles des voyageurs; qu'ils ayent vu le Samojède et le Tunguse se prosterner devant des matières brutes; qu'ils ayent entendu l'habitant de la Guinée invoquer des fétiches, et le sauvage de l'Amérique adresser ses prières à l'esprit des lacs, des forêts, des neiges et des montagnes, il n'en est pas moins vrai de

dire que tous ces peuples se proposent d'adorer la divinité : accord extraordinaire ! ressemblance admirable ! et que nous avons découverte aux îles Sandwick, aux Marguerites et dans les îles des Amis, oubliées en quelque sorte, et séparées des deux continens par une distance prodigieuse.

Dans les solitudes les plus affreuses, l'homme est marqué du sceau de cette grandeur divine, qui le distingue des animaux les plus superbes. On ne songe pas assez que le moral, chez les peuples les plus septentrionaux, concentré dans l'homme, gagne au dedans ce qu'il semble perdre au dehors ; la nature se joue à chaque pas de nos systèmes, et se plaît à donner un démenti à leurs auteurs. Est-ce que l'imagination des hommes ne s'exalte pas autant sous les climats tempérés, que sous les climats les plus chauds ? Que l'on mette un Français à côté d'un Indien, ou d'un Javanois, ou d'un Congo, assurément un étranger croira que le premier appartient à la zone torride. Les Européens, dans le voisinage du saut de Niagara, et sur le bord des grands lacs, ont des idées aussi fraîches, aussi aimables que dans leur patrie. Le Camoëns, en traversant la mer pour se rendre sous un autre ciel, à plus de

quatre mille lieues de l'Europe, ne perdit rien de la beauté de son génie, et l'on vit ce Portugais travailler à son poëme de la *Lusiade*, dans une grotte voisine de Macao, ville située au sud-est de la Chine.

Le nord de l'Europe, hérissé de montagnes de glace, enfanta jadis de très-grands hommes; et les fleurs de l'imagination éclosent encore aujourd'hui sous un ciel brumeux, et sur des terres couvertes de neige. Il nous suffit de parler de l'Islande, pour convaincre les plus incrédules de la vérité de nos remarques : cette île a produit aussi une foule de savans estimables, et presque tous ses *scaldes*, ou poëtes, ont mis dans leurs ouvrages autant de chaleur et d'enthousiasme que les Orientaux. Nous n'avons jamais lu l'Edda, ou livre de mythologie islandaise, sans être frappés d'étonnement et d'admiration; d'étonnement, parce que touchant presque aux barrières glacées de l'Univers, nous ne nous attendions pas à découvrir une aussi grande sublimité de langage, dans une île dont l'aspect seul fait frémir; d'admiration, parce que cet ouvrage offre dans les idées une finesse, une pompe, une magnificence qui semblent ne devoir appartenir qu'à des muses grecques. Il faut donc

conclure de ces courtes réflexions, que si la nature est engourdie, le cœur et l'esprit de l'homme ne le sont pas, et qu'en tous lieux, on croit à une divinité : caractère qui établit essentiellement une différence entre cet être et toutes les autres créatures. Faute de connoître les lieux et les hommes, on voit certains esprits confondre des peuples entiers, coupables seulement d'être nés entre les deux tropiques, les confondre avec l'Orang-outang. Sous nos climats tempérés, dans le pays des Blancs, ne voyons-nous pas certains individus qui nous donnent une si étrange confraternité, et même qui ne voient en nous que des machines hydrauliques.

Une remarque que l'on peut faire, à l'honneur du christianisme, c'est que les ministres de l'Évangile ont toujours embrassé la cause de ces peuples si injustement dégradés, et les ont défendus avec une persévérance, un zèle, une charité, un courage vraiment apostoliques. Déjà l'autorité ecclésiastique étoit venue au secours des foibles Indiens que les Castillans traitoient comme des brutes, et s'étoit constamment montrée l'amie de l'humanité. Les Noirs sont hommes, et hommes comme nous, puisque l'Église les agrège au

nombre de ses ministres, qu'elle en a mis plusieurs au nombre des saints, et que, dans le Congo, le Loango, dans les possessions portugaises, on voit un clergé catholique noir, remplir les devoirs sacres de leur état. Si les conseils des ministres de l'Évangile eussent été écoutés, si leurs sages tempéramens eussent été employés, Saint-Domingue seroit encore la richesse et l'ornement de la métropole. Ils modéroient les désirs de l'ambition dans le cœur des Noirs, les rendoient dociles, les défendoient contre la cruauté des Blancs, et devant Dieu, au pied des autels, rappeloient les hommes libres et les esclaves à la liberté primitive. Ainsi la religion seule rapprochoit des hommes que l'inégalité des conditions plaçoit à une si prodigieuse distance les uns des autres.

Avant la révolution française, qui a inspiré de si terribles préjugés contre les Noirs, on admiroit universellement les Foulis ou Foulahs, ainsi qu'une foule de nations africaines qui ont une forme constituée de gouvernement, de religion, et qui ont en partage des notions saines sur la politique. Tous les voyageurs s'accordent à louer la douceur, les vertus privées de ces peuples, telles que l'hospitalité, la piété

filiale, ainsi que le respect pour la vieillesse et pour les morts. Plusieurs d'entre eux ont une fierté de caractère que nous admirerions chez les Grecs ou chez les Romains. Un commandant portugais, entouré de toute la pompe militaire, reçoit un ambassadeur qui, ne voyant aucun siége pour lui, s'assied sur le dos de deux esclaves de sa suite. « *Ton roi*, lui dit le Portugais, *est-il aussi puissant que celui de Portugal ? — Mon roi*, répond le Nègre, *a cent serviteurs qui valent le roi de Portugal, mille comme toi, un comme moi* »; et l'ambassadeur indigné se retire. Ce trait nous en rappelle un autre non moins caractéristique. Zingha, reine d'Angola, s'étoit rendue auprès d'un vice-roi portugais; l'orgueilleux Européen, assis sous un dais magnifique, avoit destiné à cette reine un simple fauteuil placé à un degré inférieur. Zingha s'aperçoit de l'insulte, ordonne à deux femmes de sa suite de s'agenouiller, s'assied fièrement sur leur dos; mais au sortir de l'audience, elle laisse ses deux esclaves, en disant : « *Une souveraine n'emporte jamais avec elle le siége dont elle a coutume de se servir* (1) ».

(1) Nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage très-

Les

Les sauvages cuivrés de l'Amérique, que l'on a pris aussi à tâche de ravaler, ont même fierté et même vivacité d'imagination; la plupart des harangues de leurs chefs ne seroient point désavouées par les orateurs les plus célèbres de notre continent; et dans plusieurs de ces *Démosthènes sauvages*, ou trouve une sublimité, une énergie de pensées et de sentimens qu'on ne se lasse point d'admirer. Qu'on lise dans Antonio de Solis, le discours du vieillard Xicotentatil, membre du sénat de Tlascala, à l'arrivée de Fernand-Cortès au Mexique, on le trouvera digne du vieux consul romain, Appius Caudex. Que de traits d'éloquence perdus dans ces régions lointaines, dont notre littérature s'enorgueilliroit! Qui, en Europe, feroit une réponse plus expressive et plus énergique que celle d'un cacique de la Floride à Ferdinand Soto? Ce capitaine espagnol, afin d'en imposer au sauvage, vouloit se faire passer pour un des fils du soleil : « *Si tu es vraiment le fils de cet astre*, lui répondit ce chef floridien, *je le croirai, quand tu auras desséché la rivière voisine* ».

---

curieux de M. le sénateur Grégoire, ouvrage intitulé: *De la Littérature des Nègres.*

On a aussi poussé l'analogie de l'état de l'homme à l'état des empires, jusqu'à l'absurdité; la vieillesse qui courbe l'homme, raffermit les États. Si un seul empire sur la terre, celui de la Chine, résiste à la main des siècles; s'il fleurit de temps immémorial, c'est qu'il subsiste sous la sauvegarde des mêmes loix, des mêmes rites et des mêmes usages; on les respecte d'autant plus qu'ils sont anciens : les révolutions qui l'ont affligé, n'ont atteint que les dynasties régnantes, et jamais les mœurs ni le gouvernement. La grandeur a été, pour tous les autres États, la cause de leur dissolution; après être parvenus au faîte de la gloire, ils auroient besoin de repos pour ramasser leurs forces éparses, et toujours ce repos leur a manqué. Il faudroit des mains assez habiles et assez fermes pour faire insensiblement rétrograder les peuples vers cette simplicité de mœurs qui les rapprochât des premiers âges du monde, et pour rajeunir en quelque sorte leur esprit; ce rajeunissement ne pourroit s'effectuer que par l'exemple des chefs qui commençeroient par se réformer eux-mêmes : voilà comment on fermeroit, pour toujours, les barrières révolutionnaires. Il est un secret qu'il est bon

de révéler; c'est que, pour le maintien des loix et des usages, la multitude ne doit pas même s'occuper de connoître quelle est la nature de son gouvernement. Confucius, le plus vertueux législateur de l'Asie, l'a déclaré expressément : « *Les peuples soumis à un gouvernement sage, n'osent ni blâmer, ni décrier, ni délibérer* ». Ce philosophe chinois tenoit un langage si vrai et si courageux, dans un temps où la politique étoit étrangère à tous nos rafinemens; son témoignage doit être d'un très-grand poids, puisque c'est l'unique législateur dont l'ouvrage subsiste toujours. Il est à remarquer que les Chinois ne sont point le jouet de l'enthousiasme, et que jamais leurs idées ne se sont dirigées vers un mieux chimérique.

Certains historiens exaltent les peuples de l'antiquité; quelques-uns les dépriment sans cesse : ceux-ci ont osé comparer le gouvernement des Grecs et des Romains à celui des *Mamelucs, ou à celui du Dey d'Alger.* Ne pourroit-on pas garder un juste milieu, et s'abstenir de condamner ainsi toute l'antiquité, sans examiner plus mûrement les droits

qu'elle doit, sous plusieurs rapports, conserver auprès de la génération actuelle? A Rome, quoique le régime fût tout militaire, on avoit su allier les droits des citoyens avec ce système de gouvernement; ils sont méconnus dans la Barbarie. Le peuple jouissoit de la souveraineté dans les républiques grecque et romaine; il croupit dans l'esclavage le plus honteux sur les côtes de l'Afrique. Dans l'Egypte asservie à des esclaves étrangers, quelle succession rapide de révolutions sanglantes avant l'arrivée des Français! Que de fois le silence des tombeaux a été troublé par des cris de meurtre et de carnage! Quelles vertus a donc pratiquées cette milice insolente? Peut-on dire d'elle, ce que Salluste dit des Romains dans les beaux jours de la république? « *Domi, militiæque boni mores colebantur; cives cum civibus de virtute certabant* ». Et, sous son premier nom de Baharites, et sous celui de Mamelucs, cette milice insolente a constamment opprimé les Egyptiens. A-t-elle eu des Camille, des Curius, des Fabricius et des Scipions? Non, elle ne fut jamais composée que de brigands.

En plaignant les Romains qui alloient, dit-on, *vieillir ou périr sous le sarment des cen-*

turions, on n'a pas une idée saine de la liberté des peuples. Ceux qui se rendirent le plus esclaves de la discipline militaire, furent ordinairement les plus libres dans leurs foyers; au lieu que les peuples les plus indisciplinés dans les camps, furent toujours ceux qui, rendus au sein de leurs familles, s'assoupirent dans la plus honteuse servitude. Quel ordre gardoient les Perses dans les combats? Quelle tenue, en général, avoient les Asiatiques? On les traînoit à la guerre, tandis que les Grecs et les Romains s'enrôloient gaiement; ceux-ci, quelquefois, ne refusèrent de marcher qu'en cédant aux instances séditieuses de leurs tribuns. Sans doute, les Mèdes, les Phrygiens, les Lydiens, les Pamphyliens, les Syriens, ne paroissent pas à nos yeux des hommes libres, et nous ne préférons pas à des Romains, des peuples foulés et tyrannisés par des satrapes insolens et cruels. Dans les légions romaines, on ne toléroit aucun privilége, et les généraux étoient sourds à la voix de l'amitié, ainsi qu'à celle de la tendresse paternelle même. Des exemples malheureusement trop fameux, nous montrent assez combien, à cet égard, ils étoient inflexibles, puisque des

pères ne craignirent pas de devenir les bourreaux de leurs enfans. Ce légionnaire qui alloit *vieillir sous le sarment des centurions*, étoit citoyen et propriétaire; les hommes qui n'avoient rien, n'étoient chargés que de donner des enfans à la patrie. Un consul ne restoit pas toujours en place; les soldats pouvoient se porter ses accusateurs, et ils savoient toujours bien, dans les comices, se venger de la dureté du commandement de leurs anciens chefs. C'est une vérité constatée dans les fastes des nations, qu'un peuple sans discipline dans les armées, fut presque toujours un peuple esclave.

Les détracteurs de l'antiquité ne voient les Grecs et les Romains que sur leurs frontières, et dans le tumulte de leurs camps : considerons ces peuples dans leurs foyers, dans l'intérieur de leurs républiques, s'adonnant aux travaux champêtres, ennoblissant l'agriculture, s'honorant d'une pauvreté vertueuse; et leurs magistrats les plus graves, les personnages les plus augustes, cultivant, avec leurs esclaves, le petit héritage de leurs ancêtres. Alors le bonheur résidoit à la campagne; alors, au retour du printemps, la ville étoit déserte. Pourquoi

oublier Curius, au coin de son feu, et dédaignant l'or des ambassadeurs samnites? Pourquoi oublier la pauvreté courageuse d'Aristide, d'Epaminondas, de Phocion, et d'une foule d'autres grands hommes?

On ne pénètre pas au sein des familles, pour admirer la chasteté des femmes, la délicatesse de leur amour, leur retenue, leur pudeur (1), leur modestie; pour admirer la tendresse et la soumission des fils envers leurs pères, la déférence des jeunes gens pour les vieillards, l'horreur qu'inspiroit à ces peuples, le mensonge, l'hypocrisie, l'ingratitude, et tous ces vices devenus communs aujourd'hui. Si les Spartiates maltraitèrent indignement leurs ilotes, les Athéniens se conduisirent toujours envers leurs esclaves avec la plus grande douceur; il existoit même fort peu de différence entre ces derniers et leurs maîtres, qui n'avoient pas le droit de leur infliger la plus légère peine corporelle. Les esclaves, dans Athènes, jouissoient de toute la protection des loix, et ils y recouroient

(1) Un jeune homme qui auroit donné publiquement un baiser à une matrone même, auroit été condamné à mort.

contre leurs maîtres, lorsque ceux-ci s'oublioient au point de les frapper. Les esclaves n'avoient donc pas tout-à-fait le sort des Nègres, qu'un colon pouvoit faire fustiger jusqu'au sang; c'est donc une ignorance inconcevable, ou une injustice amère, de mettre les Athéniens sur la même ligne que les Spartiates. Le terme de despote (1), usité parmi les Grecs, équivaloit, pour le sens, à celui de maître; donner à ce terme une autre acception, c'est avoir les idées du vulgaire. Chez les Romains (nous entendons toujours parler des premiers siècles de Rome), la condition des esclaves étoit la même que celle des citoyens, et l'on auroit été embarrassé de distinguer, dans les champs, Quintius-Cincinnatus, Fabricius, Curius ou Caton lui-même, lorsque ces personnages illustres travailloient avec leurs esclaves.

Dans l'Attique, on ne vit éclater aucune révolte comme celle qui faillit entraîner la ruine de Lacédémone : les Romains ne commencèrent à devenir insolens et durs envers les esclaves, que lorsque la conquête de l'Asie

(1) Δεσπότης, maître.

les eut corrompus eux-mêmes. Les excès de cette corruption enfantèrent les deux révoltes de la Sicile, et causèrent les succès rapides de Spartacus, succès qui mirent Rome, cette maîtresse du monde, en danger d'être la proie de ses esclaves et de ses gladiateurs. Pourquoi, avant cette triste époque de la décadence de la république romaine, dans les circonstances les plus critiques, voyons-nous les esclaves rendre les services les plus importans, et bien souvent sauver les Etats où ils vivoient dans la servitude ? c'est qu'un lien sacré, un lien d'amitié les tenoit attachés à la ville dont ils étoient les sauveurs. Rome arme dix mille d'entre eux, et les enrôle dans ses légions, après la bataille de Cannes ; Rome en fait d'excellens soldats, et transforme en citoyens romains des hommes nés gaulois, espagnols, siciliens ou samnites : les conspirations les plus dangereuses furent découvertes par des esclaves.

Si Rome eut continuellement les armes à la main, c'est qu'elle vit continuellement à ses portes, des ennemis inquiets et turbulens. Les Véïens, les Volsques, les Falisques et les Eques la tiennent en haleine dans son enfance ; mais la victoire veillant

sur les destinées de Rome, place ses étendards autour du berceau de cette république, et déploie ses ailes pour la protéger. Rome asservit toutes les nations : c'en est fait, elle a trop brillé ; sa gloire s'efface comme une grande ombre ; elle n'a plus que les statues de tous les grands hommes auxquels cette ville donna le jour, et leurs vertus sont anéanties dans le cœur de ses citoyens. Sans doute, on ne sauroit trop le répéter, les États devroient pourvoir à leur conservation, et non à leur agrandissement : sans doute, le bonheur d'un peuple est moins dans l'accroissement du territoire, que dans la sagesse du gouvernement, et l'on devroit graver sur le frontispice du palais de tous les rois, cette maxime politique de Justin : « *Fines imperii tueri, magis quam proferre* ». Le moyen de faire agréer de semblables conseils, est bien loin de la possibilité ; il faudroit, de la part des peuples et des monarques, une modération qui se trouve rarement dans le cœur des simples particuliers. Ah ! si les hommes étoient ce qu'ils devroient être, on ne verroit pas ce refoulement des nations qui se pressent les unes les autres, et qui s'entre-choquent à chaque instant.

Au lieu de calomnier l'antiquité, ne seroit-il pas plus convenable de nous rapprocher d'elle, en faisant revivre, parmi nous, les vertus qu'elle avoit conservées au milieu des ténèbres de l'idolâtrie? Quelle est la nation moderne chez laquelle, ainsi que chez les Romains pendant quatre cents ans, il n'y ait point eu un seul parricide de commis? chez laquelle les loix ayent permis le divorce, sans fournir un seul exemple de ce scandale? Voilà, voilà les hommes placés le plus près de la vertu et de l'honneur.

Comment les peuples de l'antiquité n'auroient-ils pas été plus vertueux, dans un sens, que les peuples modernes? Les plus grands personnages dans la république d'Athènes et dans celle de Rome, ne se croyoient pas déshonorés de donner tous leurs soins à l'éducation des jeunes patriciens destinés à revêtir un jour la robe consulaire; c'étoit sous les auspices de ces modèles vivans que se formoient les meilleurs généraux et les magistrats les plus intègres.

A couvert des lauriers qui ombrageoient le front de ces augustes instituteurs, combien les jeunes gens devoient être stimulés par l'aiguillon de la gloire! Pourquoi cette belle

coutume ne revit-elle pas chez les peuples modernes? Hélas! les pères ne donnent plus à leurs enfans que des esclaves sous le nom fastueux de précepteur! Non, il n'est plus question de faire des Spartiates de nos jeunes élèves; non, leur sang ne ruisselera plus sur les autels, pour essayer leur courage; un renard dévoreroit les entrailles à l'un d'eux qu'il n'auroit point à rougir de faire éclater sa douleur; on ne veut plus les faire coucher sur la dure, ni les alimenter de cresson, ni les abreuver seulement d'eau, comme les jeunes Perses; la faim et la soif ne seront plus l'unique assaisonnement de leurs mets : ce seroit une barbarie de les rappeler à ce mode antique d'éducation; mais du moins, qu'on leur fasse pratiquer les maximes d'une saine morale; qu'on les accoutume au grand art des privations, à leur faire envisager l'adversité, comme pouvant être incessamment leur partage, et qu'on leur répète sans cesse, « qu'il n'y a rien de constant dans l'Univers que l'inconstance »; qu'on les rappelle enfin à toutes les vertus nobles et généreuses, dont le cœur de l'homme, si tendre et si flexible à cet âge, est capable de se pénétrer. Quand on abandonne entièrement les enfans à leur inclination, et

qu'on se rend coupable à leur égard, d'un excès continuel d'indulgence, on ressemble presque aux nations les plus sauvages (1).

Retraçoient-ils les *Huns et les Vandales*, (2) ces Romains que nous calomnions, lorsqu'ils regardoient la formation des mœurs comme le but principal de toute institution publique, et qu'ils se proposoient d'opposer ce contre-poids à la force de nos penchans vers le mal? Si les grands hommes ne furent point, parmi eux, le produit du hasard, c'est uniquement à l'éducation qu'il faut attribuer cet avantage : elle ne consistoit pas alors dans le grand art de caresser les passions naissantes des élèves; les maîtres étoient les premiers magistrats de l'enfance ; l'obéissance étoit la première loi qu'ils enseignoient; on ne songeoit point au fils

(1) Dans le Groënland, dit l'Allemand Busching, les femmes sont tendres envers leurs enfans; mais elles les élèvent très-mal, car elles les abandonnent entièrement à leur inclination, et ne les punissent jamais.

Géog. de Ant. Frédé. Busching, art. Groënland.

(2) La plupart des paradoxes que nous combattons, furent soutenus publiquement à l'école normale, par un homme d'un mérite très-distingué.

du polémarque ou bien au fils du consul; on ne songeoit qu'au jeune homme, et à redresser ses défauts. En Asie même, les enfans des souverains étoient élevés dans le respect envers les dieux, et dans la plus grande docilité; on leur apprenoit tout ce qu'il falloit savoir, et rien de ce qu'il falloit ignorer. Dans un âge où les passions, d'ordinaire, ont précipité les jeunes gens dans tous les désordres possibles, quel rayon d'innocence brilloit sur la personne de Cyrus, à la cour d'Astyage! A la vue d'un homme ivre, croire que cet état humiliant est l'effet du poison, quelle méprise ingénue!

Quelle idée noble ne se faisoit-on pas de l'éducation? Un philosophe, dans Rome soumise aux Césars, refusoit de se déplacer pour le fils d'un empereur, alléguant pour raison, « que c'étoit au disciple à venir trouver le maître ». Combien nous avons dégénéré de cette généreuse fierté! Celui qui, de nos jours, essaieroit d'ennoblir ainsi ses fonctions, languiroit dans la misère on : ne respecte plus dans les instituteurs l'image de l'autorité paternelle; ce sont eux cependant qui conduisent les pas chancelans des élèves dans les sentiers difficiles de la vie, et qui prévien-

nent l'explosion de leurs passions naissantes.

Ayons quelque indulgence pour les savans, admirateurs enthousiastes de la littérature des anciens ; soyons de bonne foi, elle surpasse la nôtre. Nous tournons sans cesse dans le cercle des mêmes idées que les Grecs et les Romains ; eux seuls ont le privilége de plaire à tous les âges, et à toutes les nations. Quel charme de style ! quel goût épuré ! quel feu ! quel génie ! quelle noblesse ! quelle majesté ! quelle douceur, et quelle éloquente simplicité dans leurs écrivains ! Ne confondons point dans notre haine, d'estimables littérateurs avec les révolutionnaires qui, dans ces derniers temps, ont outragé les personnages les plus augustes, en les faisant intervenir dans toutes leurs actions. Ces hommes atroces ont voulu prendre l'habillement des anciens, et ils n'en ont pris que les vices : sous la capote lacédémonienne vivoient des scélérats, et sous la toge romaine respiroient des cannibales. Que de Catilinas se sont travestis en Catons ! Quand la terreur n'apesantit plus son joug sur la France, ce travestissement n'eut plus lieu pour la nation.

L'histoire privée des grands hommes mé-

rite-t-elle de nous intéresser aussi vivement que l'histoire de toute une nation? Non, sans doute; s'il est agréable d'isoler quelques-uns d'entre eux des événemens mémorables, il n'en est pas moins vrai que ces sortes d'ouvrages, quelque utiles qu'ils soient, sous le rapport moral, n'ont cependant qu'une utilité secondaire. Que deviendroit l'histoire si, pour chaque grand homme, on composoit quatre ou cinq volumes? Si toutes les vies des hommes illustres étoient écrites comme celles de Plutarque, le charme inappréciable attaché aux ouvrages de cet historien, feroit bientôt négliger la lecture des histoires générales, et nous aurions seulement les yeux levés sur un grand homme, sans les avoir sur les nations entières. Un historien ne doit pas prétendre peindre, traits pour traits, les hommes célèbres. Qui jamais ira sonder le fond de leur cœur? Les actions extérieures elles seules parlent, et font reluire au dehors les actions intérieures: on ne sauroit donc avoir une précision mathématique, en retraçant les mœurs et les actions d'un grand homme. Nous avons dans les historiens de l'antiquité, la vérité tout aussi exacte qu'elle peut sortir de l'esprit d'un sage observateur. Eh! qu'importe aux individus

individus lecteurs, ainsi qu'aux nations, cette espèce de tyrannie inquisitoriale qui, pour s'assurer de la vérité, s'attache à tous les pas des grands hommes?

On ne peut qu'ébaucher leur caractère, une fois qu'on les suit dans les détails de leur vie privée; on ne sauroit bien les voir, à son aise, qu'en public; lorsqu'ils cessent d'être en spectacle, ils ne sont plus rien pour les peuples, et ils deviennent invisibles pour les philosophes. Peu nous importent leurs écarts domestiques, si leurs actions publiques sont grandes, s'ils vivent et s'ils meurent vertueusement. Fussent-ils des stoïciens, vous ne leur trouverez jamais cette égalité d'ame que l'antiquité admira dans Socrate; l'ame n'est pas toujours tendue vers la grandeur et l'héroïsme, elle a souvent besoin d'être relâchée; lorsqu'elle est livrée à elle-même, l'homme tout entier reparoît avec ses foiblesses, et le choc des passions se fait sentir.

Les ambitieux, peut-être, sont seuls susceptibles d'être suivis dans leurs moindres opérations; plus ils s'enveloppent, plus ils dissimulent, et plus ils piquent la curiosité d'un philosophe.

Un historien qui se permet le jeu du para-

doxe, et d'ailleurs estimable, prétend que les faits majeurs et marquans sont moins instructifs que les faits accessoires. Etrange assertion! Pourquoi refuserions-nous le plus grand intérêt aux faits principaux? Si nous connoissions les faits accessoires qui les accompagnent, et toutes les causes qui les font naître, nos connoissances historiques se réduiroient à fort peu de choses; l'histoire ne seroit bientôt plus qu'une gazette: la concision dans les faits est nécessaire, vu le grand nombre de nations qui se sont illustrées sur la terre; ces faits accessoires, loin d'être les *hautes mathématiques* de l'histoire, n'en seroient que la partie la plus fastidieuse et la plus inexacte. Encore une fois, à quoi se réduiroit le mérite d'Hérodote, si des faits accessoires faisoient la base de ses ouvrages? En lisant le récit des événemens d'une grande révolution, le philosophe doit être persuadé d'avance qu'elle tient à la plus petite des causes. La vue d'une outre qui contenoit du vin, engage les Gaulois à franchir les Alpes, et à se jeter sur les belles plaines d'Italie, pour entrer en jouissance d'une liqueur aussi agréable que nouvelle pour eux. Une biche poursuivie par des chasseurs huns, traverse les Palus-méotides; c'étoient, pour

ces barbares, les confins de l'Univers. Après avoir aperçu de nouvelles régions, ils retournent faire part de leurs découvertes à leurs compatriotes qui franchissent les marais, et se comportent, à l'égard de ces régions nouvelles pour eux, comme les Espagnols se comportèrent dans la suite à l'égard de l'Amérique; l'Univers connu n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres et de cadavres. Comment raisonner les causes de cette grande émigration? les Palus-méotides nous arrêteront incontinent. Qu'irons-nous chercher? le vague, l'incertitude.

On parle, avec tant d'enthousiasme, de trouver les causes des faits les plus marquans; mais à quoi, pour le bonheur des Etats, aboutiroient ces connoissances? Rendroient-elles les gouvernemens plus précautionnés? leur inspireroient-elles plus de prudence et de sagesse? nous en doutons. Les passions actuelles étouffent la voix de la raison, et font dédaigner les conseils salutaires. Les causes de l'horrible guerre de la Rose-blanche et de la Rose-rouge n'étoient point ignorées en Angleterre; les noms d'Yorck, de Warvick et d'Edouard faisoient frémir les Anglais, ainsi que le récit des batailles de Northampton, d'Hexam,

de Ludlou, de Teukesbukry et de Touton (1). Vaine expérience! vains sentimens d'horreur! deux siècles après, ces insulaires s'exterminent sous les noms de presbytériens, de parlementaires, de cromwellistes et de royalistes. Jamais le sang d'un roi, versé sur un échafaud, n'avoit été utile à une nation; les Français avoient sous les yeux le spectacle de la honte et de la douleur que les Anglais éprouvoient d'avoir répandu celui de Charles Ier. Une si funeste expérience a-t-elle retenu notre nation? Encore une fois, le fanatisme, le désir des richesses, l'ambition, la vengeance rendront toujours infructueuse la connoissance des causes, et cette connoissance ne peut tout au plus que satisfaire la curiosité d'un très-petit nombre d'hommes.

Il en est peu qui, contens de semer de semblables paradoxes, voudroient anéantir jus-

(1) A la journée de Touton ou Tauton, trente-six mille Anglais des deux partis restèrent sur le champ de bataille; on ne fit aucun quartier; la fleur de la noblesse y périt. Vingt batailles rangées furent livrées durant cette guerre civile, et près de la moitié de la nation fut moissonnée par le fer. Le sang ruissela sur les échafauds, comme du temps de la terreur, sous Robespierre.

qu'à l'histoire même, et, comme Bayle, gémissent sur la destinée des peuples que cette science a immortalisés. Avant d'approuver une pareille sortie, il faut savoir auparavant si les peuples inconnus ont été beaucoup plus heureux; il faut savoir si les moyens de destruction n'ont pas été aussi multipliés parmi eux. Dans les contrées sauvages, nous voyons des anthropophages; dans les contrées policées, nous n'en voyons point. Pour ne parler que des siècles modernes, les sauvages de l'Amérique, disséminés sur une immense surface de terrain, ne s'en font pas moins la guerre, et ne s'exterminent pas moins que les nations civilisées. On ne porte point assez ses regards sur les contrées lointaines; on n'envisage pas avec assez de curiosité, les hommes qui habitent les plages brûlantes de l'Afrique; on ne les suit pas assez dans les immenses forêts du nouveau monde, et dans les vastes déserts de l'Asie; on n'entend point les cris des malheureux qui, dans ces lieux obscurs, tombent sous la massue de leurs ennemis; on n'entend pas les chansons de mort des cannibales; on ne les voit pas danser autour des cadavres, et se disposer à leurs festins abominables; on ne les voit pas se livrer à tous les excès de la plus

affreuse vengeance. (Que d'Atrées et de Thyestes sur les bords des lacs, et sur les rivières des fleuves de l'Amérique méridionale et de l'Amérique septentrionale)! On ne se peint pas assez le spectacle que présentoient les temples des Mexicains, sous Montézuma, avant l'invasion des Castillans; on ne songe pas que chaque année, plus de quarante mille victimes humaines arrosoient de leur sang les murs et le pavé de ces temples odieux, et que des crânes en décoroient l'intérieur, tandis que la peau de ces victimes servoit de vêtement à des prêtres sacriléges. Pourquoi donc s'écrier: « *Malheur aux peuples qui ont rempli les pages de l'histoire* »! Ceux-ci ont-ils été plus en possession du bonheur, quoique étrangers à l'histoire, avant la découverte du nouveau monde? Bayle avoue *que nous n'avons point appris* aux peuples de l'Amérique à être méchans (1), et qu'ils *en savoient là-dessus* plus

(1) Quand les guerriers des peuplades qui fréquentent les bords des fleuves de l'Orénoque et des Amazones, doivent partir pour leurs expéditions, ils choisissent des femmes pour leur faire mâcher l'herbe dont elles expriment le suc vénéneux avec lequel les sauvages empoisonnent leurs flèches, toujours aussi ter-

que les peuples civilisés. Les peuples appelés barbares par les Grecs et par les Romains, n'ont pas été plus heureux que les peuples les plus célèbres ; les héros de ceux-ci ont eu au moins le triste avantage de verser le sang de leurs semblables avec moins de férocité que les héros de ceux-là. Parce que les Sarmates, dans l'antiquité, n'ont presque point rempli les pages de l'histoire, auroit-on préféré, pour cela, leurs mœurs à celles des Grecs et des Romains ?

Ces Scythes, dont Horace nous a fait un tableau si flatteur et si peu ressemblant, ces Scythes qui n'ont point eu d'annales écrites, jouissoient-ils d'un plus grand bonheur que les peuples civilisés ? Plusieurs de leurs coutumes peuvent nous convaincre du contraire, et nous mettre au fait du caractère national. Un roi mouroit-il? ils égorgeoient des milliers de victimes pour l'aller servir dans l'autre monde, et c'étoient les courtisans les plus chers au défunt, qui jouissoient de ce fatal

---

ribles que celles d'Hercule : cette opération est mortelle pour ces infortunées ainsi victimes de la brutale fierté des hommes. Dans nos sociétés, vit-on jamais la coutume introduire un usage aussi barbare ?

honneur. Ils dédaignoient de tenir le soc d'une charrue, et ils alloient à la guerre, comme d'autres hommes iroient à un festin.

L'état de ces peuples nomades est toujours, même aujourd'hui, un état de guerre continuel (1). Ne croyez pas que ceux qui

(1) Les peuples les plus ignorés de l'Amérique septentrionale, ne sont pas moins inquiets, ne sont pas moins remuans que les peuples les plus fameux. Combien ne sont-ils pas plus implacables dans leur vengeance! Qui peut lire sans effroi les horreurs exercées en Afrique, par les Jaggas ou Giagues? Leur reine Temba-Dumba, douée d'un grand esprit et d'un grand caractère, n'a-t-elle pas surpassé en cruautés, et les Tibère, et les Caligula, et les Néron, et les Commode, et les Caracalla? Quel tissu de crimes effroyables dans la conduite de cette abominable législatrice d'une secte qui a dépeuplé plus de quatre cents lieues de pays! Oui, dans le cœur de l'Afrique, au fond de l'Asie et au fond de l'Amérique, les peuples qui ont eu le moins de relations avec les Européens, ne sont ni plus doux, ni moins vindicatifs, ni moins belliqueux que d'autres. Dans les îles découvertes vers le pôle antarctique, par le capitaine Cook, les hommes ont presque toujours les armes à la main. Si, dans un temps de paix, l'île d'Otbaïti parut aux yeux de M. de Bougainville, un temple consacré à l'amour, à une époque peu éloignée, elle parut, à d'autres voyageurs, un temple

les préconisent, embrassent jamais ce genre de vie, et renoncent aux délices de la société dans laquelle ils se trouvent.

Les peuples civilisés pratiquent, ainsi que nous l'avons fait observer, certaines vertus au milieu des fureurs de la guerre. Panthée, prisonnière de l'armée des Perses, est respectée par Cyrus. Le camp d'Alexandre devient un temple pour Statira, et pour toute la famille de Darius. Une jeune princesse espagnole trouve dans Scipion, à la fleur de l'âge, les mêmes égards qu'elle auroit trouvés dans un père. Les peuples nomades ne marquent jamais leur passage dans une contrée, que par la violation des droits les plus sacrés de la nature. Dans leurs guerres, les peuples civilisés ont au moins un but de conservation, tandis que les peuples nomades ne se proposent que le pillage et le massacre. Les Scythes ne se jetèrent sur l'Asie que pour la ravager; aussi peu d'années après leur invasion, arrivée sous le règne de Cyaxare, périrent-ils presque tous, enveloppés dans une

consacré à Bellone. On a reconnu, depuis, que ces insulaires, si renommés par la douceur de leurs mœurs, sacrifioient des victimes humaines à leurs fausses divinités.

La pieuse reconnoissance des peuples est cachée dans d'obscures annales. Combien peu d'hommes connoissent Czech, le bienfaiteur et le père des Bohémiens! Ce roi fut si chéri de ses sujets, qu'à sa mort toutes les familles prirent le deuil, et que les Bohémiens se firent appeler *Czéchéens*, pour honorer sa mémoire.

Les peuples n'aiment que les actions d'éclat (1); ils ont les mêmes défauts de jugement que les individus, et la manière de voir est également fausse de part et d'autre. Qu'un peuple agricole se borne à ses possessions; qu'il soit seulement industrieux dans l'intérieur de ses terres; qu'il soit riche des produits de la nature, sans étaler au dehors ses richesses, il est le jouet des nations limitrophes, et le ridicule jeté sur sa simplicité se perpétue d'âge en âge. De tout temps, celui qui s'est contenté de vivre du lait de ses troupeaux, qui a négligé la culture de nos sciences et de nos arts, qui, dans ses campagnes, à l'ombre de ses forêts, s'est mis à couvert de

(1) . . . . . *sed magis*
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.
Horace.

notre luxe et de nos passions, de tout temps ce peuple a été l'objet de la satire générale. L'Arcadie, le séjour de l'innocence, l'asile des bonnes mœurs, qui vit toujours, parmi ses bergers nombreux, régner le siècle d'Astrée; l'Arcadie est un nom qui, encore à présent, comme dans l'antiquité, équivaut à une épigramme. Les Huns, les Alains, les Bulgares, les Visigoths, les Hérules, les Gépides, en se jetant, soit dans l'Asie, soit dans l'Europe, traitèrent, comme des lâches, les hommes qui s'adonnoient à l'agriculture, ou qui cultivoient les sciences; ces barbares ne vouloient, dans l'Univers, que des pâturages pour y engraisser leurs troupeaux.

Dans le cours d'une guerre presque universelle, nous louons la sagesse des nations qui observent la neutralité, et qui, seules dans leur siècle, ne remplissent point les pages de l'histoire. Ce repos, au milieu de la commotion générale, leur est souvent funeste; il a, pour elles, toutes les suites d'une léthargie. Il n'est personne qui, au fond de son cœur, n'aime à voir fleurir l'olivier de la paix, au moins dans un petit coin du globe. O fatalité! ô bizarrerie! ô inconséquence de l'esprit humain! ô fatale destinée! le plus terrible des

fléaux devient quelquefois nécessaire; quelquefois la guerre seule assure l'affermissement des empires, et consolide leur indépendance, en consolidant leur gloire.

Une longue paix émousse le courage des peuples, et fournit à la puissance voisine qui a les armes à la main, le moyen de les subjuguer plus facilement. C'est la force qui garantit leur sûreté; c'est le fer qui protège la vertu. Si elle est passive, on l'enchaîne, on la flétrit, on la rend méprisable; le fer seul peut donc la conserver. Quel bonheur pour une nation de ne point remplir les pages de l'histoire, dans un court intervalle, si, quelques feuillets plus loin on lit ces paroles : « Pour prix de ses inclinations pacifiques, cette nation a été assujettie par ses voisins; la fleur de ses guerriers a péri dans les combats; elle est effacée de la liste des autres nations?

L'expérience de tous les âges ne s'accorde que trop fidèlement avec nos remarques; tout peuple qui, sans embrasser un parti, est dans l'attente des événemens qui se passent autour de lui, est un peuple à demi-vaincu. Philippe, roi de Macédoine, demeure spectateur dans la guerre des Carthaginois avec les Romains; il est attentif à observer de quel côté penchera

la balance. Carthage semble un moment l'emporter sur sa rivale; ce prince envoie des ambassadeurs en Italie, pour conclure un traité d'alliance avec Annibal; ils sont pris par les Romains. Le vainqueur de Cannes, obligé de repasser en Afrique, est battu à Zama; Philippe est en alarmes. Les Romains, quelque temps après, fondent sur la Macédoine; et sous Persée, ils ajoutent à leur empire ce royaume qui avoit été si puissant sous Alexandre. Antiochus use de la même politique que Philippe, long-temps il hésite; enfin il se déclare contre Rome, lorsque Rome est débarrassée de ses ennemis les plus redoutables, et les deux Scipions, à la bataille des monts Sypiles, ne tardent pas à humilier l'orgueil de ce prétendu grand roi.

La paix extérieure (bienfait cependant si désirable) est pour certains peuples une véritable calamité; alors les esprits n'étant plus occupés au dehors, s'échauffent au dedans; les têtes s'exaltent; des projets extravagans se méditent; l'ambition qui s'étoit réfugiée dans les camps, revient dans le sein des cités, elle s'irrite d'être oisive, elle veut des honneurs, elle désire, elle fait des révolutions.

Lorsque l'Angleterre ne fut plus distraite

par les guerres d'outre-mer, avec la France, on vit éclater les deux factions de la Rose-blanche et de la Rose-rouge. Le feu de la guerre civile ne commença à couver dans la France elle-même, que lorsque cette puissance cessa d'avoir un moment les Espagnols et les Allemands pour ennemis déclarés.

Si Louis XVI, en 1787, avoit déclaré la guerre à la Prusse, le tocsin de la révolution, en 1789, n'eût peut-être pas sonné d'une extrémité de la France à l'autre, pour donner une si terrible alarme à l'Univers. Oui, les peuples sont comme ces bêtes féroces qui se battent les flancs, et qui se déchirent elles-mêmes, lorsqu'elles ne peuvent s'élancer sur d'autres animaux (1).

Sans doute, il seroit à souhaiter que toutes les nations se reposassent à l'ombre de l'olivier, et qu'elles cessassent de vivre entre elles *comme des lions et des tigres ;* mais nous ne cesserons de le répéter, l'homme apporte, en naissant, le germe funeste de la discorde :

(1) Platon, qui vivoit dans une république, n'a pas craint de comparer le peuple à une bête féroce qu'il falloit museler, de peur qu'elle ne se jetât sur ses conducteurs.

ce germe croît, se développe, et meurt seulement avec lui-même. Contemplez les hommes qui errent dans les déserts brûlans de l'Afrique; vous ne tardez pas à les voir armés tribus contre tribus; leurs courses vagabondes sont de véritables expéditions militaires; ils ne vivent, ils ne se battent que pour piller, et détrousser les marchands qui suivent les caravanes.

Puisque dans les pays cultivés, dans les déserts, sur les montagnes, dans les forêts, au bord des lacs, sur le rivage des fleuves et des mers, l'homme civilisé, ou l'homme barbare est partout le même, quant aux passions, n'essayons pas de le réformer; n'allons pas dégrader l'un pour ennoblir l'autre.

Au lieu de nous écrier : *Malheur aux peuples qui remplissent les pages de l'histoire!* disons plutôt: Heureux le peuple dont le caractère égal ne se laisse point séduire par l'appât de la nouveauté! heureux le peuple qui ne désire point les révolutions! heureux le peuple qui, comme les Chinois, révère ses loix, ses usages et ses coutumes, à raison de leur ancienneté! heureux le peuple qui ne se laisse point maîtriser par la flatterie! heureux enfin le peuple qui, vivant

dans une situation tranquille et florissante, est ennemi du mieux! D'après toutes les scènes arrivées sur le théâtre du monde, nous commençons à chérir la politique qui, parmi les Egyptiens, avoit consacré l'hérédité des professions, et nous sentons de quel prix étoit cet usage pour le salut de l'Égypte.

Jamais il ne fut plus nécessaire de soutenir, par de bons ouvrages, l'édifice de l'histoire que, chaque jour, des productions monstrueuses menacent de renverser : ses véritables ennemis sont ceux qui introduisent la fable dans l'histoire même, qui dégradent les plus grands hommes en les travestissant à leur manière, qui les taillent à leur mesure, les plient à leurs propres idées, et en font des caricatures choquantes.

Depuis quelques années, cette science si importante est défigurée indignement par des ouvrages où la vérité historique se mêle aux fictions de l'esprit. Nous venons de voir tout récemment, Annibal fugitif, s'occuper d'amourettes, au lieu de sa haine contre les Romains. On ose exalter le roman historique où s'opèrent de pareilles métamorphoses! on ose vanter un genre bâtard qui détruit le monde tel qu'il est, pour y substituer celui

d'une imagination capricieuse ! c'est, dit-on, un genre de plus pour notre littérature. La raison et le bon goût nous commandent de rejeter ce funeste présent que le génie lui-même ne sauroit parvenir à nous faire accepter de bonne grâce, si le génie étoit capable de l'adopter. Non, ce n'est point *un genre de plus* pour la littérature, c'est un nuage de *plus* étendu sur l'histoire ; nous nous passerons fort bien de cette *richesse* prétendue *nationale*, qui appauvrit la nation entière. Dans les poëmes historiques, la fiction ne nuit aucunement à la vérité, parce qu'il est facile de séparer, dans notre esprit, la fiction de la vérité même. Il n'en est pas de même du roman historique. La fiction dont les poëtes se servent, ne trompe, et ne peut tromper personne, parce qu'elle nous transporte dans un ordre de choses qui, évidemment, ne ressemble en rien à celui que nous avons sous les yeux, et qu'on écarte à son gré ces images créées pour relever, et pour varier en même temps les beautés de l'Épopée. Dans le roman historique, au contraire, même lorsqu'on dégrade le plus un héros, on lui fait pourtant commettre des actions dont l'homme, en général, est capable : la

fable est donc beaucoup moins trompeuse que l'histoire associée au roman. Il ne faut aucune instruction pour reconnoître la première, le bon sens suffit; il en faut beaucoup pour reconnoître la seconde, et le bon sens ne suffit pas pour nous aider dans cette opération : la vérité pure l'emportera toujours sur la vérité que l'on altère.

De simples romans seront toujours préférés à ces romans amphibies, où l'on fait marcher le mensonge concurremment avec la vérité.

Nous nous bornerons à gémir sur la destinée des grands personnages de l'histoire, exposés journellement à de pareilles méprises, à devenir ce qu'ils n'ont jamais été, à jouer un rôle dont eux-mêmes rougiroient, et à se voir dépouiller de leur caractère et de leur physionomie. On se sert de noms illustres, pour faire valoir des rêveries, et l'ombre de l'héroïsme couvre souvent les écarts de notre esprit. L'histoire ne doit point se familiariser avec le mensonge, et si, par hasard, il s'y glisse, nous devons l'en bannir : elle nous fournit une instruction trop grave, trop pleine de dignité, pour qu'on la mésallie à ce point; c'est prostituer cette science que de

la rendre complice de nos illusions, et l'esclave de notre imagination désordonnée : les grands hommes, ainsi que les peuples de l'antiquité, ont leurs traits propres qui ne peuvent se conserver intacts que dans l'histoire seule.

Il y a déjà un grand nombre d'années, que des esprits faux ou superficiels, par le plus étrange charlatanisme, introduisent le roman dans les annales des peuples. Marmontel, curieux de plaire aux philosophes de son temps, choisit Bélisaire pour victime, l'habilla des livrées de la philosophie moderne : ce général, plus infortuné après sa mort que de son vivant, se mit à déclamer contre les prêtres, contre les rois, et reçut les félicitations de tous les hommes qui méditoient le renversement du trône et de l'autel.

Tous les jours, on rencontre, dans le monde, des personnages qui citent l'histoire grecque sur l'autorité des romans historiques où la vérité est travestie, où l'on rapproche constamment la vie de la mort, où le juste Aristide, quoique dans la poussière du tombeau, depuis un siècle environ, ressuscite pour converser avec le philosophe Aristippe ;

où les sages de la Grèce copient dans leurs discours, Ciceron, Horace, Virgile, Tacite, etc., qui sont postérieurs de plus de trois siècles. Les plus vaillans capitaines d'Athènes et de Sparte agissent comme des paladins, font des voyages supposés, pour débiter de fades plaisanteries, et quelquefois s'expriment comme nos petits-maîtres dans les salons.

Ah! si tous ces grands hommes indignement mutilés et avilis par les romanciers, pouvoient élever la voix, ils leur diroient: « Pourquoi nous enlever à notre siècle, à notre patrie, à nous-mêmes, et nous faire monter sur vos tréteaux? Pourquoi nous dépouiller de nos mœurs, et nous jeter dans des aventures aussi puériles qu'imaginaires? Respectez notre mémoire, et ne souillez point nos lauriers. Vous êtes les juges de nos actions, mais vous ne pouvez les corrompre, ni en substituer d'autres qui nous déshonorent. Vous nous rendez discoureurs, et nous avons agi plus que nous n'avons parlé. Vous vous servez de notre nom pour accréditer des visions ridicules; vous faites de nous des impies, et nous avons été religieux. Il ne vous appartient point de confondre ainsi le vice avec la vertu, et la grandeur avec la bassesse. Nous étions Athé-

niens, et, dans votre livre, nous devenons bourgeois de Paris. Nous étions Romains, libres, fiers, victorieux; vous nous prêtez vos passions, et nous ne sommes plus réellement que des demi-hommes. Toute l'antiquité est forcée de paroître avec les mœurs françaises. Laissez-nous dans notre infortune, et ne nous faites point proférer des plaintes dont la source est dans une folle imagination, ou plutôt dans votre seule humeur chagrine; alors vous cesserez d'être les précepteurs de l'ignorance ».

Ceux qui violent les tombeaux, qui dispersent la cendre muette des grands hommes, ne sont pas plus coupables qu'un romancier occupé à flétrir injustement leur renommée; car enfin la renommée survit naturellement à la dépouille mortelle des plus grands hommes.

On peut intervertir, d'une manière aussi étrange, l'ordre des plus mémorables événemens, travestir nos plus habiles généraux, gâter leurs plus belles actions, les changer, et les conduire eux-mêmes par la lisière, suivant notre caprice, sur le théâtre que forment nos illusions. Que les romanciers rentrent dans leur domaine, c'est-à-dire, au milieu d'un monde idéal, et qu'ils cessent de

corrompre les sources les plus pures de l'instruction publique; sinon il est du devoir de tout honnête homme, d'attaquer et de forcer, dans ses derniers retranchemens, leur présomptueuse ignorance. Un roman historique est un véritable fléau pour la société; insensiblement on se familiarise avec l'erreur, et l'on finit par recevoir, sur la nature même de l'histoire, des impressions que l'on eût désavouées auparavant.

C'est avec regret, qu'on voit un des talens les plus distingués de nos jours, concourir à ce funeste but. L'auteur de tant de productions si justement admirées et pour la beauté du style, et pour la richesse des pensées, devroit enfin sentir le préjudice que la fiction peut causer à la vérité historique. La plume qui a produit *Adèle et Théodore*, mademoiselle de Clermont et la duchesse de la Vallière, est plutôt faite pour seconder les efforts de la raison, que ceux de l'erreur; l'histoire ne peut que s'enorgueillir de désarmer un adversaire de ce mérite.

A quel âge peut-on profiter de l'étude de l'histoire?.... dès l'instant que les premiers

germes de l'intelligence se développent. Jamais on ne sentit mieux la beauté d'une action vertueuse que dans l'adolescence : à cette époque si intéressante de la vie, on respire véritablement l'ame des grands hommes que l'on admire ; j'en appelle aux personnes qui aiment à se reporter vers cet âge si heureux où l'homme naissant éprouve des sensations absolument neuves.

S'il étoit permis de parler d'après sa propre expérience, je dirois que jamais mon ame n'a été plus agréablement, plus fortement émue que dans l'adolescence : je baignois de mes larmes un vaillant capitaine que la fortune persécuta injustement ; je partageois sa douleur, je poussois des cris d'indignation contre le peuple assez ingrat pour outrager ses libérateurs. Plus d'une fois j'ai plaidé contre les Athéniens, la cause de Miltiade, et j'ai entrepris de faire replacer cet illustre général sur ses trophées ; la vertu d'Épaminondas, mourant sur le champ de bataille de Mantinée, me rendoit immobile d'attendrissement et d'admiration ; je soupirois de plaisir en voyant Auguste faire oublier Octave.

On n'avoit pas besoin de la maturité de l'âge, pour sentir tout le pathétique du dis-

cours tenu par Germanicus mourant, à ses amis. Quand les années surviennent, et s'accumulent, avouons-le à notre honte, ces sentimens perdent de leur énergie ; on devient plus raisonnable, mais on est plus froid. Le défaut d'expérience fait pousser à un jeune homme des cris d'horreur contre les scélérats : quand l'usage du monde nous a une fois appris que le crime régna toujours sur la terre, notre sensibilité s'use, et nous finissons par la resserrer pour nous-mêmes, c'est-à-dire, pour plaindre nos propres infortunes.

L'étude de l'histoire a, peut-être, plus de charmes pour les peuples du nord, que pour les peuples du midi ; le croiroit-on ? Les Islandais, si fort éloignés de notre continent, s'occupent de l'histoire avec plus d'ardeur que toutes les nations de l'Europe ; c'est ainsi que, par la pensée, ils franchissent l'espace immense qui les sépare de nous. Durant les longues et tristes soirées de l'hiver, le génie de tous les grands hommes de l'antiquité, plane au dessus de leurs cabanes que la fumée obscurcit toujours, et ils entrent en relation avec les Grecs et les Romains. Démosthènes et Ciceron sont lus avec enthousiasme ; Virgile, Horace, Ovide, viennent

les consoler dans ce lieu d'exil, et opposer la beauté, ainsi que la fraîcheur de leurs tableaux, à cet affreux spectacle de misère et de désolation.

On a long-temps contesté l'utilité de l'histoire; cette science donne aux lecteurs une connoissance souvent funeste à son repos ainsi qu'à ses mœurs, et dans le cœur de l'homme allume une ambition préjudiciable à l'intérêt de l'État. Objection mille fois réfutée. Quand l'histoire n'existeroit pas, les hommes n'en seroient ni moins bons, ni moins méchans; les passions actuelles parlent, et agissent plus impérieusement que les exemples puisés dans les siècles antérieurs. L'histoire n'a jamais fait un scélérat qui ne le fût déjà au fond de l'ame. Selon nos penchans, nous nous décidons au crime ou bien à la vertu, tandis que les exemples de l'honnête et du beau, redressèrent plus d'une fois les inclinations de l'homme pervers. Alexandre est notre héros; nous le suivons avec transport jusque sur les bords de l'Hydaspe; nous admirons son intrépidité; nous admirons ses qualités rares, mais nous ne sommes point des idolâtres aveugles de la gloire de ce conquérant. Il tue son ami Clitus; nous détour-

nons les yeux avec horreur. Il fait mourir Callisthène; sans répéter les déclamations de Sénèque, apologiste d'un parricide, nous gémissons sur la destinée du monarque macédonien; ses vices nous affligent, et, loin que son exemple influe sur notre conduite, il nous prémunit contre la foiblesse du cœur humain, et c'est pour nous une excellente leçon de morale.

L'histoire multiplie, il est vrai, à nos yeux, des scènes de carnage et de douleur; le fantôme du monde qui n'est plus, ne quitte jamais l'homme instruit; il est assiégé de souvenirs cruels; il est entouré de débris. Quand il traverse une plaine illustrée par de sanglans démêlés, une seconde bataille se livre dans son imagination, il croit voir flotter des étendards, entendre les cris des combattans et des mourans, mêlés au son de la trompette; et cependant nulle effusion de sang; tout est paisible autour de lui, la nature n'est en deuil que dans son cœur; les tombeaux des guerriers qui périrent les armes à la main, sont couverts de riches moissons, ou bien de rians bosquets.

L'histoire nous entretient plus des fureurs de l'homme, que de sa sagesse et de sa bonté:

oui; l'on est encore forcé d'en convenir; mais si l'immortalité s'attache au crime, l'humanité en est vengée par le mépris et la haine qu'on lui voue de toutes parts. Un seul trait de vertu nous délasse agréablement, et nous donne le courage de continuer la lecture des mœurs humaines : d'ailleurs, le crime, dans sa difformité, nous instruit presqu'autant que la vertu elle-même; les cris des malheureux renfermés dans le taureau de Phalaris, nous rappellent plus à l'humanité, que les plus beaux préceptes des philosophes.

Les amis de l'austère vérité sont trop rares dans les palais des rois, pour que les peuples osent attendre des protecteurs. D'ordinaire, on n'a pas le courage de dire la vérité à ceux qui sont élevés au-dessus de nous, parce que soi-même on n'auroit pas la patience de l'entendre sortir de la bouche de ses inférieurs; et quand il existeroit de ces hommes courageux, ils savent que les conseils un peu libres blessent l'oreille d'un souverain, au milieu de l'appareil qui entoure son trône; ils savent que l'adversité seule peut le rendre attentif, et qu'il faut un bûcher à Crésus, pour que ce roi de Lydie se reconnoisse, et pour qu'il s'écrie : *O Solon! Solon!* L'his-

des armes, ce n'est point un obstacle à notre admiration; payons au moins avec ce sentiment notre dette à l'honneur. Dans la guerre médique, embrassons-nous le parti des Grecs quoique abandonnés à eux-mêmes? combattons-nous généreusement à Marathon? sommes-nous résolus à ne jamais plier sous le joug de Xercès? dussions-nous abandonner les tombeaux de nos pères, eh bien! nous sommes Athéniens, et dignes de l'être.

Vous ne rencontrez point dans l'histoire toutes ces vaines subtilités qui rendent les autres branches de la littérature si épineuses; aucune science ne parle davantage au cœur, et ne nous rapproche autant de l'homme. Cet être, si mobile dans ses affections, dans ses pensées, toujours impétueux, toujours en mouvement, ressemble à l'eau qui s'élance des cascades, et qui devient tranquille seulement lorsqu'elle s'est précipitée de cette hauteur. Nous ne pouvons de même étudier l'homme que dans le tombeau : « *Ici repose celui qui ne s'est jamais reposé* ». Cette épitaphe d'un célèbre général, pourroit devenir celle de tous les peuples qui ne sont plus; nous la graverions sur la pierre, dans les plaines de la Mésopotamie, sur les ruines de Ninive,

nive, ou de Babylone, ainsi qu'auprès d'Athènes, de Sparte et de Carthage.

L'étude de l'histoire seroit-elle inutile, lorsqu'elle nous fait démêler les véritables caractères de la grandeur et de l'héroïsme, lorsqu'elle nous communique l'expérience du passé, lorsqu'elle fait disparoître le coloris séduisant qui cache le vice? En nous permettant d'apprécier le fond du cœur humain, que de héros alors cessent de nous paroître tels!

Les titres de consuls, de dictateurs et de rois ne sauroient plus nous en imposer; nous écartons les masques, et nous pénétrons jusqu'à l'homme. Avec cette philosophie, Marius enfoncé dans le marais de Minturnes, ou bien assis sur les ruines de Carthage, nous paroîtra mille fois plus grand, que Marius escorté de licteurs, revêtu d'une robe consulaire, et proscrivant ses concitoyens. S'il étoit possible que les hommes se formassent tous à cette école, l'image du passé cesseroit bientôt d'être celle de l'avenir; l'ordre de la nature seroit moins interverti, et le temple de Janus seroit fermé sur la terre.

L'histoire nous avertit que la servitude est une espèce de prison où l'ame décroît et se rapetisse. En nous conduisant sur les lieux

mêmes, elle nous démontre que, sous un gouvernement absurde et tyrannique, on voit la poussière des déserts s'élever dans les lieux où florissoient autrefois des cités opulentes et une nombreuse population : elle nous démontre qu'un peuple endormi dans les bras de la volupté, se réveille en sursaut au bruit des révolutions, et que, semblable au géant Anthée, serré dans les bras nerveux d'Hercule, après s'être débattu quelque temps, il finit par être étouffé, à moins qu'un secours étranger ne vienne l'arracher à la mort : elle nous dit énergiquement que, dans ces temps désastreux, le citoyen vertueux ne doit pas se contenter de se couvrir le visage, comme Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie, mais qu'il doit s'armer d'un fer vengeur, et la défendre jusqu'au dernier soupir.

Le monde actuel diffère très-peu du monde ancien ; les nations modernes empruntent des nations anciennes la plupart de leurs idées de législation ; le monde moral n'a pas plus changé que le monde politique. Aux yeux de l'historien, les peuples modernes se produisent, il est vrai, avec des coutumes et des usages différens ; toutefois, en étudiant le caractère des hommes, il n'y aura pour lui que ces acces-

soires de disparates, et il retrouvera toujours sur la terre les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Les passions prennent des siècles mille teintes diverses, et cependant le fond reste invariable; mêmes contrastes, mêmes folies dans l'Univers moderne que dans l'Univers ancien.

« Ignorer, écrit Ciceron, ce qui s'est passé avant sa naissance, c'est être toujours enfant ». Il est dans la nature du cœur humain de chercher à s'instruire des événemens passés, afin de pouvoir les lier aux événemens présens. Nos sorties du monde actuel doivent pourtant être réglées: dans le cabinet, soyons Grecs et Romains; mais sachons, dans la société, renaître pour le monde actuel. Ce ne sont pas eux qui nous aideront dans le commerce habituel de la vie; ce ne sont pas eux qui nous façonneront aux mœurs de notre siècle, et qui nous concilieront l'affection de nos proches, ainsi que l'estime de nos concitoyens, quoique, dans l'histoire de ces deux peuples, nous trouvions d'excellens conseils pour nous conduire sagement. Trop idolâtres de la gloire d'Athènes et de Rome, n'oublions pas entièrement notre patrie; mettons à profit les vertus des grands hommes que ces deux républi-

ques ont vu naître. Les richesses, les talens, la gloire et la puissance, ne sauroient nous être transmis; mais la vertu, qu'ils ont pratiquée, est le patrimoine de tous les siècles. Recueillons soigneusement ces précieuses semences d'immortalité, afin de les faire germer dans nos cœurs.

La poésie et les beaux-arts servent d'agréables bordures à cet immense tableau de l'histoire. O vous! qui êtes fatigués du récit des batailles, recourez aux peintres des mœurs champêtres : une de leurs pastorales à la main, allez au bord des ruisseaux vous remettre de votre émotion; le bruit des révolutions se perd dans leur murmure, et vient expirer sur l'émail des prairies, ainsi qu'au pied des forêts antiques.

TABLEAU

TABLEAU
HISTORIQUE
DES NATIONS.

ORIGINE DU MONDE.

La question qu'il importe le plus de traiter, avant de commencer cette histoire, c'est celle de la création du monde. De prétendus savans veulent connoître, d'après l'autorité de l'histoire profane, l'origine de toutes choses : inutiles efforts ! En cherchant à expliquer le mystère sublime de la création, ils se nourrissent de systèmes puérils, s'enfoncent dans des mondes imaginaires, et, après avoir passé leur vie dans l'obscurité du chaos, ils meurent sur le bord de l'abyme des siècles, sans avoir eu le loisir de se connoître eux-mêmes. A force d'incrédulité, ils adoptent les opinions les plus absurdes : ils croient répandre des flots de lumières sur l'origine des nations ; ils le croient, et ce sont des

ténèbres qu'ils répandent. Egyptiens, Indiens, Chinois, se perdent également dans l'incertitude de leur origine; Grecs et Barbares sont placés sur la même ligne. De quelle époque partir pour écrire l'histoire? Quel est le guide qui doit nous diriger dans le labyrinthe des âges? Quel est le plus ancien des peuples? Ce sont toutes questions problématiques auxquelles l'homme, abandonné à sa foible raison, ne fera jamais de réponses satisfaisantes. Hélas! les racines de cet arbre antique et majestueux de l'histoire des sociétés, meurent à mesure qu'il pousse de nouvelles branches au sommet. Il en est des nations comme de ces capitaines grecs qui, après la victoire de Salamine, se mettoient chacun au premier rang, et n'adjugeoient que le second à Thémistocle.

D'ordinaire, chaque savant, pour faire valoir son système favori, entasse des similitudes forcées, imagine mille et mille détours, et fait marcher à son gré les événemens historiques. Attaquer des historiens anciens, traiter celui-ci de rêveur, celui-là de visionnaire, déranger toutes les probabilités, et se former des idées vraiment gothiques, telles sont les principales ressources. L'un ne verra que les Celtes sur le globe, l'autre que des Goths. Ceux-ci vous cer-

tifieront que les Ethiopiens sont la souche de toutes les nations; ceux-là, d'un avis opposé, vous assureront que cet honneur appartient aux Indiens. L'erreur les punit de leur présomption: tous se flattent d'avoir réussi complétement dans leurs recherches; et tous se trompent: d'autres commentateurs surviennent, et les tournent en ridicule.

Entraînés par le spectacle de la nature, par le témoignage de la simple raison, par la jeunesse même de l'histoire de tous les peuples, nous nous attachons uniquement à l'autorité de la Genèse, le seul ouvrage qui contient les titres de parenté entre tous les hommes des quatre parties du monde, et le récit des actions de leur premier père, dans le Paradis terrestre, théâtre où se développe le germe de toutes les passions. C'est de cette hauteur, que les annales du monde se déroulent à nos yeux.

Cette prodigieuse variation de l'esprit humain, cette confusion dans les idées, sur la population progressive du globe, nous fortifient plus que tous les argumens possibles dans la croyance des livres sacrés des Hébreux, nous rattachent plus vivement à l'autorité de la Genèse sur la naissance du monde, la dispersion des peuples, et nous confirment que toutes ces vérités primitives

échappent dans tous les autres livres au calcul des connoissances humaines.

Quelques hommes s'obstinent à supposer à notre globe une vieillesse qu'il n'a pas. Si en tous lieux nous voyons tant de vastes ruines dans l'intérieur et sur la surface de la terre, ce ne sont point des preuves de l'éternité de la matière, ou des monumens d'une antiquité dont le calcul effraie l'imagination ; ces ruines nous attestent qu'il y eut autrefois un bouleversement universel. Le souvenir de cette catastrophe subsiste chez toutes les nations, et même parmi les insulaires de la Polynésie australe. Toutes les îles de l'Océan, disent les Otaïtiens, sont les débris d'une grande terre ou île, Venoua Noë, que les dieux courroucés ont brisée en morceaux.

Admirez l'esprit de l'homme ; le déluge est de tous les événemens le plus vrai, le mieux constaté, et c'est de tous celui que certains philosophes s'efforcent le plus de révoquer en doute. Ils veulent bien nous accorder des déluges particuliers, et, réduits à leur simple autorité, ils nient la possibilité d'un déluge universel.

Nous voulons perpétuellement remonter aux causes ; nous voulons expliquer les mystères dont

nous sommes environnés, et nous ne saurions même nous rendre compte de tous les effets qui s'opèrent sous nos yeux. A ne parler qu'humainement, le déluge universel n'est pas un événement dont la possibilité passe notre imagination, et l'on pourroit même, à l'aide de la chimie moderne, présenter quelques explications satisfaisantes pour l'esprit.

Si les mers inférieures étoient insuffisantes pour submerger le monde, l'immense, l'incommensurable Océan, qui, sous le nom d'atmosphère, est suspendu au-dessus de nos têtes, a pu remplir les vues de la vengeance céleste. Sous le rapport physique même, cet événement n'est donc pas aussi incompréhensible qu'on le croit communément : puisque les chimistes de nos jours peuvent changer l'air en eau, Dieu a pu très-bien opérer tout à coup cette conversion pour perdre l'Univers. Au reste, les traditions des peuples valent mieux que tous nos argumens; cette tradition est répandue jusqu'auprès des pôles. On lit dans l'Edda, ou Mythologie islandaise, le passage suivant : « Les fils de Bor tuèrent le géant Ymer, et le sang coula de ses blessures en si grande abondance, qu'il causa une inondation générale où périrent tous les géans, à la réserve d'un seul qui, étant monté sur une

barque, se sauva avec toute sa famille ». Les Juifs, il y a trois ou quatre mille ans, auroient-ils été jusque dans cette ancienne île de Thulé, compiler les livres théologiques des Islandais ?

Cet amas prodigieux d'animaux et de végétaux terrestres et marins, que l'on aperçoit dans les quatre parties du monde, quel événement l'a produit, si ce n'est un déluge universel ? On a essayé d'opposer au récit véridique du législateur des Hébreux, les opinions les plus extravagantes, entre autres celle-ci : « Il fut un temps où les régions polaires d'aujourd'hui se trouvoient sous l'équateur ». Qu'est-ce que cette assertion gratuite suppose (1) ?

Les entrailles de la terre renferment des preuves irrécusables en faveur de la Genèse. Au fond de la Sibérie, le voyageur Pallas a découvert des

(1) M. Michaëlitz, professeur de langues orientales à Gottingue, a démontré l'absurdité de cette supposition.

On ne craint pas de hasarder des conjectures. Entendez M. Mallet, il vous dira : « Le temps amène des révolutions bien étranges ; qui sait si le soleil ne se lèvera pas un jour au septentrion ? . . . .

squelettes d'animaux qui jamais n'appartinrent à ce climat rigoureux. Toutes les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie sont remplies d'ossemens de quadrupèdes du Tropique. Soutenir que « ces animaux ont été entraînés par les eaux des fleuves dans ces contrées », c'est déranger fort mal à propos le cours de ces fleuves, c'est augmenter les difficultés, au lieu de les faire évanouir : ni le physicien, ni le géographe, ni l'historien, ne peuvent s'accommoder de cette hypothèse. Quoique la grande révolution du déluge soit hors des voies de la nature, c'est l'événement le plus authentique que l'on puisse citer. Parce que le voyageur Hornemann trouve des pétrifications de coquillages dans un désert de l'Afrique, un savant, d'ailleurs estimable, s'écrie à ce sujet : « Que l'on ose ensuite contester l'incalculable antiquité du monde, ou plutôt l'éternité de la matière ». De cette découverte d'Hornemann ne peut-on pas inférer plus judicieusement la vérité du déluge universel ?

Il est des hommes qui voyagent en esprit dans l'Indostan, le Thibet, la Chine, les îles du Japon, afin de trouver des ennemis qui ébranlent l'édifice sur les bases duquel repose le christianisme ; ils entassent siècles sur siècles, et

Un peuple tel que les Indiens, qui ne passe jamais deux siècles sans être subjugué, n'a pu conserver très-fidèlement le dépôt des traditions anciennes; à chaque révolution, ses idées varient; il s'opère toujours quelque mélange de mœurs entre la nation conquise et la nation conquérante.

Mais c'est en Egypte surtout que les incrédules se réfugient; on sait que les Egyptiens faisoient remonter leur origine à une prodigieuse antiquité. Probablement leur manière de supputer les années, ne se rapportoit pas à la nôtre, et nous oserions presque l'affirmer, quand nous lisons ce passage de Manéthon : « Vulcain régna six mille ans sur l'Égypte ». Il est évident que l'année est ici prise pour un jour; Manéthon, contemporain de Ptolémée-Philadelphe, avoit trop de bon sens, pour croire à la possibilité d'un règne de six mille ans. Substituez le mot jours, et Manéthon est un historien sage; et les Egyptiens ne sont pas aussi ridicules, aussi insensés qu'on nous les représente; nous en disons autant de leur calcul sur l'antiquité du monde, les années ne sont tout au plus que des mois.

La connoissance du védam, ou du livre sacré des Indiens devoit, suivant quelques esprits

forts, lever tous nos doutes, nous faire voir le vrai berceau du genre humain, et nous découvrir des myriades de siècles. Moïse et ses Hébreux alloient être convaincus d'imposture, et la religion de nos pères, démontrée fausse... Eh bien! les Anquetil-Duperon, les Sonnerat, les Williams-Jones et les Shore, ont pénétré (les deux derniers surtout) les secrets religieux des Indiens, et les ténèbres de notre ignorance sont tout aussi épaisses qu'auparavant. Williams-Jones avoue ingénuement que toutes les cosmogonies de l'Inde sont monstrueuses, et que l'histoire, ainsi que les antiquités du pays, ne nous procurent aucune lumière.

Tout ce que l'imagination la plus foible et la plus déréglée peut se forger de plus bizarre, se trouve dans les cosmogonies indiennes qui, pour le fond, diffèrent très-peu de celles des Egyptiens, et sont ornées seulement d'une broderie asiatique. Les Indiens ont des dieux de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les dimensions.

Brama, après avoir *demeuré dans un œuf, occupé à méditer sur lui-même*, quitte ce logement étroit, se divise en deux parties, et devient moitié mâle et moitié femelle. Quel rôle burlesque joue Vistnou, *élevé au-dessus d'une*

mer de lait, et absorbé dans ses éternelles méditations! Que fait Brama, si révéré dans toute la Haute-Asie? il s'amuse à *peser dans une balance Siva et Vistnou lui-même* : voilà une belle occupation pour un dieu; ne pouvoit-il pas mieux passer son temps? Une autre grande divinité, Pritha, eut le secret *de battre assez fortement la terre, pour l'obliger à se rendre sous la forme d'une vache sur le sommet d'une haute montagne*. Des dieux se mettent la pierre au cou, et courent se noyer dans les rivières, afin d'en purifier les eaux.

Les livres théologiques des Brames, enseignent que les hommes n'ont pas tous une origine aussi noble; les uns sortirent de la bouche, les autres des bras, une certaine quantité des cuisses, et une autre partie des pieds de Brama. Ces fables extravagantes n'ont pu être inventées que dans des siècles peu reculés, et dans un temps où l'orgueil de l'homme puissant fut intéressé à imaginer des distinctions.

Eh! comment ne rougit-on pas d'invoquer le témoignage des prêtres indiens, pour affoiblir celui de l'histoire sacrée? Les prétendus savans qui recourent à une semblable autorité, sont dignes, en vérité, d'aller en pélerinage à Jagrenat, de réciter dévotement en chemin, les

mille noms mystérieux de Vistnou, et de porter le lingham à leur cou, comme les Egyptiens et les Grecs portèrent autrefois des phalles.

Si, dans l'Indostan, on retrouve l'obscène cérémonie du lingham (le phallus des anciens), si le bœuf y est encore adoré, si le crocodile y reçoit un criminel encens, n'est-il pas plus raisonnable, plus conforme à la vérité historique, de se rattacher au système du savant de Guignes? Cet illustre académicien, d'après des monumens authentiques, prouve que les Egyptiens portèrent, avec leurs armes victorieuses, dans l'Inde, les mœurs, coutumes, usages et superstitions de l'Egypte : les Indiens répandirent sur toutes ces superstitions, les richesses d'une imagination encore plus vagabonde et plus déréglée que celle de leurs conquérans. Les Indiens, non plus que les Chinois, n'ont pu civiliser aucune nation étrangère, eux qui ne tentèrent jamais d'expédition militaire. Si nous en croyons les livres classiques de la Chine, cet empire étoit barbare avant la naissance de Confucius, contemporain de Cyrus-le-Grand.

C'est le sentiment d'Hérodote, de Saint-Clément d'Alexandrie, de Philostrate, que l'absurde doctrine de la métempsycose, aujourd'hui reléguée aux extrémités de l'Asie, est originaire

des bords du Nil, et que, communiquée aux Indiens, admise par eux, elle devint encore plus absurde, à raison des nouvelles rêveries qui se glissèrent dans cette doctrine. En Europe, quelques pythagoriciens, de la secte italique, se ressouvenoient de tout ce qu'ils avoient fait dans les vies précédentes, et pouvoient même fournir les bulletins de leur dernière maladie. Pythagore, dit Ovide, se rappeloit avoir été Euphorbe du temps de la guerre de Troie, et avoir été tué sous les murs de cette ville :

Ipse ego nunc memini Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.....

Les Indiens ont encore de nos jours de semblables réminiscences ; ils affectent la même effronterie que ce bonze qui, au Japon, se vantoit devant S. François Xavier, de l'avoir connu dans une vie antérieure. Un roi de l'Inde se souvenoit très-bien d'avoir été un chien, et sa femme, douée d'une aussi heureuse mémoire, d'avoir été un perroquet, souvenir qui n'étoit pas très-flatteur pour une personne de son sexe, et encore moins pour une grande princesse. Les Indiens, après avoir reçu de l'Egypte la croyance de la métempsycose, renchérirent sur les absur-

dités de cette doctrine, que Pythagore lui-même avoit été puiser en Egypte.

Cependant il est facile, à travers les extravagances du polithéisme indien, de démêler les vérités primitives énoncées dans les écrits de Moïse. Les Indiens de toutes les sectes admettent un créateur de l'Univers; la douce espérance de l'immortalité luit à leurs yeux, et la grande catastrophe de la submersion du globe est décrite avec des traits presqu'aussi ressemblans que ceux du législateur des Hébreux.

Ce n'est donc pas sur les bords de l'Indus et du Gange qu'il faut aller à la recherche des vérités primitives, car les annales antiques des Brames ressemblent plus aux contes bleus et jaunes qu'à l'histoire. Un prince lama du Thibet, dans une conversation avec M. Turner, avoua que les annales thibétaines ne remontoient pas à une haute antiquité.

Abordons un peu ces merveilleux Chinois, dont plusieurs philosophes parlent si souvent avec tant d'emphase. L'Anglais Williams Jones, qui a étudié les antiquités de la Chine, regarde lui-même comme fabuleuses les premières annales de cet empire. Les missionnaires sont de ce sentiment, et tous s'accordent à dire, que

le plus haut point de l'histoire chinoise ne date que de 2637 ans avant Jésus-Christ.

Pour donner un démenti à l'Écriture sainte, et déranger l'ordre et le rang que les peuples tiennent dans l'état de civilisation, certains savans prétendent que l'Egypte fut policée par les Indiens, et que ce royaume adopta toutes leurs superstitions. Pour nous plonger dans une antiquité plus ténébreuse encore, ils ajoutent que les Indiens eux-mêmes descendent des Chinois. Ici Williams Jones les embarrasse singulièrement, puisque cet Anglais, qui a le mieux été instruit de la religion des Indiens et des Chinois, déclare positivement que les Chinois sortent originairement de l'Inde. Selon M. de Guignes, les Egyptiens eurent la gloire de civiliser les Indiens; cette opinion est puisée dans l'histoire profane même, qui nous parle des grandes conquêtes faites par Sésostris, roi d'Egypte, lequel pénétra dans les Indes, les armes à la main, jusque sur les bords du Gange; opinion appuyée sur une certaine conformité de caractère, de mœurs et d'usage qui subsiste entre ces trois nations, dont l'une est sous un climat si éloigné des deux autres. Assurément les Chinois n'ont point civilisé de contrées barbares, puisque ce peuple n'a jamais aimé les voyages ni les expéditions

péditions militaires hors de son pays. On ne pèse pas assez la valeur de cet argument ; et puisqu'il est prouvé, d'après les livres classiques des Chinois, que la Chine étoit barbare elle-même avant la naissance de Confucius, contemporain de Cyrus-le-Grand, cet immense empire ne seroit sorti des ténèbres de l'ignorance que 560 à 580 ans avant Jésus-Christ.

En fait de législation, les Indiens sont bien en arrière de toutes les nations européennes, et ils sont présentement aussi peu avancés dans cette partie si essentielle de la civilisation, que l'étoient les Germains et les Gaulois du temps de Jules César. Tout coupable peut se soustraire à une peine capitale, moyennant 15 à 20 dollars. La religion qui, partout ailleurs est la consolation, la protectrice des malheureux, les dégrade et les abandonne dans les Indes. Un poliar (ou paria), c'est-à-dire un homme de la dernière classe, ne peut approcher d'un individu de la première qu'à quatre-vingt-seize pas ; quelquefois monté sur un arbre, et caché dans l'épaisseur du feuillage, cet infortuné, rebut de la nature entière, et plus vil qu'un insecte aux yeux d'un brame, pousse des cris lamentables, afin d'exciter quelque commisération, et qu'on lui apporte une chétive

nourriture. Quel joug humiliant et cruel ! Chez aucune autre nation les loix du ciel ne consacrèrent un despotisme aussi déshonorant, et ne condamnèrent des milliers d'hommes à vivre éternellement dans l'opprobre.

Ainsi, abstraction faite de toute opinion religieuse, et à ne parler qu'humainement, la Genèse est de toutes les autorités la plus authentique, la plus respectable, et la seule qui nous ramène à la véritable origine de l'histoire. Un simple coup d'œil sur la cosmogonie des Grecs nous suffira pour convaincre le lecteur de cette vérité.

COMMENCEMENT DU MONDE

DANS L'HISTOIRE PROFANE.

DANS l'histoire profane, on voit en tous lieux le tombeau du genre humain, et l'on ne voit son berceau nulle part; on ne sait de quel point partir. Plus nous faisons d'efforts pour nous rapprocher de l'époque de la création, et plus les événemens s'obscurcissent; ils ressemblent à ces fantômes qui effraient l'imagination, et qui se dissipent dans les ténèbres. Les historiens profanes, d'ailleurs très-sensés, déraisonnent, lorsqu'ils veulent remonter à l'origine du monde; durant l'espace de 1923 ans, la vérité est absolument perdue pour les hommes.

Des fables nous arrêtent à chaque pas, et forment les premières ébauches de l'histoire profane. L'homme, abandonné à la foiblesse de sa raison, perdant le souvenir des traditions anciennes, composa sur la terre, dans les enfers et dans les cieux, une bizarre hiérarchie de divinités, limita, suivant ses caprices, leur puissance, et pour lé-

gitimer ses plus honteuses passions, leur donna ses usages, ses mœurs et son caractère. Il déifia les élémens, les productions terrestres, tout ce qui affectoit son ame, et déifia même les personnages puissans de qui il avoit reçu des bienfaits. Ainsi parurent Jupiter armé de la foudre, Prométhée qui déroba le feu du ciel, l'Amour qui sortit du chaos avec la terre, la fatale boëte de Pandore qui s'ouvrit pour le malheur des mortels, et cette multitude infinie de dieux occupés perpétuellement d'intrigues bizarres et de querelles puériles.

Mais l'imagination de l'homme se complaisoit dans le cercle de ces divinités livrées au plaisir des sens, et qui partageoient ses goûts et ses affections. Les poëtes vinrent ensuite, et par les charmes de leurs fictions, embellirent ce singulier code religieux que reçurent presque toutes les nations, et qui corrompit les sources de la morale. Cependant l'aveuglement n'étoit pas universel; chez les Egyptiens et chez les Grecs, des hommes sages, surtout parmi les prêtres, conservèrent de la divinité une toute autre idée, et que ne désavoueroit pas même la morale de l'Évangile. Un fragment de Musée, cité par S. Augustin, nous étonne par la sublimité avec laquelle

le poëte grec parle de l'existence du créateur suprême de l'Univers.

Dans les mystères d'Eleusis, dans ceux des Cabires, les prêtres, après avoir fait fermer les portes de leur temple, annonçoient aux initiés, que Neptune, Mars, Jupiter, Pluton, Vulcain, n'avoient été que des hommes, et que leurs actions seules leur avoient valu l'honneur de servir de symboles à la divinité, et d'en peindre les divers attributs.

L'histoire fabuleuse de toutes les divinités créées par l'homme, forment pourtant, sous le nom de mythologie, une science importante.

Nous sentons le ridicule de ces agréables chimères, et néanmoins elles exercent encore une influence marquée dans les productions littéraires des peuples modernes. Les divinités anciennes, nous ouvrent la carrière des beaux-arts, et nous ne rougissons point de nous asservir à des idées qui contrarient le bon sens. Vénus est toujours à nos yeux la déesse de la beauté, Minerve la déesse de la sagesse, Pluton le dieu des enfers, et tout le brillant olympe des Grecs, semble revivre dans les chefs-d'œuvres de nos grands maîtres. Dès l'enfance, la vérité s'est mésalliée pour nous avec d'ingénieux mensonges qui même, firent partie de nos premières études;

nous sommes obligés d'apprendre ce que nous méprisons intérieurement, et qui doit alarmer la pudeur. Avant de connoître les hommes, avant de connoître les vices qui dominent dans la société, le récit des aventures galantes et licencieuses de Jupiter, de Mars, d'Apollon, retentit à nos oreilles; la toile et le marbre nous reproduisent en tous lieux leurs traits, aussi bien que les diverses particularités de leur vie scandaleuse. Sur la plupart de nos monumens publics, dans l'enceinte de nos maisons, triomphe avec orgueil le paganisme que l'homme éclairé, l'homme honnête proscrit si justement au fond de son cœur. L'idolâtrie est éteinte dans notre ame, mais le goût du plaisir la ranime dans notre esprit. L'imitation de la belle nature ne sauroit remplir nos vues, ni suffire à notre génie, sans l'intervention de ces divinités bizarres qui guident notre pinceau, en nous conduisant d'illusions en illusions.

Ce fut sur les débris du monde bouleversé par les eaux du déluge, que l'homme oubliant l'auteur de son être, se créa des dieux à son image, et ne voulut plus s'adresser directement à celui qui avoit tiré l'Univers du néant. Il brûla d'abord un coupable encens en l'honneur du soleil et de la lune qui attirant ses regards, obtinrent

son hommage ; et ce culte devint le premier, le plus universel, comme le plus excusable de toutes les idolâtries. Sur le globe entier, l'astre du jour fut regardé comme la divinité par excellence.

Chez les Chaldéens et chez les Perses, les prêtres se prosternoient au moment qu'il paroissoit sur l'horizon ; les Romains croyoient ses oracles infaillibles (1). Les deux premiers peuples croyoient cependant à un Être suprême, éternel, créateur de la lumière et des ténèbres ; mais confondus à la vue de sa puissance infinie, ils se contentèrent d'adorer le plus magnifique de ses ouvrages, celui qui anime la nature entière.

La plupart des fables nommées allégoriques, sont assez ingénieuses, et je crois qu'il est facile

---

(1) *Solem quis dicere falsum*
Audeat? ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.

Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature ;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abyme des cœurs.
DELILLE.

de donner, jusqu'à un certain point, une explication sensée à ces fables insensées du paganisme. Dans les premiers âges du monde, l'homme privé de l'usage de l'écriture, avoit une imagination ardente, une sensibilité exquise; plein d'idées, mais ne sachant de quelle manière les exprimer, il fit parler à sa place la nature, et grava sur les premiers objets venus, les actions remarquables de ses contemporains; de cette manière, la nature devint tout à coup animée, tandis que le genre humain resta muet.

C'est ainsi probablement que le souvenir de l'amour et des malheurs d'Adonis, fut transmis jusqu'à nos jours, et que des mortels furent placés dans les cieux. Un jeune homme mourut de langueur au printemps de sa vie; une fleur devint aussitôt dépositaire des sentimens de la douleur publique, et transmit, d'âges en âges, le nom de Narcisse.

En s'égarant dans l'ombre solitaire des forêts, l'homme intimidé craignit pour sa fragile existence, et songea à se procurer des protecteurs : de cette frayeur, ou de cet ennui de la solitude naquirent les faunes et les sylvains (1);

(1) Interrogeons-nous nous-mêmes. Quand nous nous trouvons seuls au milieu du silence solennel et

une joie folle fit naître les satyres ; la verdure et l'ombrage enchantèrent son ame : il ne tarda point à placer ses tendres affections sous l'écorce des arbres, et dans le tronc insensible des chênes parurent les dryades et les hamadryades. Les plantes devinrent les interprètes de ses pensées ; toute la nature fut convertie en un temple, et les hommes ne purent faire un pas, sans rencontrer quelque divinité. Syrinx leva la tête du milieu des roseaux, et les grâces de cette nymphe servirent à bannir la tristesse que le voisinage d'un marais avoit peut-être produite.

Ces symboles furent les premières annales des peuples, et les premiers signes de la pensée qui ne pouvoit être exprimée dans un style plus passionné et plus expressif. Admirons ces hommes simples des siècles primitifs, qui ont trouvé le moyen d'immortaliser plusieurs d'entr'eux avec des plantes qui, par leur reproduction, devoient toujours embellir le sein de la terre, rester fidèlement dans les lieux que nous abandonnons, croître sur les débris des cités les plus

---

majestueux des bois, dans ces retraites inaccessibles au tumulte des cités, nous sommes plus purs, plus libres, et doués d'une imagination plus féconde.

célèbres, et se soustraire aux ravages du temps, qui a précipité dans l'oubli un si grand nombre de dynasties et d'empires.

Les végétaux ayant des rapports plus ou moins déterminés avec nous-mêmes, il n'est pas étonnant que nous les ayons employés à de pareils usages. Ces compagnons de notre vie réjouissent nos yeux, nous prodiguent leurs parfums, égaient la scène de la nature, et nous suivent jusqu'aux extrémités du monde. Voilà pourquoi l'homme de ces âges reculés, abandonné à lui-même, les associa à toutes ses affections.

Nous serions presque tentés d'appeler toutes les divinités champêtres de l'antiquité, *des sensations divinisées*. Ayant les sens plus subtils que les nôtres, n'étant point distraits par de grandes passions, les hommes composoient toutes ces pièces charmantes qui nous ravissent encore aujourd'hui.

Concentrés en eux-mêmes au milieu de leurs jouissances physiques, ils se forgèrent mille autres agréables chimères. Quand un jour le zéphyre seul frémissoit doucement dans les airs, que tout sembloit au loin, auprès, autour d'eux, respirer la volupté, des images gracieuses frappèrent leurs regards : Ah ! n'en doutons pas, ce fut au milieu de ces vives illu-

sions que Vénus naquit de l'écume de l'Océan; toute la nature en paix fut témoin de cette naissance miraculeuse. Ce fut alors que se montrèrent les grâces, les jeux, les ris, les amours, enfans de l'imagination, et qu'ils offrirent à la mère des plaisirs, cette ceinture symbolique dont Homère a tracé une peinture si délicate et si ingénieuse.

Quand les tempêtes élevèrent jusqu'aux nues les flots de l'Océan, Neptune en courroux frappa leur esprit, et ils formèrent à ce dieu des attributs et une suite absolument analogues aux productions marines. Lorsque cet élément redevint plus calme, ils créèrent une compagne à ce dieu; Amphitrite, sur son char de coquilles, vola sur la surface unie des ondes, et les cinquante néréïdes, rangées autour de leur reine, la suivirent avec une egale rapidité. Quand ils virent le feu, cet actif et terrible élément, éclairer le globe, s'unir aux plantes ainsi qu'aux animaux, et, pour ainsi parler, être l'ame du monde; quand ils le virent entretenir le mouvement des eaux, le cours des rivières et des fleuves; quand ils le virent dans les tempêtes, jaillir parmi les flots de la mer, silloner les cieux; en un mot, quand ils le virent circuler dans tous les corps, sous les traits les plus déliés et les plus imperceptibles, ne furent-ils pas bien excusables d'en faire un

dieu sous le nom de Vulcain? Quelle dut être la surprise du premier homme qui vit, pour la première fois, sa cabane debout sur la terre, renversée pourtant dans les eaux d'un lac, d'une claire fontaine, ou d'un ruisseau limpide! Cet étrange spectacle, ce jeu innocent de la nature, l'alarma; il invoqua naïvement des naïades et des napées protectrices.

Il est plusieurs autres fables dont la connoissance ne présente aucun danger; ce sont les fables que j'appellerois morales. Junon, la reine des dieux, belle, jalouse, tracassière, vindicative, ennemie irréconciliable, sûrement sortit du cerveau d'un homme qui fut idolâtre des femmes, mais qui eut à se plaindre de leurs rigueurs. Malgré son amour, il exagéra leurs défauts, et saisit tous les ridicules qu'on observe dans ce sexe; telle fut Junon enfantée dans la colère. Revenu à des sentimens plus modérés, bénissant les liens qui l'unissaient à une tendre épouse, il se créa dans la Junon Pronuba (1), une divinité plus douce et plus respectable. La naissance de Bacchus est

(1) Chez les Romains elle était adorée sous le nom de Pronuba, dans les protélies, cérémonies qui précédoient la célébration du mariage. Chez les Grecs, on nommoit cette déesse, Zygie.

bien naturelle ; la honte d'avoir perdu la raison par l'usage du vin, fit chercher une excuse légitime de cet excès, et le dieu de la vigne parut avec un thyrse et une coupe à la main. Eole, tenant les vents captifs dans un antre, est un emblème qui peint l'admiration des hommes, pour la Providence qui a régularisé les mouvemens de l'inconstance même. Ces vents alisés, qui soufflent périodiquement sous l'équateur et entre les deux tropiques, sont une preuve que l'ordre le plus parfait règne dans l'Univers, et qu'un dieu modère ou bien augmente à son gré leur action.

Proserpine cueille des fleurs dans les belles campagnes d'Enna, et Pluton, dieu des enfers, l'enlève : image gracieuse, image terrible tout à la fois, et qui renferme un sens naturel. Les fleurs, les campagnes fertiles, c'est Proserpine ; Pluton qui l'enlève, c'est l'Etna qui fait éruption, brûle, et ravage ces lieux fortunés. La jeune fille ne veut plus quitter les enfers dont elle est devenue la reine : allégorie charmante ! Qui voudrait quitter cette île délicieuse de la Sicile, après y avoir séjourné quelque temps ? Le volcan ne vomit pas toujours des flammes ; l'homme se tranquillise, et jouit de nouveau, avec sécurité, des bienfaits de la nature. Pro-

serpine refusant de renoncer à sa couronne dans les enfers, marque peut-être encore combien le pouvoir souverain a d'attraits, quoique environné des plus horribles dangers. La fable de Diane et d'Endymion n'a été imaginée, selon Olympiodore, que parce qu'Endymion étudia l'astronomie dans la solitude, près du mont Lathmos; ce qui donna lieu de débiter que ce berger étoit aimé de la lune. Quant à la fable de Saturne qui dévore ses enfans, les Grecs ne l'eussent pas inventée, que les Anglais et les Français auroient pu le faire.

Dans la fable de Midas, quelle philosophie! on ne pouvoit peindre plus énergiquement l'indiscrétion et la témérité des vœux des hommes. L'horreur qu'inspirèrent les premières femmes criminelles fit naître les Gorgones. Le crime n'est pas toujours puni dans l'histoire, ni la vertu récompensée. Dans la fable, le tyran Lycaon est métamorphosé en loup, et la chaumière de Baucis et de Philémon est convertie en un temple. Les remords purent-ils être mieux représentés que par les Furies? La jeune Philomèle qui fit entendre des accens plaintifs dans l'épaisseur des bois, fut métamorphosée en rossignol. Les fables d'Actéon changé en cerf, de Lycaon en loup, de Cadmus en

serpent, retracent le souvenir du commerce, de l'espèce de familiarité qui jadis existèrent entre les hommes et les animaux (1). Dans la fable de Baucis et Philémon, quelle morale en action! Qu'elle est attendrissante et terrible en même temps! Qu'avec plaisir on voit la petite cabane du pauvre transformée en un temple! Avec quel salutaire effroi on aperçoit toutes les maisons voisines submergées avec leurs durs habitans! Rarement, il est vrai, la mythologie nous fournit de ces leçons instructives; le plus souvent, comme nous l'avons déjà dit, elle nous étale avec hardiesse des images obscènes, et nous fait badiner avec le vice.

Quoi qu'il en soit, les siècles, cachés der-

(1) La guerre opiniâtre qu'on leur a déclarée depuis, les a seule rendus timides et sauvages. Gonzalve Zarco, Portugais, lorsqu'il découvrit l'île de Saint-Laurent, prenait à la main des oiseaux, qui n'ayant jamais vu d'hommes, étaient sans défiance. On sait que dans les îles de l'Océan pacifique, les pengouins sont si familiers, qu'avec de simples bâtons les matelots tuent par milliers de ces gros oiseaux. En 1616, les Hollandais, faisant partie de l'expédition commandée par Schouten et Lemaire, prenoient aisément, dit Jean Barrow, les mouettes qui venoient sans crainte à côté du vaisseau.

rière le voile de l'allégorie, ont réellement les grâces et la naïveté de l'enfance, mais de l'enfance précoce et déjà corrompue par les passions. Dans le délire de leur joie, de leurs espérances, ou de leur crainte, les hommes primitifs divinisèrent tout ce qui affecta leurs sens; ce jeu de l'imagination devint, pour leurs descendans, une religion. Bientôt ceux-ci ne purent faire un seul pas, sans avoir pour témoins de leurs actions, les nouveaux dieux que leurs pères avoient créés; et, par une bizarrerie inexplicable, en adorant ces nouveaux dieux, ils les associèrent à tous leurs travaux et à toutes leurs passions. *Tout cependant,* aux yeux des prêtres plus sensés que la multitude, *n'étoit pas dieu, excepté Dieu même.*

Ces fables elles-mêmes qui furent les premières œuvres de l'esprit humain, font penser que le monde ne faisoit que de naître. La vérité fut donc défigurée sur la terre, et l'histoire primitive de l'homme perdue pour les Égyptiens, pour les Grecs et pour les autres peuples de l'antiquité; mais elle fut toujours gravée, en caractères ineffaçables, dans les annales des Hébreux. Ces annales laissent néanmoins dans l'histoire des hommes un vide que notre esprit cherche vainement à remplir.

Ce n'est point un cours de mythologie que nous

nous voulons ouvrir dans cet ouvrage. Combien de divinités intéressantes que les écrits des poëtes ont immortalisées, et dont nous avons passé les noms sous silence. Sensible et malheureuse Calypso, vous étiez dans l'olympe des Grecs une des moindres divinités; mais Fénélon, par les charmes de son style, vous a rendue une des plus célèbres. Nous considérons vos grottes, vos prairies émaillées de fleurs, vos ruisseaux limpides et vos nymphes, avec les mêmes yeux que le jeune Télémaque; vous êtes bien plus sûre d'être immortelle, depuis que Fénélon vous a chantée sur sa lyre.

Dans la suite, une ignorance grossière multiplia le nombre des divinités; on en comptoit, au rapport de Varron, trente-cinq mille dans la Grèce. Chez les Romains, il fallut des dieux pour les plus petits détails de la vie; il fallut une déesse *Fornax* pour les fours, un dieu *Occator* pour herser les terres, une *Forina* pour les égoûts, et les voleurs eux-mêmes trouvèrent dans l'Averne une divinité protectrice. Des dieux furent chargés de présider aux fonctions les plus ignobles. Le *Cardea*, le *Crepitus ventris*, le *Deverra*, déesse du balai, parurent chacun avec leurs emblèmes. La corruption des mœurs en introduisit une multitude infinie, plus

obscènes encore, sous le toit des familles grecques et des familles romaines; et dès-lors les hommes, se livrant de plus en plus à leurs penchans déréglés, se crurent autorisés par des divinités impudiques, à commettre toutes sortes d'infamies.

La nature qui nous invite si impérieusement aux plaisirs des sens, a besoin d'être contenue dans ses brûlans désirs, et se passera fort bien de ce singulier code religieux qui, dans la Grèce et dans Rome, ne servit jamais qu'aux disciples d'Antisthène et à la plus vile populace. Encore, dans ce dernier pays, la populace rougissoit-elle de sa licence, lorsqu'un honnête homme se présentoit à ses regards (1). La conscience des Grecs et des Romains vertueux repoussa toujours

---

(1) Caton se montre à la célébration des jeux floraux, et la multitude troublée dans ses plaisirs par la présence de ce grave personnage, n'ose demander, selon la coutume, que les courtisanes paroissent dans l'état de nudité. Ce n'étoit guères, il est vrai, la place de Caton, et j'approuve volontiers Martial, qui lui adresse ces vers épigrammatiques :

Nosses jocos et dulce cùm sacrum floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severè, venisti?

les divinités lascives ; jusqu'au temps de Pompée, les dames romaines furent les modèles les plus parfaits de la fidélité conjugale (1).

---

(1) Il me semble que le meilleur moyen d'apprendre la mythologie à des jeunes gens, seroit de les conduire à la campagne, sur le théâtre où se sont opérées tant d'agréables métamorphoses, et de mettre la nature en harmonie avec eux-mêmes.

Là, des souvenirs de tous les genres nous environnent de toutes parts; ils volent sur l'aile des zéphirs ainsi que sur l'aile des oiseaux, et ils sont imprimés dans les cieux : heureux si les fleurs qui embellissent et parfument nos champs, peuvent triompher de notre ignorance, et nous donner quelques leçons utiles ! Un rapport secret existe entre chaque plante, chaque fleur, chaque arbre, et les événemens de la fable. Combien plus délicieux seront les berceaux de feuillage, si l'ombre de quelqu'aimable déesse vient se confondre avec l'ombre d'une riante verdure ! Les jeunes gens, dans leurs promenades, seroient toujours en pays de connoissance, et toujours en société ; leurs sensations prendroient la teinte des souvenirs attachés aux objets qui s'offriroient à leurs regards ; il faudroit pour cela que les élèves possédassent parfaitement leur mythologie.

Un habile instituteur pourroit appliquer cette méthode d'enseignement à l'étude de l'histoire même. La gloire de Lucullus vivra toujours avec le cerisier que ce général romain rapporta de l'Asie. Si je me

Le goût pour les fables est commun à tous les peuples de la terre, et les fleurs les plus brillantes de l'imagination, ornent le berceau de

---

promène sur les bords d'une rivière, et que j'aperçoive de vieilles barques, je me ressouviens avec attendrissement du père de Thémistocle, qui apercevant les débris d'une vieille barque, se tourne du côté de son fils, et lui dit : « Voyez-vous, mon fils, voilà comme le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service ». La lune dans son plein me retrace des souvenirs historiques; elle arrête une nation courageuse, et la prive de l'honneur de partager les lauriers que les Athéniens cueillent dans les plaines de Marathon.

Dans les moindres circonstances de la vie, nous pourrions reproduire ainsi les plus célèbres événemens. Un chêne me retrace le souvenir des superstitions gauloises. Dans un orage, je me représente le fier et cruel Edouard, roi d'Angleterre, épouvanté de la lueur des éclairs et du fracas du tonnerre, invoquer le ciel et promettre la paix à la France épuisée par tant de revers. En automne, dans l'obscurité des brouillards, mon imagination trouve à s'exercer. Scipion l'asiatique fut redevable de sa victoire près des monts Sypiles, remportée sur Antiochus-le-Grand, à l'humidité qui avoit détendu les cordes des arcs des Syriens, qu'ils avoient eu l'imprévoyance de laisser bandées toute la nuit du jour qui précéda cette bataille.

plusieurs d'entre eux, jusqu'auprès du cercle polaire arctique.

L'Edda, ou mythologie islandaise, ne le cède peut-être en rien pour la beauté à la mythologie des Grecs. Quoi de plus joli que les fables suivantes! « Hiemdal, le Mercure des Islandais, » se tenoit à une des extrémités de l'arc-en-ciel; » il dormoit plus légérement qu'un oiseau; » il apercevoit les objets le jour et la nuit à une » distance de plus de deux cents lieues, et avoit » l'oreille si fine, qu'il entendoit croître l'herbe » des prés et la laine des brebis ». Fréa, la Vénus du nord, n'est pas aussi gaie que la Vénus des Grecs, car elle pleure sans cesse; mais ses larmes sont des gouttes d'or. Les nations scandinaves avoient aussi animé la nature du feu de leur imagination; au milieu du rugissement des tempêtes, ils croyoient distinguer la voix de quelques divinités terribles; et c'est d'après ces oracles bruyans et vagues, qu'ils régloient la plupart de leurs entreprises; même depuis leur conversion au christianisme, cette superstition se conserva parmi eux. Les montagnards de la Dalécarlie, province de Suède, consultoient le vent du nord. Gustave Vasa dut le sceptre et la vie à cette idolâtrie bizarre : les vieillards assemblés délibéroient sur le sort de ce prince,

et leur fidélité, jusqu'alors inébranlable, alloit se démentir, quand, tout à coup, ils entendirent les sifflemens du vent du nord ; ils n'hésitèrent pas de se vouer à la défense de Vasa.

Que dirons-nous des anciens Ecossais qui plaçoient sur des nuages l'ame de leurs ancêtres, et n'entendoient jamais gronder l'orage qu'avec frémissement, persuadés que la discorde mettoit de nouveau les armes entre les mains de leurs aïeux, dont les bataillons se heurtoient avec fracas dans les airs (1)?

(1) Cette espèce d'illusions est de tous les âges, et s'opère dans toutes les parties du monde ; nous-mêmes, nous nous créons des fantômes ; le silence harmonieux du ciel nous affecte profondément. Que des nuées noires et immenses enveloppent l'atmosphère, nos yeux séduits dessinent des ruines, des cavernes et des tombeaux ; d'énormes géans s'avancent fièrement, et dans une attitude menaçante. Quelquefois le ciel devient pour les malheureux un palais enchanté, et ils se créent des biens qui leur manquent ici-bas. Dans une belle nuit d'hiver, si la lune vient à percer les nuages, de quel spectacle nous sommes frappés ! Les richesses de nos plaines sont transportées dans les cieux ; nous apercevons des bois et des côteaux charmans ; nous distinguons des bosquets et des prairies où bondissent de nombreux troupeaux, et tous ces êtres aériens charment l'ennui de notre solitude.

Dans l'intérieur de l'île de Ceylan, les habitans, épouvantés par le bruit du tonnerre, croient que d'innombrables furies s'agitent autour d'eux, et que leur île est abandonnée à la fureur des démons : les effets de la foudre y sont tellement redoutables, que les insulaires sont bien excusables de concevoir de pareilles craintes superstitieuses.

Les sauvages de l'Amérique épanouissent de même leur imagination sur les lacs, les savannes, et ont créé l'esprit des neiges et des montagnes. Ceux de l'Amérique septentrionale ont les idées les plus touchantes et les plus ingénieuses sur les principales merveilles qu'ils ne sauroient expliquer; ils s'imaginent que leur son de voix, répété dans les montagnes, est produit par les ames de leurs ancêtres qui leur répondent.

Quelque singulières que paroissent les idées des eskimaux sur la création du monde, les philosophes qui font dépendre notre esprit de l'influence atmosphérique, renonceroient à leurs systèmes, s'ils lisoient le morceau suivant, que je tire du voyage fait par le capitaine anglais Mackenzie. « Le monde n'étoit autrefois qu'un vaste océan, et il n'y avoit d'êtres vivans qu'un puissant oiseau, dont les yeux étoient de feu, les regards des éclairs, et le mouvement des

ailés un éclatant tonnerre ; il descendit sur l'océan, et aussitôt qu'il toucha la terre, il s'élança au-dessus des eaux, et demeura en équilibre ».

Si nous voulions citer des fables persannes, indiennes, tartares, malaises, chinoises, il seroit facile de prouver, que presque tous les peuples, dans leur enfance, se sont laissés séduire par leur imagination.

COMMENCEMENT DU MONDE

DANS L'HISTOIRE SAINTE.

Nous voyons l'Univers sortir du chaos, et une harmonie parfaite s'établir dans la nature. L'homme créé à l'image de Dieu même, paroît d'abord heureux, et en maître, dans la vaste et riche habitation où son créateur l'a placé; les animaux lui obéissent docilement; toute la création lui sourit, et l'innocence embellit de toutes parts le tableau offert à ses yeux; mais Eve, compagne des plaisirs d'Adam, le fait prévariquer. Aussitôt, déchu de cet état de prospérité, il est chassé de ce lieu de délices, et condamné, lui, ainsi que toute sa postérité, à gagner sa subsistance à la sueur de son front. Les animaux se révoltent, et l'homme n'est plus qu'un roi dégradé dont les sujets méconnoissent le pouvoir.

Des coups plus sensibles sont portés au cœur des deux époux; la mort s'introduit dans le monde par un fratricide, et le sang du pieux Abel, leur fils, souille pour la première fois le sein de la terre. Caïn, auteur de ce crime, est maudit et fuit épouvanté dans le désert.

Adam, entouré de sa nombreuse et coupable postérité, termine, après neuf siècles révolus, une vie pleine d'amertumes et de regrets.

La famille d'Adam, en se multipliant, devient de plus en plus perverse; cette première race d'hommes se livre à tant d'excès, que la colère de Dieu s'allume. Seize cent cinquante-sept ans après la création, le globe disparoît sous la masse des eaux du ciel et de l'océan; toutes les substances se confondent. L'histoire du déluge s'est conservée chez toutes les nations, et fait impression dès l'enfance. Ce soleil qui disparoît sous d'épais nuages, ces torrens d'eau qui s'échappent des cataractes du ciel, ce globe qui n'est plus qu'une mer, Noé qui, seul avec sa famille se sauve du naufrage universel, cet arc en ciel qui annonce la fin de cette affreuse catastrophe et brille en signe de réconciliation, Noé, offrant un sacrifice au sortir de l'arche, ne sauroient manquer de faire naître en notre ame les plus douces comme les plus fortes impressions.

Noé et ses enfans sont la nouvelle tige de l'espèce humaine qui, en tous lieux, civilisée ou sauvage, se vante de descendre, ou de Sem, ou de Cham, ou de Japhet ses fils. Les hommes se multiplient de rechef, se réunissent en famille, mais restent beaucoup moins de temps

que les premiers hommes sur cette terre bouleversée par les eaux du déluge. Cependant Noé, le dernier rejeton de la première race humaine, pousse sa carrière jusqu'à dix siècles révolus, et ce vénérable patriarche, millénaire, sur les bords de sa tombe, vit, du pays qu'il habitoit, le globe se couvrir d'habitans. Le nombre des hommes s'accroît, la confusion des langues opère leur dispersion, et fait naître une grande variété de mœurs. Telle fut l'origine de toutes les nations qui se formèrent successivement, et qui allèrent s'établir au loin.

Insensiblement la pureté de la religion s'altéra, la tradition se perdit, les hommes n'eurent plus assez d'un seul Dieu; ils se forgèrent mille divinités aussi ridicules que leurs passions. Quelques familles se préservèrent de ce funeste aveuglement, et se mirent à errer paisiblement avec de nombreux troupeaux dans les cantons voisins de la Palestine, où ils exerçoient, à l'égard des étrangers, les devoirs de la plus touchante hospitalité. Précieuse simplicité des mœurs patriarchales, mœurs douces, mœurs saintes qui ne se retrouvent plus sur la terre! Par le moyen de la Genèse (1),

(1) Tout récemment on a osé dire en public, afin de renverser le premier édifice de l'histoire, que la Genèse

nous pouvons aisément remonter des générations actuelles au premier homme. Avec l'histoire profane, il est impossible de se procurer cette satisfaction; ainsi, le monde n'est plus, comme le dit Fontenelle, une vieille coquette qui cache son âge. Sous le simple rapport physique, cette pensée est fausse quoiqu'ingénieuse. L'Univers d'aujourd'hui conserve toutes les livrées de la jeunesse; il ne s'agit que de le considérer au printemps. Comment oserions-nous combattre la vérité de ces récits sacrés, nous dont l'imagination ne sauroit deviner le moindre mystère de la nature?

On puise dans l'étude de l'histoire sainte une instruction variée pour tous les âges et pour toutes les conditions. L'histoire profane ne met en scène que des hommes ornés du diadème, ou courbés sous le poids des lauriers, et ne célèbre que des actions d'éclat. L'histoire sainte célèbre

---

est une compilation de main inconnue, faite au retour de la captivité de Babylone ». Celui qui nous révèle cet important secret, se contente d'une accusation aussi vague; c'est s'y prendre un peu tard pour détruire une vérité incontestable. Cette objection est bien vieille; elle est victorieusement réfutée par Bossuet, dans son discours sur l'histoire universelle.

Job assis sur son fumier. Ce patriarche, plus courageux que ne le fut dans la suite le Portique, ne s'écrie point avec ostentation : « O douleur ! douleur ! tu es bien forte, mais je suis » encore plus fort que toi ». Il souffre avec résignation ; point d'orgueil dans sa misère, point de faste dans ses paroles ; il s'humilie sur son fumier même ; il contemple de là son rédempteur, et soupire au milieu des angoisses, après les délices de l'immortalité.

Observations préliminaires sur les quatre grands empires.

Il en est des empires comme de ces ambitieux dont parle un poëte célèbre ; ils ne parviennent au sommet de la puissance que pour tomber de plus haut (1). Nous les admirons dans toute leur splendeur, mais nous sommes forcés de les mépriser à leur origine ; l'injustice et la violence signalent presque toujours les premiers efforts des fondateurs. Nous excepterons cependant, de cette condamnation générale, l'empire des Mèdes et des Perses, parce que Cyrus se renferme dans les bornes d'une légitime défense, et qu'il détruit une ligue formidable, pour ne pas succomber lui-même. Si la victoire couronne la valeur de ce conquérant, c'est sans nous faire frémir. Cyrus est vertueux, le roi de Babylone criminel : aucune larme n'est due à l'impie Balthazar, qui périt dans sa capitale ; et nous voyons, avec une sorte d'indifférence, s'écrouler le vaste empire des Assyriens, fondé,

(1) ..... *Tolluntur in altum*
Ut lapsu graviore ruant. (Claudien).

suivant l'Ecriture sainte, par un homme d'une humeur féroce, et que dégradèrent constamment, la mollesse, la débauche et la cruauté.

Nous n'éprouvons point la même insensibilité, lorsqu'arrive la chute de l'empire des Perses, parce que la naissance de cet empire s'est opérée légitimement; d'ailleurs, le dernier monarque est doué de quelques vertus; on s'intéresse naturellement à un souverain, reste d'une famille malheureuse, échappée aux fureurs d'Artaxercès Ochus. Cette famille infortunée de Darius, cette Sysigambis, sa mère, cette Statira, son épouse, ce petit enfant qui caresse le vainqueur, sont des êtres touchans qui plaident en faveur des Perses vaincus. Alexandre ne renverse point le trône du grand Cyrus, sans nous causer une vive émotion, et quelques regrets.

L'élévation soudaine de l'empire des Grecs ou des Macédoniens, a quelque chose de grand, de surnaturel, qui frappe d'abord l'esprit; Alexandre nous entraîne, et nous subjugue nous-mêmes; sa conduite, à l'égard de la dynastie vaincue, est aussi vertueuse qu'héroïque; les douces larmes de la sensibilité coulent sur le passage du héros qui se déclara le vengeur de l'assassinat de Darius.

A la mort d'Alexandre cesse tout ce vif in-

térêt. L'empire des Macédoniens subsista trop long-temps pour le bonheur des peuples; nous contemplons la ruine des trois monarchies grecques, avec la plus parfaite indifférence, et leurs derniers monarques ne nous inspirent que du mépris ou de l'horreur. Le dernier roi de la Macédoine, Persée, ne fut qu'un monstre; Antiochus, dernier roi de Syrie, qu'un imbécille; et Cléopâtre, dernier souverain de l'Egypte, qu'une femme voluptueuse, et souillée de tous les crimes.

L'élévation de l'empire romain indigne les cœurs honnêtes; une politique atroce sert l'ambition de Rome; de toutes parts cette république divise les nations, afin de les assujettir plus sûrement; elle fomente la guerre civile parmi elles, afin de les épuiser, et de les détruire les unes par les autres: aussi, lorsque cet empire s'écroule en occident, le lecteur ne témoigne pas même de la pitié. Nous nous intéressons fort peu à Augustule, fils de l'aventurier Oreste; nous songeons plutôt à louer la conduite noble d'Odoacre, roi des Hérules, qui accorde la vie à cet enfant, et lui assigne une pension pour vivre auprès de Naples.

Quand les trois premiers empires s'écroulent, c'est au moment qu'ils achèvent de se civiliser,

et

et que les mœurs s'adoucissent. Rome, tombant sous les coups des barbares, ne présente point ce spectacle; les Romains sont presqu'aussi grossiers, aussi cruels à leur déclin qu'à leur naissance; et cet empire, épuisé par ses vices, tombe baigné dans les flots de sang qu'il a fait couler.

Mais la chute de l'empire romain, d'orient, nous afflige sincèrement. La valeur de Constantin XII, la fin héroïque de cet empereur, excitent toute notre admiration et tous nos regrets; peut-être s'intéresse-t-on encore plus au prince qu'à l'Etat même.

Les trois premiers empires ne s'élèvent pas graduellement; ils naissent, pour ainsi dire, subitement, dans toute leur force, et s'écroulent de même, subitement et avec fracas; mais c'est parce que les conquérans, destructeurs et créateurs en même temps, combattent en Asie où les nations cèdent d'ordinaire plus promptement à l'ascendant de la victoire.

Les commencemens de l'empire romain sont, au contraire, foibles et insensibles; son agonie n'est pas moins longue, sa fin n'est pas moins lente. Sous les empereurs, des révolutions sans nombre l'agitent avant de l'ébranler dans ses fondemens; il ne tombe que parties par parties, et, quoique mutilé, défiguré, les barbares le trai-

nent difficilement au tombeau ; c'est que les conquérans combattent en Europe où les peuples, naturellement belliqueux, sont accoutumés, quoique vaincus, à opposer une plus opiniâtre résistance.

Une différence encore bien marquée, c'est que sur leur déclin, les trois premiers empires sont pour les mœurs, le caractère, le gouvernement, ce qu'ils étoient à l'origine de leur fondation, et à toutes les époques de leur existence politique. Les peuples conquérans ne semblent avoir qu'un seul et même génie ; ils tombent, pour ainsi parler, tout entiers sous les coups de leurs ennemis. Ainsi très-peu de différence entre les Assyriens du temps de Nembrod, et les Assyriens du temps de Balthazar ; l'histoire du moins ne nous en fait observer aucune. Les Perses, sous le règne de Cyrus-le-Grand, s'amollissent après la prise de Babylone, et ils diffèrent très-peu des Perses sous le règne de Darius Codomames. J'en dirai autant des Macédoniens ; leur caractère, sous Persée, a plusieurs traits de celui de leurs ancêtres sous Alexandre ; s'ils furent vaincus à la journée de Pydna, la fortune, le génie d'un grand homme leur manquoient, mais non la bravoure.

Combien le peuple romain est différent de

lui même, sous les rois, sous les consuls! Depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'invasion des Gaulois; depuis l'invasion des Gaulois, jusqu'à la guerre contre Pyrrhus; depuis la guerre de Pyrrhus, jusqu'à la prise de Carthage; depuis ce dernier événement, jusqu'à la bataille d'Actium; depuis Auguste, jusqu'à Sévère; de Sévère, jusqu'à Constantin; et de Constantin, jusqu'à Romulus-Augustule, quels contrastes, et dans les mœurs et dans le génie de ce peuple conquérant!

L'empire romain s'est écroulé, mais le mouvement imprimé au monde par les citoyens de Rome se fait encore sentir aujourd'hui. Une partie de leurs usages et de leurs loix subsistent toujours parmi les nations modernes, tandis qu'il ne nous reste plus que des souvenirs assez vagues de la puissance et de la gloire des trois empires précédens.

A l'époque de l'élévation des quatre grands empires, on remarque un changement subit opéré dans la tactique du peuple conquérant, et c'est une des causes qui contribuèrent le plus efficacement à ses victoires. L'histoire à la main, il est facile de prouver que les fondateurs des empires, habiles capitaines, cessèrent de se diriger d'après les règles de la guerre, suivies de leur temps,

et qu'ils furent redevables de leurs succès à cette conduite qui étonna et déconcerta leurs ennemis.

Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, César chez les Romains, imaginèrent de nouvelles manœuvres, de nouvelles évolutions, un nouveau mode de bataille. Tout autre qu'Alexandre n'eût point passé le Granique en présence d'une armée nombreuse, rangée en bataille sur la rive opposée. Parménion n'étoit pas de cet avis; mais Alexandre, inspiré par le génie, s'élance dans les eaux, et triomphe.

S'il étoit nécessaire d'appuyer cette opinion par l'exemple de quelques grands capitaines des siècles modernes, nous citerions Gustave-Adolphe chez les Suédois, et Frédéric chez les Prussiens, qui opérèrent une révolution dans le système militaire, et s'en trouvèrent fort bien. Le premier mêla des pelotons d'infanterie avec des escadrons de cavalerie, et doubla par cette manœuvre l'énergie de ses Suédois. Il est vrai de dire que cette invention, dont les historiens font honneur à Gustave, appartient au roi de Sparte, Agésilas, qui, sous les murs de Sardes, dans une bataille contre le satrape Tissapherne, mêla dans ses escadrons, des gens de pied armés à la légère. L'empereur Alexis-Comnène, l'an 1108

après J. C., s'étoit servi de ce moyen au siége de Durazzo, contre Boëmond, et fit aussi soutenir par des fantassins, la cavalerie des Grecs.

La terrible invention de l'artillerie légère à cheval, valut à Frédéric ses plus belles victoires; ce roi employa des moyens que l'on crut vulgaires, et qui lui réussirent parfaitement, comme ils avaient réussi au fondateur de l'empire des Perses. Le vêtement et l'armure du soldat subirent une réforme salutaire; une discipline aussi sévère que celle des anciennes légions romaines, fut mise en vigueur, et les troupes prussiennes, ainsi tenues en bride, devinrent les premières troupes de l'Europe.

Les Français, tout récemment, ont adopté une nouvelle manière de se battre, et se sont appliqués à concentrer leurs forces. Des conquêtes étonnantes ont été le résultat de cette hardiesse; leur tactique fut souvent de n'en avoir aucune, et de charger l'ennemi avec la bouillante ardeur qui les caractérise.

DES PHÉNICIENS.

Nous sommes forcés de présenter ici un aperçu isolé d'une nation célèbre, qui eut des relations avec tous les peuples de la terre, mais dont l'histoire ne peut se fondre avec celle des autres peuples. L'Écriture sainte appelle ce peuple Cananéens, ou marchands. Les Phéniciens, sans avoir laissé d'annales, remplissent l'Univers de leur nom ; le récit de leurs voyages fournit toujours un nouveau sujet d'admiration, et l'on ne conçoit pas comment, bornés à de foibles connoissances nautiques, ils purent naviguer autour de l'Afrique, d'Orient en Occident, et tenter les expéditions les plus périlleuses, sur lesquelles ce peuple gardoit le secret le plus inviolable.

Comme les Phéniciens habitoient sur les côtes incultes de la Méditerranée, ils portèrent leurs regards vers la mer, afin de se procurer, par la voie du commerce, les ressources que leur refusoit la terre natale. Devenus par leur industrie et leur activité, les facteurs de toutes les nations, ils se les rendirent tributaires par le besoin qu'elles éprouvoient de se procurer les mar-

chandises de luxe. Les princes les plus redoutables de l'Orient briguoient leur alliance ; l'Égypte ne pouvoit se passer de leurs vaisseaux pour le transport de ses troupes ; la patrie des Phéniciens fut l'Univers connu, et le commerce fut le lien qui les unit aux hommes de tous les pays.

S'ils n'inventèrent point l'art de la navigation, du moins ils le perfectionnèrent ; aucun obstacle, aucun danger, n'arrêta ces hardis navigateurs. Braver la fureur de l'océan, ranger les côtes escarpées, éviter les écueils, remonter l'embouchure des fleuves les plus impétueux, débarquer dans des pays sauvages, rien ne fut au-dessus de leur audace ; la mer étoit leur élément, et ils l'habitoient plus volontiers que la Phénicie.

Ils ne se régloient, dit-on, dans leurs courses maritimes que sur la grande ourse, la petite ourse, et sur les pléïades ; de sorte que, pendant la nuit, l'interposition d'un nuage pouvoit les priver de ces guides célestes. Qui sait si un autre instrument ne leur tenoit pas lieu de notre bousole ? Accoutumés à garder le silence sur leurs opérations nautiques, leur secret sera mort avec eux. Comment auroient-ils pu s'abandonner à la merci des vents et des tempêtes, pour faire le tour de l'Afrique, sans le secours de quelque

instrument? Les Européens qui ont examiné dans l'Amérique septentrionale les vestiges de plusieurs camps et autres fortifications, ne peuvent s'empêcher de présumer que cette partie du monde fut autrefois fréquentée par les Phéniciens et par les Carthaginois, leurs descendans.

1500 ans avant J. C., ceux-là passèrent les colonnes d'Hercule, découvrirent l'Espagne, et choisirent Cadix pour entrepôt de leur commerce avec les naturels de ce pays, qui étoit pour eux un nouveau monde, et qu'ils traitèrent avec plus d'humanité que ne le firent les descendans des Espagnols, lorsqu'ils abordèrent en Amérique.

On attribue aux Phéniciens l'invention de l'écriture; il est plus vraisemblable que ce fut un individu de cette nation qui aura enseigné aux Grecs ce moyen ingénieux de peindre la pensée. Du reste, plus jaloux de s'enrichir que de cultiver les lettres, ils préférèrent une vie active et noble, au frivole avantage d'entretenir de leurs ouvrages d'esprit, la postérité qui, pourtant juste à leur égard, ne les a point oubliés.

Ces mêmes Phéniciens, si actifs, si industrieux, et que tant de voyages auroient dû éclai-

rer, étoient dans l'intérieur de leur patrie, le jouet des superstitions les plus sanguinaires.... Ce fut de la Phénicie que les Carthaginois, originaires de ce pays, apportèrent en Afrique l'usage exécrable des sacrifices humains, et de se rendre sacriléges et barbares, pour fléchir la divinité. Les fêtes d'Adonis, chez les Phéniciens, étoient célébrées dans tout le désordre des passions, et les Phéniciennes, durant trois jours, ressembloient plutôt à des furies qu'à des femmes.

Tyr et Sidon furent les principales villes de la Phénicie; des ruines, voilà ce qu'il nous en reste. Dans cette première cité, affluoient les commerçans de toutes les nations, et l'orgueilleuse Tyr dominoit, comme une reine, sur la mer. Le Liban fournissoit cette cité, de magnifiques bois de construction pour ses vaisseaux. Sur les flancs de cette montagne, habitent aujourd'hui les Druses; on les croit descendans de ces anciens Français croisés, qui, échappés au fer des Musulmans après la bataille de Tibériade en 1187, se réfugièrent, sous la conduite d'un comte de Dreux, dans ces forteresses de la nature, où ils surent se défendre vaillamment, et se maintenir les armes à la main contre les infidèles. Des bouquets de cèdre bordent les hauteurs du Liban et de l'anti-Liban. Il est, au rapport de

quelques savans botanistes, plusieurs de ces arbres majestueux, dont la naissance est antérieure au règne même de Salomon, et qui furent vraisemblablement chantés par ce sage et puissant monarque.

Quelques monumens de l'art subsistent encore dans la Phénicie, mais en très-petite quantité. Béryte et Biblos n'ont plus que de foibles vestiges de leur antique grandeur. Sidon n'est plus qu'une pauvre et chétive bourgade, sous le nom de Seyde. On cherche en vain Tyr dans Sour. Les descendans du peuple le plus opulent qui jamais ait existé, du peuple qui inventa la pourpre, du peuple le plus renommé par son commerce, ses richesses, son industrie, du peuple qui faisoit courber toutes les mers sous ses nombreux vaisseaux, les descendans de ce peuple ressemblent à des misérables. Dans la Tyr moderne, dit un voyageur français, on n'aperçoit que « des maisons éparses, en partie » écroulées, des rues désertes ou fréquentées » par quelques hommes déguenillés : » voilà le sort de cette ville si fière qui, l'espace de treize années, résista à toutes les armées de Nabuchodonosor, et dont les colonies furent elles-mêmes des États puissans. Les descendans des inventeurs de l'écriture sont devenus ignorans; les domi-

nateurs des mers sont devenus pauvres. C'est ainsi que sur la terre s'éclipse la gloire des nations, et c'est ainsi que le néant remplace la grandeur : à chaque pas, des ruines nous retracent l'orgueil et la foiblesse de l'homme.

le voisinage de deux villes criminelles, Sodome et Gomorrhe, qu'une pluie de feu dévora tout entières avec leurs habitans. Dans les déserts, se préparent, s'accomplissent en silence, sous le voile mystérieux des figures, et parmi des scènes patriarchales, les grands desseins de Dieu sur toutes les nations devenues étrangères les unes aux autres, et qu'une seule et même croyance devoit rapprocher dans la suite des siècles.

L'Égypte étoit déjà civilisée; l'origine de ses loix se perd dans la nuit des temps. Dans ce royaume qui compte Ménès pour fondateur, fructifièrent les premières semences des sciences et des arts; l'Univers qui doit à l'Égypte le bienfait de la civilisation, lui reste toujours uni par les liens de la reconnoissance; tout excite encore de nos jours la surprise des hommes dans cette métropole des nations, les lieux et les monumens: c'est le seul peuple de la terre qui se survive, par le moyen des arts, presque tout entier à lui-même. Des peuples grossiers et féroces ont voulu déclarer la guerre aux monumens dont l'Égypte est couverte; toute la rage de ces ennemis est venue expirer au pied des pyramides, ces vénérables restes de la grandeur égyptienne, témoins muets de tant de mouvemens et de tant de révolutions parmi les hommes,

qui ont vu, qui verront encore naître et mourir tant de générations, et que le poids de plus de trente siècles ne sauroit accabler. Placés sur les lisières du désert, ces hardis monumens ont bravé les sables; et l'emportant même pour la solidité sur les ouvrages de la nature, survivent aux montagnes autrefois placées dans leur voisinage, et qui ont disparu.

Nulle part il n'exista de loix plus sages qu'en Égypte, et nulle part il n'y eut de plus mauvais monarques; toutes leurs actions étoient réglées par la religion, et presque toutes leurs actions portent l'empreinte du despotisme le plus cruel. Les traits de la superstition la plus bizarre défiguroient les Égyptiens si renommés, qui, l'encensoir à la main, alloient chercher des dieux dans toute la nature, et parmi les légumes mêmes de leurs jardins. En Égypte, les temples peuplés d'animaux, ressembloient à de véritables ménageries; les prêtres, il est vrai, criminels auteurs de ces puériles superstitions, reconnoissoient dans certains mystères une doctrine plus sublime, et s'élevèrent jusqu'à la connoissance d'un seul Dieu. Leurs lumières et leur haute sagesse rendent leur conduite encore plus condamnable, puisqu'ils couvrirent volontairement leur pays de ténèbres.

Déjà Osymandias avoit régné sur les bords du Nil, et inventé les bibliothèques qu'il regardoit comme les remèdes de l'ame.

Les Grecs vivoient dispersés dans les forêts : alors commence la guerre fabuleuse des Titans. Fohi jetoit les fondemens de l'empire de la Chine, dont il fut le premier souverain ; tous les autres peuples de notre continent étoient enveloppés dans les langes de l'enfance.

Des trois personnages les plus célèbres de ce siècle, Nembrod, Fohi, Abraham, celui-ci est aujourd'hui le plus connu, le plus respecté des nations.

SECOND SYNCHRONISME.

De 1871 *à* 1796 *avant J. C.*

Ninus, successeur de Nembrod, fonda Ninive, marcha contre les Bactriens, s'empara de Bactres en suivant les conseils que lui donna la femme d'un simple officier de son armée. Ninus épousa cette femme extraordinaire qui, pour prix d'un tel bienfait, le fit assassiner : le cadavre de son mari servit donc à Sémiramis de marchepied pour monter sur le trône.

Coup

il sur le reste de la terre.

nis qui flatte l'oreille et la
réveille communément
levroit plutôt peindre
ie de cette reine de Ba-
un enchaînement de crimes.
on lui prodigue, prouvent pour le
défaut de jugement de la part des
ues; on ne voit pas que les chances de la guerre lui ayent été très-favorables; elle ne retira que de la honte de son expédition contre les Indiens. Quelle peut donc être la cause de cette éclatante renommée dont Sémiramis jouit depuis tant de siècles? c'est qu'elle fut douée d'un caractère énergique, et qu'elle sut tenir avec fermeté les rênes du gouvernement; c'est qu'elle érigea de hardis et de superbes monumens; qu'elle embellit Babylone, et que cette princesse fit exécuter des ouvrages merveilleux, tels que les jardins suspendus, les quais qui bordoient l'Euphrate, les portes d'airain, etc. Un crime l'avoit placé sur le trône, un crime l'en précipita; son propre fils Ninyas, impatient de régner, l'empoisonna. Cette reine si criminelle fut cependant, après sa mort, adorée par les

Assyriens, sous la forme d'une colombe; et le symbole de l'innocence, ainsi que de la tendresse, servit à représenter une femme qui s'étoit débarrassée, par une mort violente, de ses deux maris.

Les rives de l'Euphrate, du Nil et du Jourdain, offrent elles seules des scènes dignes de fixer notre attention. Abraham étoit mort; Isaac pratiqua les mêmes vertus que son père; la gloire de l'Egypte ne faisoit que s'accroître; Mœris fit creuser un lac qui enrichit cette contrée, et augmenta le nombre de ses merveilles. Sur toutes les autres parties du continent, encore aucune lueur de civilisation; une grossière idolâtrie dégrade l'espèce humaine; les peuples offroient le même spectacle qui s'est reproduit à nos yeux dans l'intérieur des deux Amériques. Des bêtes féroces dévastoient la plupart des contrées; les hommes qui les terrassèrent devinrent des dieux pour leurs compatriotes : d'infames brigands, embusqués dans des rochers, se jetoient sur les passans et les égorgeoient; la peur qu'ils inspirèrent au loin, les fit métamorphoser en de véritables monstres. L'imagination des Grecs sauvages dérangea toutes les loix de la saine physique, pour s'exercer à son aise, et peindre les objets suivant les impressions diver-

ses de la joie, de la tristesse et de la terreur. Le royaume d'Argos fut fondé dans ce temps, 1823, par l'égyptien Inachus; en 1796, arrive le déluge d'Ogygès.

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

TROISIÈME SYNCHRONISME.

De 1871 *à* 1596 *avant J. C.*

L'HISTOIRE garde le plus profond silence sur les actions de Ninyas. Depuis l'époque de son règne, jusqu'à la mort de Sardanapale, 747 ans avant Jésus-Christ, s'écoule un espace de neuf siècles. Les peuples, les monarques, les événemens, sont tous restés dans l'oubli : sujet de réflexions bien humiliantes pour l'amour-propre de ces ambitieux, qui ont sans cesse devant les yeux la postérité. L'histoire de l'Égypte est presque réduite à ce néant; cependant le bruit de sa renommée se fait entendre du fond de cette obscurité : dans le sein de ces profondes ténèbres sont créés des chefs-d'œuvres qui ont triomphé des temps, et qui retracent avec vivacité l'industrie, la puissance et le génie des anciens Egyptiens.

Durant cette longue éclipse de l'empire d'Assyrie, les patriarches seuls restent en scène sur le théâtre du monde, et ont le privilége d'ex-

citer notre admiration. Isaac, ainsi que Jacob son fils, héritiers de la piété et des sentimens d'Abraham, virent les enfans de leurs enfans croître autour d'eux, et leur composer une nombreuse famille. Tous ces patriarches, par la sainteté, la simplicité de leur vie domestique, l'attachement à leurs devoirs, méritèrent d'être proposés pour exemple à toutes les familles de la terre; que leur nom fût cité avec éloge, d'âge en âge, et que dans la nouvelle loi, le ministre des autels bénît les doux liens du mariage, en invoquant le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

La vieillesse de Jacob fut cependant troublée 1721.
par la méchanceté de ses enfans qui se liguèrent contre leur frère Joseph, et dans les transports de leur jalousie, le vendirent. Cet horrible commerce fut la source de la grandeur de cette famille de Jacob, que ce même Joseph, parvenu au comble des honneurs et des richesses, appela en Egypte. On ne trouve rien de plus pathétique, de plus naturel que toute cette histoire; l'entrevue dans laquelle il se fait reconnoître de ses frères; ces cris qui vont au cœur de tous les hommes: « Je suis Joseph, votre frère; mon père vit-il encore? » causent la plus vive émotion. Le père, avant d'expirer, éprouve la con- 1689

solation de voir ses enfans réconciliés entr'eux, et de leur laisser à tous sa bénédiction.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

C'est l'époque la plus brillante de l'histoire égyptienne; mais toujours le même vague, la même incertitude. On croit que le célèbre Sésostris régna dans ce temps, qu'il fit la conquête de l'Asie, pénétra jusqu'aux bords du Gange, et qu'une colonie égyptienne alla même s'établir dans la Chine, où elle porta les mœurs, les coutumes et les loix de l'Egypte.

L'imagination des Grecs sauvages se créoit chaque jour de nouvelles divinités, plaçoit dans le ciel des hommes qui, sur la terre, les avoient défendus contre de barbares ennemis. Des vapeurs sorties du sein de la terre, furent regardées comme sacrées et prophétiques, parce qu'elles troubloient l'imagination de l'homme. Un trépied fut placé aux lieux d'où elles s'exhaloient, et des oracles furent rendus au nom des dieux. Les chênes de la forêt de Dodone servirent également d'interprètes divins, et devinrent les objets de la superstition des Grecs.

Égialée, en 1773, avoit fondé le royaume de Sycione; Prométhée essaie de les tirer de l'ignorance et d'adoucir leurs mœurs; les premiers

arts sont inventés, et les premières étincelles de l'industrie commencent à jaillir du fond de ces épaisses ténèbres; le reste du globe est inaccessible à nos regards. L'histoire sacrée, à proprement parler, est la seule qui nous présente des faits raisonnables; les hommes se déplacent; l'Asie surchargée de population, envoie au loin des colonies qui opèrent lentement une révolution salutaire dans les mœurs.

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

QUATRIÈME SYNCHRONISME.

De 1596 *à* 1452 *avant J. C.*

La famille de Jacob forma en peu de temps une nation nombreuse dans le pays où elle avoit été si favorablement accueillie ; elle conserva sur les bords du Nil les lumières de la foi de ses pères. Cette nation se multiplia si rapidement, que le roi d'Égypte, effrayé, résolut d'arrêter les progrès de cette population, en condamnant à mort les enfans qui naîtroient, et l'accabla des travaux les plus vils et les plus durs. Le libérateur des Israélites fut un de ces enfans mêmes, condamnés à périr en naissant, et que la pitié d'une princesse égyptienne retira des eaux du Nil, en 1571, suivant le texte hébraïque. Moïse, ou cet homme sauvé des eaux, après avoir été quarante ans à la cour de Pharaon, et quarante ans berger, occupé à faire paître les troupeaux de son beau-père Jethro, averti miraculeusement par le ciel, quitta sa retraite, reparut à cette cour, fit connoître, et appuya par des prodiges

sans nombre, la mission divine dont il étoit chargé, c'est-à-dire, de tirer ses compatriotes d'une terre inhospitalière et cruelle. Pharaon donna et révoqua presqu'aussitôt l'ordre du départ des Israélites qui se rassemblèrent et se mirent en marche; dès ce jour ils commencèrent à devenir une nation indépendante.

Sortie de l'Égypte, ou commencement de l'existence politique des Israélites. 1581, 1491 *avant J. C.*

Dieu prit, en quelque sorte, la conduite de ce peuple pour le tirer de la servitude, et Moïse sembla n'être que son lieutenant. Une colonne de fumée pendant le jour, et de feu pendant la nuit, précédoit les fugitifs dans leur marche. La mer Rouge s'affermit sous leurs pas, et engloutit l'armée égyptienne qui les poursuivoit. La nature toute entière se prêta à leurs besoins. La manne tomba du ciel dans le désert pour les nourrir. Une source d'eau vive jaillit d'un rocher frappé par une baguette. Enfin, Dieu lui-même descendit visiblement sur le mont Sinaï, entouré de nuages, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et Moïse communiqua directement avec le créateur du monde. Durant ce sublime

entretien, commence à se développer le caractère inconstant des Israélites, qui érigent un veau d'or, et ne rougissent pas de se prosterner devant ce ridicule simulacre de la divinité, lorsqu'ils avoient sous les yeux la divinité même : la punition fut aussi terrible que l'ingratitude étoit noire; l'ordre se rétablit. Des ennemis imprudens vinrent attaquer dans le désert un peuple si manifestement protégé de Dieu, malgré ses iniquités. Tandis que Moïse lève les mains au ciel, Josué, qui combattoit sous les ordres de ce législateur, remporte une victoire complète. Moïse ne fit qu'entrevoir la terre promise de dessus une montagne, et ter-
1452. mina avant Jésus-Christ, à l'âge de cent vingt ans, une vie éclatante de merveilles et de glorieux travaux.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

Les antiquités de la Grèce commencent un peu à se dévoiler en 1581. Une colonie égyptienne, sous la conduite du vertueux et pacifique Cécrops, fonda la ville d'Athènes, et rassembla dans cette ville naissante les Grecs dispersés dans les forêts de leurs pays, sans autres loix que celles de la nature; mais ils ne vivoient pas de

glands, ainsi que le rapportent plusieurs historiens; jamais l'espèce humaine n'a été réduite à la condition des brutes : ce mot gland doit être pris dans le sens générique de fruits. Dans ce siècle obscur et grossier prirent naissance de sages institutions, telles que l'aréopage, établi par Cranaüs (1532), le conseil des amphyctions (1522), tribunal auquel la Grèce fut redevable de toute la gloire qu'elle acquit dans la suite, et qui fit de tous les Grecs divisés en une infinité d'États, un seul et même peuple. Les Phéniciens découvrent l'Espagne, et fondent la ville de Gadès; Cadmus, le Phénicien, fonde la ville de Thèbes (1529); la ville de Corinthe est aussi fondée quelque temps après. Le déluge de Deucalion (1521), la fondation de Sparte (1516), par Lelex, l'arrivée de l'Égyptien Danaüs, qui chasse d'Argos les descendans d'Inachus (1512), l'usage du blé, enseigné aux Grecs par Cérès, celui de l'agriculture, par Triptolème, sont les événemens les plus signalés de cette période.

Ce fut à la religion, chez les Israélites, qu'on doit le premier développement des facultés intellectuelles, la première histoire, les premiers chants poétiques. Moïse, le premier des historiens comme le premier des poëtes, est aussi le

plus sublime de tous. Avec quelle assurance, quel enthousiasme divin parle cet auteur! il semble assister au débrouillement du chaos. La Genèse est de toutes les histoires la plus intéressante, la plus dramatique : c'est de là, c'est de ce point unique que toutes les générations se lèvent en notre présence, et qu'elles disparoissent successivement; c'est de là seulement qu'on peut tenir d'une main assurée cette immense chaîne de faits qui aboutit au siècle actuel.

Dans les premières pièces de poésie des Israélites de ce temps, on retrouve le ton, la facilité, la grâce, la force, la couleur des idylles, des églogues, des élégies et des poésies lyriques anciennes et modernes, mais avec plus de verve, plus de feu : elles ont ce caractère d'inspiration divine qui distingue essentiellement la poésie hébraïque de celle de tous les autres peuples. Quelle ode que celle du passage de la mer Rouge, alors que Dieu précipite dans cette mer le cheval et le cavalier, alors que l'armée de Pharaon descend comme une pierre, ou comme du plomb, dans le gouffre des eaux!

On voit en même temps naître la musique; cette langue qui attendrit l'ame et la remplit d'une sainte joie, fut employée dans les augustes cérémonies de la religion. L'harmonie descen-

dit des cieux sur la terre pour consoler les hommes et les rapprocher de la divinité. Un simple concert de voix suffit d'abord; bientôt la musique instrumentale servit d'accompagnement à la voix humaine. Le tympanon, le psaltérion, la harpe, la trompette, relevèrent la pompe des sacrifices, et redoublèrent la ferveur des peuples. Dans les temps reculés, la musique obéissoit à la poésie, dont elle prenoit les tours, et dont elle relevoit la sublime beauté. Même chez les nations idolâtres, chez les Grecs entr'autres, aucun rhythme profane ne devoit distraire les esprits. Dans la Grèce entière, la musique, de temps immémorial, fit partie du culte public. Les Grecs n'osoient s'approcher de la statue d'une divinité, si le son d'une flûte ne les animoit dans leurs pieux hommages. La musique ne tarda point de passer des temples dans les camps, et on alla à la guerre comme à une grande solennité. Avant d'en venir aux mains, les Athéniens chantoient une pièce en l'honneur de Mars, et durant le combat, des joueurs de flûte soutenoient l'enthousiasme des soldats. Si l'armée étoit victorieuse, elle entonnoit sur le champ de bataille même un hymne en l'honneur d'Apollon.

Les grâces entourent le berceau des nations

grecques, et les riches ornemens de l'imagination le décorent sans cesse ; leurs idées fraîches, pures, nobles comme la nature, continuoient toujours à errer dans un monde fantastique, et se perdoient, faute d'être recueillies convenablement.

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 1452 *à* 1376 *avant J. C.*

Après la mort de Moïse, de nouveaux prodiges soutiennent le courage des Israélites. Josué, son successeur, entre dans la terre promise; le Jourdain rebrousse chemin à l'approche de l'arche sainte. Si après ce passage la nuée miraculeuse les abandonne, Dieu ne les protège pas moins visiblement; les remparts de Jéricho s'écroulent au son de la trompette; Josué arrête le soleil, qui obéit au ministre des vengeances du Tout-Puissant, pour éclairer la défaite et le massacre de cinq rois chananéens: il meurt en 1438. Un conseil de vieillards gouverne la nation hébraïque, l'idolâtrie s'introduit, et cette nation se divise.

Nous voyons les Israélites réduits cinq fois captifs à cause de leurs iniquités, et cinq fois délivrés à cause de leur repentir, par Othoniel (1417), leur premier juge, qui les gouverna quarante ans.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

L'Egypte florissante reste toujours ensevelie dans sa propre grandeur; une heureuse fermentation règne dans la Grèce; les arts de première nécessité se perfectionnent, le caractère des peuples s'adoucit, l'âge d'or règne en Italie, dans les États du bon roi Janus. Tel est le spectacle que ces contrées présentent.

SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 1376 à 1292 avant J. C.

Les Moabites réduisirent en captivité les Israélites prévaricateurs; après dix-huit ans, Aod tire ses concitoyens de cet état malheureux, rétablit l'ordre, et durant quatre-vingts ans, il les gouverne en qualité de juge: l'ingratitude d'Israël se manifeste après la mort d'Aod; vingt années de captivité, de nouveau, le punissent de ses crimes.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

A cette époque paroît l'Hercule des Grecs, qui purge la terre de brigands et des bêtes féroces qui la désoloient; c'est l'histoire des temps héroïques qui contient un espace de neuf cents ans.

ans. La vérité est encore bien voilée; néanmoins on en distingue quelques traits principaux; elle est comme le crépuscule de l'histoire véritable. La chasse formoit des guerriers adroits, agiles et endurcis à la fatigue : tuer un sanglier, un lion, un loup, un énorme serpent, étoit un exploit éclatant (1). Les premiers héros sur la terre furent donc des chasseurs; tels se montrèrent, Persée, Hercule, Jason, Œdipe; et dans la suite, Thésée, Pirithoüs, Méléagre, et une foule d'autres qui furent à la fois les enfans de Latone et de Mars. La chasse d'Hercule contre le sanglier d'Erimanthe, est plus connue de nos jours, que beaucoup d'expéditions sanglantes dirigées contre des nations tout entières, et

(1) Chez les Spartiates, et généralement chez tous les autres peuples de l'antiquité, la jeunesse alloit dans les bois faire ses premières armes. Si le gymnase formoit de vigoureux athlètes, la chasse formoit des soldats patiens, infatigables et rusés. L'auteur de la retraite des dix mille, Xénophon, après avoir humilié l'orgueil des satrapes du grand roi, revenoit dans Scyllonte, petite ville de la cour, déployer contre les bêtes fauves le même courage qui avoit fait trembler les Perses; et les champs voisins du mont Pholoë furent plus d'une fois témoins de l'adresse de cet illustre général, qui ne dédaigna pas de composer un livre sur la chasse.

dont le résultat causa la perte d'une grande étendue de pays.

La vertu de ces guerriers ne ressemble pas beaucoup à l'héroïsme des hommes qui vécurent dans les siècles postérieurs : fuir devant son ennemi n'étoit pas considéré comme une lâcheté, par ce que les sentimens d'honneur et de gloire différoient absolument des nôtres ; implacables dans leur colère, ils immoloient les prisonniers sur la tombe de leurs amis tués dans les combats ; ils étoient simples dans leurs mœurs, mais d'une férocité atroce. Ces deux contrastes caractérisent les peuples de ces siècles reculés.

Déjà l'ambition s'allume parmi les Grecs, et le désir d'acquérir des richesses leur fait entreprendre de grandes expéditions : ce furent les deux principaux motifs de la fameuse expédition des Argonautes en 1292 ; Jason en fut le chef. Les Grecs par leurs fictions ont voulu célébrer la hardiesse du navigateur thessalien qui, le premier, osa s'embarquer sur une mer inconnue ; leur imagination, alarmée du spectacle d'une mer presqu'en tout temps furieuse, et sur laquelle leurs compatriotes essuyèrent d'horribles tempêtes, se troubla, et confondit le vrai avec le merveilleux. La toison d'or est une allégorie inventée pour peindre à la postérité l'é-

tonnement dont les Grecs furent saisis à la vue des richesses qu'ils découvrirent dans la Colchide, où le Phase charrie des paillettes d'or. De nos jours même les habitans mettent à travers le courant de l'eau, des peaux revêtues d'une laine fort épaisse, arrêtent, par ce moyen, et recueillent ces paillettes d'or; procédé usité à l'arrivée des Argonautes, et qui aura probablement donné lieu à cette dénomination de toison d'or. Médée, Pélias et Aëtès, sont des emblèmes qui nous représentent les espérances et les dangers inséparables d'une longue navigation. Hercule s'étoit immortalisé par ses grands travaux; Atrée et Thyeste par leurs fureurs; Thésée et Pirithoüs par leurs exploits.

CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 1292 *à* 1214 *avant J. C.*

Les Israélites furent obligés de recourir à une femme comme à leur dernier asile; Débora paroît, l'Etat revit en elle; ils sont tirés de l'esclavage, dans lequel une partie de la nation gémissoit depuis vingt ans; ils triomphent de leurs ennemis, restent fidèles, l'espace de quarante ans, au Dieu de leurs pères, jusqu'en 1214.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

Chez les Grecs, Thésée poussa la bravoure jusqu'à la témérité ; ce qui a fait imaginer aux poëtes la fable de sa descente aux enfers. Ce roi législateur, mit un terme aux discordes des Athéniens ses sujets, chez lesquels on voit paroître le premier germe de cette ingratitude qui, dans la suite des âges, déshonora la république d'Athènes. Ce prince, maltraité par eux, alla mourir loin d'une ville qu'il avoit affranchie du plus honteux tribut. Castor et Pollux, fils de Tyndare roi de Sparte, signalèrent également leur valeur parmi les Spartiates : l'événement le plus mémorable de cette période, est le siége de Thèbes en Béotie, en 1252.

Le parricide et l'inceste involontaires d'Œdipe, la rivalité, la haine de ses deux fils, Etéocle et Polynice, furent les causes de cette guerre ; un double fratricide en fut le cruel résultat. Devant les murs de cette ville naissent les premiers principes de l'art militaire ; l'audacieux Capanée, l'un des chefs qui marchèrent contre Thèbes, parvint à mesurer l'ombre des tours et des remparts de cette ville (1) ; il inventa aussi

(1) Dès la plus haute antiquité, on connut le secret de mesurer l'ombre des tours et des remparts.

l'art terrible de l'escalade, et il devint la première victime de cette terrible invention : les deux princes ennemis s'entretuèrent en présence de leurs sujets. Créon leur succéda, et, quelque temps après, les Thébains ayant horreur des crimes commis par leurs princes, abolirent la royauté. Le reste du monde n'offre aucun événement mémorable.

SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 1214 *à* 1166 *avant J. C.*

Les Madianites réduisent de nouveau en captivité les Israélites devenus idolâtres ; Dieu, au bout de sept ans, prend pitié de ce peuple infidèle, lui suscite un vengeur dans la personne de Gédéon qui, avec une poignée de braves, terrasse les Madianites, et, après avoir relevé le courage de sa nation, en affermit le bonheur, pendant quarante années qu'il la gouverna en qualité de juge.

Végèce explique de quelle manière on s'y prenoit : « *Cùm sol obliquus umbram turrium murorumque jaculatur in terram, tunc umbræ illius spatium mensuratur* ». Veg. lib. 4.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

La Grèce entière s'unit et s'ébranle pour venger la querelle de Ménélas, roi de Sparte, auquel Pâris, fils de Priam, roi de Troie, vient d'enlever son épouse Hélène; c'est le premier événement qui nous montre l'Europe en rapport avec l'Asie. Il est vrai que ces deux parties du monde, après la destruction de Troie, se trouvèrent comme auparavant, sans aucun point de contact, jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe. En vain certains hommes voudroient rendre problématique cette fameuse guerre; les marbres de Paros confondent leur incrédulité. Que les dieux de l'Olympe viennent prendre part aux combats entre les Troyens et les Grecs; que Mars blessé, pousse un cri aussi fort que celui de dix mille soldats; que Vénus prête sa ceinture à Junon, et que les Prières boiteuses aillent se jeter aux pieds de Jupiter, cette introduction de la fable dans un événement historique, ne prouve rien contre la vérité réelle de l'histoire : dire que Troie ne fut jamais que dans l'imagination des poëtes, c'est donner un démenti formel à toute l'antiquité.

Sous les murs de Troie furent ouverts les premiers fossés, que les assiégeans entourèrent de

palissades. De part et d'autre, des héros signalèrent leur valeur; Homère les a tous immortalisés. Agamemnon, le chef des rois grecs, est toujours présent à notre esprit. Achille, le plus bouillant, le plus impétueux des guerriers, excite toujours notre admiration; son nom est devenu commun pour exprimer un courage à toute épreuve. Les deux Ajax ne sont pas moins connus des nations modernes qu'ils l'étoient de leurs contemporains. Nestor, le roi des Pyliens, est aussi révéré de nos jours qu'il l'étoit dans le camp des Grecs. Heureux vieillard! que le flambeau de la sagesse éclaira jusqu'au bord de sa tombe; il aimoit un peu trop à parler, mais son âge fait excuser cette foiblesse. Le nom d'Ulysse est devenu vulgaire, quand il s'agit de finesse et de ruse; mais il n'est le plus sage des Grecs que dans le Télémaque de Fénélon, car dans l'Iliade, c'est un personnage très-odieux qui causa, par la plus noire des fourberies, la mort de Palamède, l'inventeur du jeu des échecs, qui ajouta trois lettres à l'alphabet grec, et que l'on peut appeler le premier tacticien qui ait paru sur la terre.

Du côté des Troyens, Hector, capitaine aussi vertueux que brave, nous attendrit encore par ses malheurs et son amour pour Andromaque. Pâris, perfide et lâche ravisseur, causa la perte de sa

patrie. Les malheurs de Priam et d'Hécube sont connus de l'Univers; au reste, vainqueurs et vaincus eurent à déplorer les calamités de cette guerre de Troie. Du côté des Troyens, les femmes jouent un rôle intéressant et vertueux. Cassandre, pleine de tendresse pour sa famille et pour sa patrie, prédit sans cesse des malheurs que sa prudence lui fait envisager. Andromaque chérit tendrement son époux Hector, et sa tendresse, mêlée de patriotisme et de courage, rend ce caractère de femme un des plus beaux de l'antiquité. Hécube aime tous ses enfans, et se désespère de survivre à ces objets si chers d'un hymen fécond et malheureux. La jeune Polyxène, modèle le plus touchant de la piété filiale, fait, avec autant de douceur que de résignation, le sacrifice de sa vie, et tombe sans foiblesse sous le fer du barbare Pyrrhus.

Du côté des Grecs, le spectacle est bien différent. L'impudique Hélène, déjà une fois séduite par Thésée, se laisse enlever par le Troyen Pâris. Clytemnestre égorge Agamemnon; Électre, sa fille, se joint aux meurtriers de cette épouse dénaturée. La seule fille vertueuse chez ce peuple, Iphigénie, est immolée par l'ambition criminelle de son père. La seule Pénélope conserve des sentimens de tendresse pour un époux errant et malheureux.

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 1166 *à* 1117 *avant J. C.*

Une nouvelle ingratitude, de nouveaux forfaits attirent une nouvelle punition aux Israélites; l'anarchie affoiblit ce peuple inconstant, et Abimélec, fils naturel de Gédéon, couvert du sang de ses soixante-dix frères, exerce la plus dure tyrannie. Après la fin de ce scélérat qui périt tragiquement, le peuple rentre dans la pratique des vertus de ses pères. Le spectacle des mœurs patriarchales frappe encore agréablement nos regards; on ne peut voir, sans attendrissement, l'excellent naturel de la jeune Ruth, qui s'attache à sa belle-mère Nohémi, et qui suit, dans une terre étrangère, cette mère désolée et misérable. On ne peut non plus entendre sans émotion le riche Booz qui, par bonté, recommande à ses moissonneurs de laisser tomber des épis de blé derrière eux, pour soulager l'intéressante glaneuse Ruth; leçon divine de charité, aussi instructive pour les riches qu'elle

est consolante pour les pauvres. Le nom de Booz devroit sans cesse retentir dans nos campagnes, où se trouve un si grand nombre de Nohémis.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

La Grèce, affoiblie par ses victoires mêmes, se replonge dans l'obscurité; la plupart de ses capitaines, échappés à la mort, vont fonder au loin des colonies; les Troyens vaincus se rallient sous le commandement d'Énée, et vont fonder, à ce que l'on croit, la ville d'Albe en Italie; les crimes se multiplient sur la surface de la terre; les guerres deviennent plus fréquentes. Nous commençons à sortir de l'âge d'airain, pour entrer dans celui de fer. Ce métal fut extrêmement rare, et beaucoup plus précieux que l'or même jusqu'à l'époque de la prise de Troie; l'emploi du fer suppose quelques progrès dans l'état de civilisation. Il est bien étonnant que le plus grossier des métaux, celui que l'on trouve en tous lieux, presqu'à la surface de la terre, ait été le dernier travaillé. Les Péruviens, les Mexicains, en Amérique, possédoient des mines de fer très-abondantes; ils marchoient, ils dormoient sur ce métal, lorsque les Castillans débarquèrent dans leur pays. Les Américains ne devinoient nullement l'usage de ces mines; si

l'importance de ce métal leur eût été connue, ils eussent facilement repoussé les attaques des Européens; ainsi, ce terrible âge de fer dure depuis bien des siècles. Les moyens de destruction augmentant, l'espèce humaine devint plus méchante, et l'effusiou du sang fut plus considérable.

Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, reviennent dans la Grèce, d'où ils avoient été bannis, changent la face de cette contrée, chassent, les armes à la main, de Sparte, Tisamène, dernier des rois du sang de Lelex, et placent sur le trône Eurystène et Proclès, deux frères, et tous deux règnent conjointement; partage de pouvoir, qui dans la suite eut toujours lieu. L'histoire des Grecs se débrouille sensiblement. Cet événement occasionna de nouvelles émigrations, et les Pélopoïdes vaincus allèrent fonder des colonies dans l'Asie mineure, en Sicile et dans l'Italie méridionale. 1126.

EMPIRE D'ASSYRIE ECLIPSÉ.

HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 1117 *à* 1079 *avant J. C.*

Les Israélites perdent et recouvrent tour à tour leur liberté. On connoît le vœu indiscret de Jephté, la révolte de la tribu d'Éphraïm, que ce juge punit en faisant périr quarante-deux mille hommes : on connoît la fin tragique du grand prêtre Héli, auquel l'Écriture sainte reproche une aveugle condescendance pour ses fils : on connoît également la prise de l'arche par les Philistins, le renvoi de cette arche sainte, si redoutable encore au milieu de la captivité, qu'elle fit tomber, qu'elle mutila les statues des faux dieux dans le temple où les Philistins la placèrent, et du sein de laquelle s'échappèrent de honteuses maladies qui assiégèrent les vainqueurs, et les contraignirent de renvoyer aux Israélites ce monument de mort. Samson délivra Israël de ses ennemis, ranima le courage de ses compatriotes par des exploits miraculeux. La force surnaturelle de ce juge ne put le faire

résister aux charmes de sa perfide maîtresse, Dalila, qui le sacrifia à ses ennemis : la mort de ce héros rendit les Philistins plus insolens, malgré l'affreuse perte que cette mort leur causa à eux-mêmes.

Les peuples d'Israël, dégénérés, s'endurcissent de plus en plus; ils se lassent du gouvernement théocratique, et demandent à Samuel, douzième et dernier juge, un roi qui les gouvernât à l'exemple des autres nations. Samuel, l'an 1079, choisit et sacra, par ordre de Dieu, Saül.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

La royauté commence dans Israël, à peu près dans le même temps qu'elle finit dans Athènes. Codrus, dix-septième roi de cette ville, s'étant sacrifié pour le salut des Athéniens, en 1095, la royauté, après avoir subsisté l'espace de 486 années, fut abolie, et l'archontat perpétuel établi; Médon, fils de Codrus, fut le premier archonte perpétuel. L'histoire de tous les autres peuples est enveloppée d'épaisses ténèbres.

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

NEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 1179 *à* 930 *avant J. C.*

Saül régna d'abord avec sagesse, et triompha des ennemis d'Israël ; mais ensuite ce prince, oubliant le Dieu qui l'avoit fait asseoir sur le trône, fut puni de cet oubli, et tomba dans une sombre mélancolie ; rejeté à cause de ses erreurs, il fut tué dans une bataille, par les Philistins, et la tête de ce malheureux roi, mise au bout d'une lance, servit de trophée aux féroces vainqueurs.

David, qui avait terrassé le géant Goliath, échangea, comme l'avoit fait Saül, sa houlette de berger contre le sceptre. Le crime, la pénitence, l'affliction, l'héroïque clémence de ce saint roi ; les vices, les affreux forfaits de ses deux fils, Ammon et Absalon ; les malheurs de ses sujets, sont également célèbres, et les cris de repentir poussés par David, s'éternisant d'âges en âges, retentissent journellement sous la voûte sacrée de nos temples. Le reste du monde ne présente que des annales muettes ; les Israé-

lites seuls restent sur la scène, et jouent un rôle distingué.

Salomon, fils et successeur de David, longtemps le modèle le plus accompli de la sagesse, offensa dans la suite le vrai Dieu qu'il avoit servi avec tant de zèle; après lui avoir érigé un temple magnifique, il se laissa séduire par des femmes étrangères, et offrit des sacrifices à de ridicules idoles. Les Israélites, jusqu'alors isolés de toutes les nations, s'allièrent aux Tyriens, se répandirent au dehors, envoyèrent des vaisseaux sur les côtes des contrées les plus lointaines, et rapportèrent des richesses immenses de leurs voyages maritimes. A la mort de Salomon (980) cette prospérité s'évanouit bientôt.

Deux peuples dans Israël. Idolâtrie consommée.

Sous Roboam, fils de Salomon, Jéroboam, profitant du mécontentement des peuples, causé par l'avarice et les vices du souverain, fit révolter dix tribus; deux seules restèrent fidèles au sang de leurs rois, ainsi qu'à la religion de leurs pères, celles de Lévi et de Juda : Jérusalem fut la capitale de Juda, et Samarie, fondée par Amri, un des successeurs de Jéroboam, devint la capitale du royaume d'Israël : il y eut deux temples. Dans Israël, le sang des victimes hu-

maines fuma, sous de sacrilèges bosquets, avec l'encens que l'on brûloit en l'honneur des faux dieux. Abia, fils de Roboam, ne valut pas mieux que son père. Sous le pieux Asa, les deux tribus respirèrent, et renoncèrent à l'idolâtrie que leur avoient fait embrasser les deux rois précédens. Après la mort de Jéroboam, les troubles se perpétuèrent dans le royaume d'Israël, qui devint le séjour du crime; de sanglantes révolutions se succèdent jusqu'à l'an 930.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

Dans l'obscurité totale où le monde est plongé, brillent néanmoins de toutes parts les étincelles du génie. David et Salomon, considérés simplement sous le rapport littéraire, doivent être placés au rang des hommes qui eurent l'imagination la plus riche, et qui en répandirent, avec le plus de profusion, les fleurs dans leurs écrits divins. C'est la nature, c'est la vérité, c'est un saint enthousiasme, qui soutiennent l'essor de leur génie: on a affecté de dire que les mêmes idées se reproduisent dans les ouvrages de ces poëtes; mais si elles se reproduisent sous des faces différentes, si cette répétition augmente la vivacité des sentimens, si cette répétition est le résultat de l'art, ou plutôt de la

la connoissance du cœur humain, que répondront les critiques? En poésie, c'est avec des coups redoublés que l'on remue, que l'on attendrit l'ame : les idées mères ont besoin de cette répétition, pour opérer quelque effet durable sur l'esprit de l'homme si frivole, et qui oublie si facilement à la fin ce qui l'avoit frappé au commencement.

Un des caractères distinctifs de la poésie des auteurs sacrés (et cette remarque s'applique à tous les prophètes), c'est que, dans leurs mouvemens les plus hardis, les plus impétueux, elle ne perd jamais de vue les hommes qu'elle est chargée de consoler ou d'effrayer. Nous voyons les fleuves remonter vers leur source, les collines bondir comme des agneaux, la mer s'entr'ouvrir et fuir, la terre s'émouvoir et s'ébranler, et l'Univers entier, comparé à une tente que le Tout-puissant dresse aujourd'hui, et qu'il renverse demain. Le sentiment domine par excellence dans leurs ouvrages ; sans cesse leur imagination est frappée du spectacle de la nature, et c'est toujours par ce sanctuaire visible qu'ils passent pour s'élever jusqu'à Dieu, afin de chanter ses miséricordes ou ses vengeances. Aussi, quels tours vifs, quelles expressions pittoreques, quel admirable désordre

résultent de cette heureuse harmonie entre le ciel et la terre!

Les œuvres les plus appropriées à notre condition, sont celles de David. Il est avec nous dans nos afflictions, avec nous dans toutes les situations de notre vie; son éloquente verve nous accompagne dans la tombe, va réveiller les morts dans leur poussière, et les rendre attentifs au jugement de Dieu.

Quand David peignoit si énergiquement les misères de l'homme, quand sa religieuse philantropie rassuroit les malheureux, quand Salomon enseignoit la sagesse, Lockman, au fond de l'Orient, jetoit le voile de l'allégorie sur des vérités, dont l'expression eût pu faire pâlir les despotes de l'Inde; Homère composoit son Iliade et son Odyssée. Ce poëte, le plus parfait de l'antiquité, et peut-être de tous les siècles, est celui aussi qui se laisse le plus aller aux charmes de la nature; il ne s'écarte point des objets visibles, même en parlant des choses invisibles, et, sans le savoir, il se rapproche de la manière des poëtes hébreux; jamais il ne se détache du cœur humain; il entraîne la nature dans son vol rapide; il s'en sert pour relever l'éclat de ces fictions dont le temps n'a pu flétrir la beauté enchanteresse, et dont l'éclat colore

encore l'imagination des générations actuelles: C'est de la nature qu'Homère tire ses plus heureuses inventions ; c'est par ce moyen puissant qu'il a revêtu ses pensées, des formes les plus gracieuses, les plus imposantes, et qu'il semble avoir embrassé l'idée de tous les siècles. Ce poëte sait nous rendre intéressante la rudesse même de ses héros sauvages ; il les ennoblit, en les couvrant de son génie sublime, et de ce génie merveilleux sortent Agamemnon, Achille, Ajax, Diomède, Ulysse, avec des traits si nobles et si attachans ; c'est, à proprement parler, un héroïsme de sa création. Sous le pinceau magique d'Homère, des chefs de Natchez, d'Algonkins ou d'Iroquois, eussent acquis autant de lustre et de renommée. Les chefs des Grecs barbares, dans ces temps héroïques, que sa muse a immortalisés, égorgeoient leurs prisonniers, immoloient des vierges mêmes sur le tombeau de leurs compatriotes, avoient les mêmes caprices, la même pétulance, les mêmes désirs, et toutes les passions que nous avons depuis retrouvées parmi les guerriers du nouveau monde. Homère eût de même élevé ceux-ci à la hauteur de ses conceptions. Malheureux durant sa vie, on le dédaigne ; il va mendier de portes en portes pour assurer son existence ; il

meurt, et sept villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à ce grand homme.

Puisqu'à l'origine même des sociétés, les lettres prennent le plus sublime essor, elles ne sauroient être assimilées, comme on l'a fait (tant de fois) à un édifice immense qui se perfectionne de siècle en siècle; cette remarque est applicable même aux sciences. Pour celles qu'on appelle sciences exactes, depuis Euclide, Archimède, jusqu'à Newton et Léibnitz, quelle prodigieuse distance ! Le *crescit eundo* ne sauroit être la devise de l'esprit humain. Après Homère, durant un long espace de temps, il ne s'illustre par aucune production d'élite. Les lettres ressembleroient-elles à certaines plantes, qui rentrent en terre après avoir fleuri quelques jours, et qui attendent un nouveau printemps pour pousser de nouvelles tiges et de nouvelles fleurs ?

EMPIRE D'ASSYRIE ÉCLIPSÉ.

DIXIÈME SYNCHRONISME.

De 930 à 843 avant J. C.

Le royaume de Juda vivoit en paix sous le sage gouvernement d'Asa. Son fils Josaphat, qui lui succéda (919), marcha dans les voies de David, se rendit agréable à Dieu qui le fit triompher de ses ennemis. Les méchans rois se succédoient dans Israël; l'impie Achab, fils d'Amri, fondateur de Samarie, devint odieux à ses sujets : le ciel le punit; il persévera dans son impiété. En vain Dieu lui envoie le prophète Élie; en vain des prodiges l'instruisent de la puissance de ce Dieu qu'il outrage, rien ne peut le corriger, ni les bienfaits, ni les punitions; il périt dans une grande bataille contre les Syriens, et son fils Ochosias, dont l'impiété égala celle du père, ne régna que deux années. Son frère Joram, tout aussi impie, lui succéda.

Un autre Joram, fils de Josaphat, monté sur le trône de Juda, après la mort de ce grand roi, répandit le sang de ses sujets, et fut

digne d'avoir pour épouse, la cruelle Athalie. Il y eut émulation de barbarie et de sacriléges entre les deux royaumes d'Israël et de Juda; la sainteté d'Élisée, les menaces de ce prophête, ne purent dessiller les yeux de ces tyrans sanguinaires; les tragédies recommencent, et le même jour, dans la même ville, périrent Ochosias, fils de Joram, roi de Juda, et Joram, roi d'Israël. Jéhu usurpe le sceptre dans ce dernier royaume, fait exterminer soixante-dix enfans d'Achab, et fouler aux pieds des chevaux l'orgueilleuse Jézabel, principale cause de toutes ces effroyables révolutions.

Sa fille Athalie, reine de Juda, animée par l'ambition autant que par la vengeance, crut envelopper, dans un massacre général, tous les descendans de David, sans épargner même ses propres enfans; mais un rejeton du saint roi, échappa au fer des assassins. Joas, élevé secrétement dans le temple de Jérusalem, sous les ailes, en quelque sorte, de la Providence, et sous la tutelle du grand-prêtre Joad, fut reconnu roi. Joad vengea par la mort d'Athalie, les nombreuses victimes que cette reine criminelle avoit immolées. Joas, après quelques années d'une conduite vertueuse, devint ingrat, perfide, idolâtre, et fit lapider, dans ce même temple

qui lui avoit servi d'asile, le grand-prêtre Zacharie, fils de son libérateur, et qui avoit été le compagnon de son enfance ; le monstre périt lui-même de la main de ses sujets (843).

Coup d'œil sur le reste de la terre.

La Grèce se vivifie, se fortifie par de nouvelles institutions. Dans Sparte, les deux rois, divisés d'intérêt, avoient à l'envi brigué la faveur du peuple, qui finit par mépriser leur autorité. C'est dans ce temps que Lycurgue, fils d'Eunome, mit un terme à l'anarchie. Son frère Polydecte, un des rois de Sparte, étant mort, Lycurgue, en qualité de régent, monta sur le trône, qu'il auroit pu conserver par un crime, mais qu'il abandonna, par vertu, à son neveu Charilaüs, lequel lui dut le sceptre et la vie. Avant d'entreprendre l'ouvrage de la réforme qu'il méditoit, il quitta sa patrie, et voyagea afin de s'instruire. Durant son absence, les maux de l'anarchie augmentèrent ; Lycurgue, invité à venir y porter un remède efficace, profita, il faut l'avouer, d'une manière bien étrange, bien bizarre, des connoissances qu'il avoit rapportées de ses différens voyages. L'an 883, s'opéra, en politique, le phénomène le plus ex-

traordinaire : on ne conçoit pas comment, chez une nation jusqu'alors dépravée, les riches purent consentir au partage des terres, c'est-à-dire, à la privation de toutes leurs jouissances; ni comment tout un peuple put vivre si longtemps en communauté, avec les mêmes intérêts, les mêmes goûts, et presque la même ame.

Chez les Garamantes, en Afrique, cette communauté de biens fut aussi pratiquée, et l'égalité la plus parfaite régna, dit-on, en ce pays, situé au milieu des sables de la Lybie. De nos jours, les Moraves, dans l'Amérique septentrionale, offrent le même spectacle que les Spartiates offroient dans l'antiquité; disons plus, ils valent beaucoup mieux. Même sévérité dans la discipline, même union parmi les membres de cette association religieuse, même communauté de biens, même frugalité et même tempérance; mais les frères Moraves sont pacifiques, et les Spartiates ne respiroient que la guerre; les frères Moraves sont laborieux, et les Spartiates étoient les plus grands fainéans de l'antiquité; la décence est scrupuleusement observée dans les villes moraves, elle étoit exclue de Lacédémone; les filles moraves ont la pudeur qui convient à des vierges, et les étrangers ne sont pas moins frappés de leur application au travail, que de

leur modestie; les filles lacédémoniennes combattoient nues contre les jeunes gens, et ne s'occupoient pas beaucoup de la pratique des vertus domestiques.

Il nous seroit facile de pousser plus loin ce parallèle, si nous ne craignions pas de nous écarter un peu trop du siècle où s'opéra le phénomène qui cause notre surprise. Jamais constitution ne fut plus rigide que celle de Lycurgue; il invoqua les dieux pour se les rendre favorables, mais ces dieux impuissans ne lui inspirèrent pas des idées très-saines de législation. Nous excusons volontiers plusieurs écrivains modernes de l'avoir appelée *la règle des Trapistes*, et d'avoir surnommé les Spartiates, *les Iroquois de l'ancien continent*. Dans la Grèce même, la constitution de Lycurgue fut plutôt un sujet d'étonnement que d'admiration; les citoyens ne connurent plus d'autre table que celle de la patrie, et les deux rois furent obligés de s'y asseoir comme leurs sujets. En dépit de leur frugalité, ces fiers républicains eurent leur délicatesse dans les mets, et firent connoître leur sensualité dans la préparation de leur fameuse sauce noire; par l'éclat de cette vie mortifiée, autant que par leurs exploits, ils se frayèrent un chemin à l'immortalité.

Ce que nous devons le plus admirer dans la constitution de Sparte, est cet équilibre parfait qui régnoit entre les trois pouvoirs, le roi, le sénat et le peuple, dont l'autorité fut dans la suite encore mieux contrebalancée par les éphores.

Nous blâmons le législateur, mais nous sommes forcés d'admirer l'homme qui eut la magnanimité de pardonner à un jeune insensé qui, dans une sédition, lui creva un œil.

Si nous écartons le grave appareil qui cache Lycurgue à nos yeux, nous trouverons dans ce législateur, qui fit tant de loix singulières, un homme bon, sensible, généreux, religieux et désintéressé qui, néanmoins, se laissant éblouir par des idées chimériques, viola la nature, enleva à la pudeur son bandeau, aux pères, le plaisir d'élever eux-mêmes leurs enfans, et priva les habitans de Sparte de la douceur de cultiver eux-mêmes l'héritage de leurs ancêtres. Les Spartiates si vantés eurent, pour cet art si utile et si noble de l'agriculture, les mêmes préjugés que les Huns, dont les nombreux essaims ravagèrent notre continent, aux cinquième et sixième siècles après Jésus-Christ : les honorables travaux de la campagne furent réservés à des esclaves ; aussi les maîtres n'avoient-ils rien à faire. Comment voir

de sang froid neuf mille fainéans se tenir continuellement sur les places publiques, promenant leur ennui de toutes parts, et pérorant toute la journée, eux qui se piquoient d'une précision si rigoureuse dans leurs discours : que pouvoient-ils se dire de si sententieux ?

Lycurgue bannit de Sparte les arts d'agrément, et proscrivit les monnoies d'or et d'argent. Cependant les Lacédémoniens, ennemis des richesses, furent les premiers Grecs qui firent soudoyer avec ces métaux leurs troupes par les Perses, comme ils furent les premiers à trahir les intérêts communs de la Grèce, par le honteux traité qui porte le nom de leur compatriote Antaléidas, 387 ans avant Jésus-Christ.

Lycurgue n'estimant l'homme qu'en raison des facultés physiques, autorisa l'infanticide, dans le cas où le nouveau-né auroit quelques défauts de conformation. Nous ne parlerons point du vol, parce que les biens n'appartenant à personne, appartenoient à tous, et qu'à cet égard, la loi de Lycurgue tendoit uniquement à rendre les jeunes gens adroits, et propres aux ruses de guerre.

Un reproche bien plus grave que l'on fera éternellement à la mémoire de ce législateur, c'est de n'avoir pas rendu sacrés les liens du ma-

riage; c'est d'avoir outragé la pudeur, en ordonnant que les jeunes filles fussent dressées à tous les exercices du gymnase, où elles combattoient nues contre les jeunes gens. « Le sexe le plus curieux de parure, dit à cette occasion l'académicien Toureil, ne connoissoit que celle de l'ame ». Plaisante remarque, et bien digne d'un faux bel esprit! comme si la timidité, la pudeur, ne devoient pas être le plus bel apanage du sexe.

Dans Sparte, l'inhumanité étoit transformée en vertu patriotique, et la férocité en héroïsme. Les femmes n'avoient point d'entrailles; des mères dénaturées, en apprenant la mort de leurs fils, loin de verser des larmes, se couronnoient de fleurs, et alloient dans les temples remercier les dieux d'avoir procuré un glorieux trépas à leurs enfans. Une de ces fanatiques, à laquelle on annonça la mort de son fils, répondit froidement: « *Je ne l'avois mis au monde que pour cela* ». Magnanimité mille fois atroce, et que d'absurdes sophistes peuvent seuls proposer à notre admiration, comme si l'amour maternel ne pouvoit très-bien s'allier avec l'amour de la patrie!

Ces mêmes Lacédémoniennes, qui s'armoient d'une si horrible fermeté, se lamentoient à la

mort de leurs rois, et toutes donnoient les marques du plus violent désespoir, en courant échevelées dans les rues, se meurtrissant le sein, et s'écriant qu'elles avoient perdu leur protecteur et leur père. Jamais le patriotisme, on peut le dire à la louange des peuples modernes, ne fit commettre de semblables barbaries. On vit en Angleterre, en France, en Allemagne, des mères défendre courageusement les intérêts de leur pays sans outrager la nature, pleurer leurs enfans, et les venger ensuite s'il le falloit.

Les Spartiates n'aimoient la liberté que pour eux seuls, car ils traitoient les ilotes comme des bêtes fauves. Dans leur république si renommée, fut introduite l'abominable coutume de faire servir les hommes de jouet à la jeunesse. Quand un père désiroit donner à son fils des leçons de sobriété, un ilote étoit mandé aussitôt. Le malheureux esclave que l'on faisoit enivrer, obligé de perdre la raison pour en donner à de jeunes étourdis, devenoit pour eux un objet de risée, de mépris et de dégoût.

Que l'homme aille s'exercer dans les forêts à l'art de la guerre, qu'il répande le sang des animaux, nous le concevons; mais il ne doit pas s'oublier au point d'aller à la chasse de son semblable. Les jeunes Lacédémoniens, dociles à la

voix des magistrats, et sourds à celle de l'humanité, tendoient des pièges aux ilotes, les attendoient sur le déclin du jour (1), et perçoient de flèches ces malheureux, lorsque trempés de sueur, près de succomber sous le poids de leurs travaux, ils revenoient des champs prendre un repas frugal, et goûter les douceurs du sommeil. A Dieu ne plaise qu'une nouvelle Sparte s'élève un jour sur notre continent ! le plus exécrable des peuples, est celui qui put tolérer de pareils forfaits (2). Les historiens oublient donc qu'ils ont une ame, lorsqu'ils célèbrent cette nation de Spartiates, qu'on peut appeler *les porte - glaives* de l'antiquité.

C'est dans le livre de Platon, intitulé *Les loix*, qu'il est possible d'apprécier la législation de Lycurgue. « Les Spartiates, dit ce sage phi-

(1) Des aventuriers espagnols renouvelèrent dans les Indes occidentales ces scènes abominables; ils alloient avec des dogues à la chasse des Indiens nus. Un de ces chiens exterminateurs, le dogue Mérillo, est aussi célèbre que beaucoup de conquérans.

(2) Après la victoire d'Amphipolis, remportée par les Spartiates sur les Athéniens, durant la guerre du Péloponèse, près de quatre mille ilotes disparurent, et furent égorgés pour prix de leur fidélité et de leur valeur.

losophe, étoient moins des citoyens habitans d'une ville, que des soldats campés sous une tente ». Il leur reproche la fainéantise, l'inhumanité, et des mœurs infames; et pourtant des hommes vertueux, mais inconsidérés, mais sans expérience des républiques et des révolutions, n'ont pas craint d'immortaliser le cynisme et la férocité d'un peuple, qui foula aux pieds les loix les plus sacrées de la nature, et fit de la barbarie une vertu patriotique.

Le premier devoir d'une nation est de respecter la dignité et la vie de l'homme, dans quelque condition que la nature l'ait placé; son insouciance à cet égard est pour le moins coupable. Mais ces horreurs ne doivent point être toutes imputées à Lycurgue; il n'y avoit point encore d'ilotes de son temps.

Telles étoient les principales loix de cette constitution si fameuse: répéter avec Lysandre, qu'il étoit beau de vieillir dans Sparte, est certainement le plus magnifique éloge qu'on puisse faire de cette république, et le seul peut-être qu'elle mérite.

Lycurgue laissa la musique telle qu'il l'avoit trouvée, et les Spartiates, ennemis de tout changement, conservèrent les paroles de leurs anciens cantiques, avec une attention scrupu-

leuse ; ils marchoient en cadence au son d'une flûte, non pas comme le suppose Rollin, pour modérer leur ardeur martiale, mais pour l'augmenter ; car au rapport du savant Kalkbrenner, le rhythme composé de deux brèves, étoit un mouvement très-animé, entièrement semblable au pas de charge des peuples modernes.

Les véritables Spartiates n'étoient qu'au nombre de neuf mille, et ils habitoient la ville même de Sparte ; ceux qui résidoient à la campagne, n'étoient pas en possession des mêmes droits : on les connoît plus spécialement sous le nom de Lacédémoniens. L'histoire a soin de nous faire observer que les quatre cents prisonniers faits durant la guerre du Péloponèse, par les Athéniens, dans la petite île de Sphactérie, étoient tous des citoyens de Sparte ; et cette république, malgré toute sa fierté, toute la sévérité de ses principes, les réclama cependant, à cause de cette qualité privilégiée.

Les Spartiates firent une loi contre les étrangers, nommée Xénélasie (1) ; elle n'interdisoit l'entrée de leur ville, qu'aux hommes dont la profession auroit pu nuire à l'austérité des mœurs

(1) Ce composé vient des mots ξένος, étranger, et ἐλασία, expulsion.

spartiates,

spartiates, tels que les comédiens, les poëtes licencieux, et les musiciens dont le chant étoit efféminé; du reste, les Spartiates, ainsi que les autres Grecs, regardèrent toujours l'hospitalité comme un de leurs devoirs les plus sacrés et les plus indispensables.

Lycurgue donnant à Sparte l'exemple d'un dévouement généreux, s'exila volontairement, et sur une terre étrangère se laissa mourir de faim, pour obliger ses concitoyens à garder le serment qu'ils avoient fait d'observer ses loix, jusqu'à son retour. Un grand homme fut l'auteur de cette singulière législation, 883 ans avant Jésus-Christ; un autre grand homme, l'Achéen Philopémen, la détruisit, 188 ans avant la même ère.

Phidon, dans Argos, venoit d'inventer les poids et les mesures, ainsi que l'usage des monnoies.

ONZIÈME SYNCHRONISME.

De 843 à 754 avant J. C.

Amasias, qui succéda à son père Joas, fut aussi vertueux dans les commencemens, aussi coupable à la fin de son règne, et périt aussi

tragiquement (826), après avoir vu les Israélites, ses ennemis, maîtres de Jérusalem, et le temple pillé. Pendant l'enfance de son fils Ozias, l'anarchie augmenta les malheurs de Juda : ils cessèrent, lorsqu'Ozias fut en état de tenir le sceptre. Ce prince fut couvert de lèpre à cause de son orgueil ; il eut pour successeur Joathan son fils (754). Dans Israël, un autre Joas, presque toujours vainqueur de Juda, laissa le trône à Jéroboam II (831), qui l'occupa l'espace de 41 ans : une affreuse et longue anarchie déchira le royaume, après la mort de ce prince. A peine son fils Zacharie est parvenu à l'âge de régner, qu'un usurpateur le tue, et qu'un second usurpateur massacre le premier, et, après dix années de règne, laisse le sceptre à son fils Phacéa. L'ambition signale de plus en plus ses fureurs, et les usurpations se multiplient. Phacée, autre usurpateur, fait périr Phacéa, et s'assied à son tour sur le trône d'Iraël (755).

Dans cette période, Caranus (807) jette les fondemens du royaume de Macédoine. Iphitus, l'an 776, rétablit en l'honneur d'Hercule même, les jeux olympiques, tombés en désuétude, et que le héros grec avait, quatre cent quarante-deux années auparavant, institués en l'honneur de Jupiter. Le plaisir resserra les liens qui

unissoient, entr'eux, les divers Etats de la Grèce, et leur confédération fut cimentée d'une manière solide ; les hostilités cessoient entre les Grecs, lorsque le héraut annonçoit la célébration de ces jeux solennels, de quatre années en quatre années. Au milieu même des fureurs de la guerre du Péloponèse, tous les Grecs, les Athéniens exceptés, rassemblés sur les bords de l'Alphée, goûtèrent durant quelques jours les douceurs de la paix. Il étoit pourtant bien cruel de passer d'une scène de plaisir, et d'une réunion fraternelle, sur un champ de bataille, et de s'égorger de nouveau.

Athènes reste dans l'obscurité sous le gouvernement des archontes perpétuels; la constitution de Lycurgue s'affermit dans Sparte; un des rois mêmes, Théopompe (770), diminue les prérogatives de l'autorité souveraine, en créant les éphores, magistrats populaires, qui furent revêtus d'un pouvoir presqu'illimité, et qui s'exerçoit contre les rois eux-mêmes; les éphores ne restoient qu'une année en possession de cette redoutable magistrature, qui contint dans le devoir les principaux citoyens.

DOUZIÈME SYNCHRONISME.

De 754 à 672 avant J. C.

Joathan illustra seize années le royaume de Juda par ses vertus. L'horrible Achaz, son successeur, fut loin d'imiter un pareil modèle; Dieu le punit de ses crimes. Les Israélites détruisirent l'élite des guerriers de Juda; les Assyriens, pour comble de malheurs, vinrent ravager ce royaume. Achaz, au lieu de se repentir de ses iniquités, en commit de nouvelles, et mourut dans son endurcissement (724). Le saint roi Ezéchias, détestant la conduite d'un tel père, purifia ses Etats souillés par l'idolâtrie ; le ciel le protégea en récompense de son zèle. Un ange exterminateur, s'avançant pour la défense de ce pieux roi, fit périr, en une seule nuit, presque toute l'armée des Assyriens qui assiégeoient Jérusalem. Leur roi Sennachérib fut obligé de fuir devant la colère de ce Dieu redoutable dont il avoit horriblement blasphémé le nom, et, de retour à Ninive, reçut au pied des autels de ses faux dieux, la mort que lui donnèrent des fils barbares. Ezéchias eut pour successeur (699) son fils Manassé. Dans Juda se renouvellent les

forfaits passés ; Manassé fit scier en deux le prophète Isaïe, et se livra à toutes les impiétés des Achab et des Achaz.

Le royaume d'Israël continue à être un théâtre sanglant d'ambition. Osée précipite du trône Phacée (735), et le fait mourir; les troubles recommencent, Israël s'épuise. Enfin Salmanasar, roi de Ninive, conquit ce royaume schismatique (718), et emmena les dix tribus en captivité, avec leur dernier roi Osée, le dix-huitième qui eût porté le sceptre d'Israël, depuis Jéroboam. Dans ce temps si déplorable, arriva l'histoire si touchante de Tobie qui, au milieu de la corruption universelle, s'étoit conservé pur dans Israël, ainsi que toute sa famille.

RENAISSANCE DE L'EMPIRE D'ASSYRIE.

C'est au bruit d'une révolution que ressuscite cet empire mort pour nous depuis si long-temps, et c'est le nom de Sardanapale qui sert de premier point de ralliement, nom qui exprime l'idée de la mollesse et de la débauche la plus honteuse. Ce prince se précipita du trône sur un bûcher, pour ne point tomber au pouvoir de ses généraux révoltés, Arbace et Nabonassar. Sardanapale termina sa honteuse vie avec plus de

résolution que l'on n'auroit dû en attendre d'un souverain qui se glorifioit de passer ses jours à boire, manger et dormir. Les nuages étendus sur l'histoire profane commencent à se dissiper; l'ère de Nabonassar, ou l'époque de cette grande révolution, 747 ans avant J. C., ouvre le grand siècle, le siècle historique par excellence : c'est à partir de cette époque uniquement, que les annales de tous les peuples se débarrassent du voile des fictions. Nous marcherons, néanmoins, encore quelque temps entre les ténèbres et la lumière, jusqu'à la journée de Marathon, 490 ans avant J. C.; quelquefois même des fables nous feront perdre de vue la vérité. Hérodote, par exemple, depuis cette ère classique de Nabonassar, ne fait-il pas naître, vivre et mourir Cyrus comme un héros de roman?

Le royaume d'Assyrie fut divisé en deux monarchies, celle de Ninive, et celle de Babylone. Holopherne, général d'un Nabuchodonosor, roi de Ninive, assiégea (688) la ville de Béthulie, que sauva Judith, en tuant le chef de l'armée ennemie; l'histoire de ces deux monarchies est encore très-embrouillée. Arbace, qui s'étoit rendu maître de la Médie, n'y avoit point établi de gouvernement fixe, puisque l'an (710), l'anarchie désola cette contrée.

Les anciens Mèdes, nés comme tous les peuples de l'Asie, pour obéir à un monarque, essayèrent cependant de se gouverner en forme de république; cet essai leur coûta cher. Fatigués d'exercer eux-mêmes leurs droits de souveraineté, ils furent obligés de recourir à un de leurs concitoyens, nommé Déjocès, et de lui ceindre le front du diadème, pour faire cesser les maux qui les accabloient. Celui-ci, avec beaucoup d'adresse, avoit caché ses désirs ambitieux sous le masque de la modestie et de la popularité; du moment qu'il fut roi, les troubles publics furent apaisés. Déjocès bâtit Ecbatane, qui devint la capitale de la Médie, se renferma au fond de son palais, et se rendit invisible aux yeux de ses peuples, afin de s'attirer plus de respect. Le royaume de Lydie acquéroit une puissance formidable sous la dynastie des rois Mermnades.

L'Égypte, toujours le centre des sciences et des arts, est ensevelie dans sa propre grandeur.

Déjà un levain de républicanisme fermente dans la Grèce entière. Les Athéniens détruisent l'archontat perpétuel qui subsistoit depuis trois cent quarante-un ans, et substituent aux archontes perpétuels les archontes décennaux (684). Au bout de soixante-sept années, les Athéniens,

devenus plus jaloux de leur liberté, remplacèrent l'archontat décennal par l'archontat annuel, qui subsista jusqu'à la fin de la république.

Lacédémone régénérée eut à soutenir (754) une guerre opiniâtre contre les Messéniens; elle fut interrompue trois fois par une trêve. Euphaës, roi de Messénie, signala son courage contre les Spartiates, et périt glorieusement les armes à la main, pour la défense de ses sujets (730). Aristodème, afin de lui succéder, se rendit volontairement parricide, en immolant sa propre fille, sur la foi d'un oracle qui avoit promis le sceptre à l'auteur d'un pareil forfait. Après une bizarre alternative de succès et de revers, lui-même, dans un accès de mélancolie, se perça de son épée sur le tombeau de sa malheureuse fille, et la Messénie subit la loi de Sparte. A peine cette guerre est finie, qu'une autre s'allume contre les Argiens (720); elle est célèbre par le combat de trois cents Spartiates contre trois cents de leurs ennemis. La victoire demeura aux premiers, grâce à la présence d'esprit du brave Othryade, leur dernier champion, qui dressa un trophée sur le champ de bataille même, et se tua aussitôt pour ne point survivre à ses valeureux compagnons.

En 685, les Messéniens reprirent les armes

contre Lacédémone ; les troupes de cette république essuyèrent des défaites. Les Lacédémoniens abattus demandèrent un général aux Athéniens, qui leur envoyèrent Tyrtée. C'étoit un homme contrefait, sans aucune teinture de l'art militaire, mais poëte enthousiaste, plein de verve et de feu ; il ranima, par ses mâles accens, l'ardeur guerrière des vaincus, les fit triompher de leurs ennemis qui, battus de tous les côtés, malgré l'intrépidité de leur roi Aristomène, furent contraints de se retirer sur le mont Ira.

Archias de Corinthe fonde Syracuse (732) ; les Spartiates partheniens fondent Tarente (733) ; les Grecs, inquiets, ambitieux, envoient au loin des colonies, principalement dans cette partie de l'Italie méridionale, qui, pour cette raison, fut nommée depuis, la grande Grèce. Toutes ces colonies restèrent unies, par les liens de la reconnoissance, à leur métropole, et, dans la suite, tirèrent vanité de leur origine.

Rome, fondée par Romulus, l'an 753 avant Jésus-Christ, fut d'abord gouvernée par sept rois (1) l'espace de deux cent quarante-quatre

(1) On a voulu révoquer en doute l'existence de ces rois, parce qu'au nombre de sept seulement, ils occupent une période de deux cent quarante-quatre

ans; ensuite par des consuls, puis par des tribuns militaires et des consuls, alternativement; et de nouveau, par des consuls seuls (1); et dans des circonstances critiques, par des dictateurs.

Le sang d'un frère cimenta les fondemens de cette ville qui, un jour, devoit commettre elle-même tant d'injustices et de forfaits. Dans l'origine, elle ne vécut que de rapines et de brigandages; la race de ses premiers habitans, composée d'esclaves fugitifs, ne put se perpétuer que par l'enlèvement des filles des peuples voi-

---

années; mais en France, dans la branche des Bourbons, cinq rois seulement occupent une période de deux cent trois ans.

(1) Nous pouvons distinguer trois sortes de consulat : le consulat purement patricien, le consulat mixte ou composé d'un patricien et d'un plébéien, le consulat éclipsé. Aux deux premières espèces de consulat furent attachées les prérogatives de la souveraineté, et jusqu'à l'époque de la fuite de Pompée en Thessalie, les hommes revêtus de cette magistrature, furent les représentans de la république. Depuis la journée de Pharsale, les consuls n'eurent plus qu'un vain titre et de vains honneurs. Dans la suite des âges, le consulat fut avili au point qu'Arcadius, l'an 399 après Jésus-Christ, promut à cette dignité l'eunuque Eutrope.

sins (1). Romulus, égorgé par les sénateurs (715), et coupé en mille pièces par eux, devint pourtant un dieu, ainsi que l'objet d'un culte spécial.

Numa Pompilius vint heureusement faire briller quelques rayons de sagesse dans ce repaire de brigands; il les purifia, en quelque sorte, par ses institutions, adoucit, durant son règne, l'humeur belliqueuse et féroce des Romains, calma leur effervescence, et réprima, avec le secours de la morale et de la religion, leur penchant au vol et au pillage. Ce nouveau peuple se recueillit long-temps en lui-même sous le gouvernement paternel de Numa, qui mourut sept cent soixante-douze années avant Jésus-Christ.

L'esprit humain, ou plutôt l'esprit de Dieu,

---

(1) En 1016 après Jésus-Christ, Spitignée, roi de Bohême, surpris par un orage des plus violens, se réfugia dans un couvent de religieuses : jeune, aimable, ses yeux se promenèrent avec complaisance sur les pensionnaires de cette maison, et se fixèrent sur Judith, fille du prince palatin du Rhin. Le roi devint amoureux de la princesse, et peu de temps après l'épousa. Dans la suite, jouant le même rôle que les Sabines, elle se jeta entre l'armée de son père et de son époux, près d'en venir aux mains, et les réconcilia.

illustre cette époque de l'histoire. Osée, Amos, Michée, Ezéchias, Nahum, Habacuc, paroissent de 806 à 672. Isaïe, doué d'une imagination vive, enflammé d'un zèle divin, se distingua par la beauté de son génie, par le feu de ses compositions, et par la hardiesse sublime de ses pensées. Le cantique d'Ezéchias, monument immortel de la reconnoissance de ce prince envers le Tout-Puissant, est un des plus beaux morceaux que l'antiquité puisse nous offrir : il est difficile de plus approcher de ce modèle, que ne la fait J.-B. Rousseau, et tout le monde sait par cœur ces vers :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
. . . . . .
. . . . . .
Je disois à la nuit sombre :
O nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.
. . . . . .

Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans, etc.

Le soleil est ici très-poétique ; mais cette expression est beaucoup moins naturelle que ce regret exprimé avec une simplicité si touchante, *non aspiciam hominem ultrà ;* l'homme mourant songe plus à son semblable qu'à son dernier soleil, et le poëte français, qui substitue une image à un sentiment, est bien inférieur au pieux roi de Juda. La comparaison tirée du texte, *generatio una ablata est quasi tabernaculum pastorum,* a une couleur plus antique, plus pastorale, plus rapprochée de la nature, que la comparaison dont Rousseau s'est servi, faute de pouvoir rendre celle d'Ezéchias même.

TREIZIÈME SYNCHRONISME.

De 672 *à* 640 *avant J. C.*

Les ténèbres viennent encore s'emparer de l'empire d'Assyrie.

Dans le royaume de Juda, Manassé, accablé de malheurs, s'humilia devant Dieu, et l'adversité lui fit sentir et pleurer l'énormité de ses

crimes, qui lui furent pardonnés. Amon, son fils, plus criminelque le père, ne se repentit point, et fut massacré en 641; il eut pour successeur Josias.

L'histoire de l'Égypte commence à se débrouiller sous le règne de Psammétichus, lequel mit fin à l'espèce d'anarchie qui désoloit ce royaume. Les Grecs furent admis dans les troupes égyptiennes; cette faveur alluma la jalousie des soldats égyptiens, qui, au nombre de deux cent mille, émigrèrent en Éthiopie, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, et ce qu'ils avoient de plus cher au monde. L'Asie toute entière étoit soumise, soit aux Lydiens, soit aux Assyriens, soit aux Mèdes, sur lesquels régnoit Phraate. Les Phéniciens étoient les facteurs de toutes les nations, et Tyr l'entrepôt des richesses du monde.

La guerre de Messénie se termina (670) par la prise de la forteresse d'Ira; les vaincus furent condamnés à un esclavage perpétuel. Les Messéniens, qui purent se mettre à l'abri du ressentiment des vainqueurs, se réfugièrent en Italie, en Sicile, d'où, trois siècles après, leurs descendans furent rappelés par les Thébains, vainqueurs de Sparte, pour aller relever les murs de l'antique Messène, et abreuver d'humiliations

les cruels ennemis de leurs ancêtres. Athènes demeuroit dans un état paisible, et ne fournissoit par conséquent aucune page à l'histoire.

L'humeur belliqueuse des Romains se réveilla sous le règne de Tullus-Hostilius. La réunion d'Albe à la ville de Rome, conquête due à la valeur des Horaces, augmenta la puissance naissante des Romains; ce roi, vainqueur des Sabins et des Latins, fut tué par la foudre (640), et eut pour successeur Ancus-Martius.

Cet âge n'offre qu'une immortalité incertaine, barbare et confuse; Tullus-Hostilius en est le personnage le plus célèbre.

QUATORZIÈME SYNCHRONISME.

De 640 *à* 616 *avant J. C.*

La ville de Ninive étoit devenue la reine des nations; l'orgueil de ses rois, la richesse de ses habitans, causèrent la perte de cette grande cité, qui renfermoit autant de merveilles que Babylone. Les Babyloniens et les Mèdes commandés, ceux-ci par leur roi Cyaxare, ceux-là par Napolassar, général de Sarac, roi de Babylone, exécutèrent les décrets du ciel contre

Ninive, l'assiégèrent, la prirent, et la détruisirent de fond en comble. Napolassar détrôna
633 Sarac, et monta sur le trône à la place de son maître ; l'empire des Assyriens recouvra presque en entier son antique puissance. Cyaxare se vit assailli par les Scythes qui, sous la conduite de leur roi Madyé, se jetèrent sur la Médie, et couvrirent de deuil toute l'Asie supérieure.

Josias, dernier roi vertueux de Juda, ne peut ramener son peuple à la justice ; des guerres peu importantes sont entreprises par les rois de Lydie contre des villes libres, fondées par les Grecs ; Psammétiçus s'occupe à multiplier les relations commerciales de ses sujets, à détruire leur aversion pour les étrangers, et à réparer la perte des deux cent mille guerriers qui avoient renoncé à leur patrie.

Les annales de Sparte sont muettes ; celles d'Athènes ne le sont pas tout-à-fait : cette ville, agitée par la discorde, eut recours à Dracon, homme d'une vertu rigide, mais que la prudence ne régloit point (623) ; chacun vouloit gouverner ; chacun méditoit en secret la résolution d'asservir la république ; c'étoit le règne de l'intrigue. Ce législateur irrita le mal, au lieu de le couper dans ses racines, et, par une sévérité aussi minutieuse qu'excessive, mécontenta tous

les

les partis de la république, au lieu de les réunir; toutes ses loix portoient l'empreinte d'un caractère rigide et dur. Regardant l'oisiveté comme la mère de tous les vices, il condamnoit à mort quiconque n'avoit aucun état, alléguant pour raison que « l'oisiveté ne pouvoit trouver de plus grand repos que dans la tombe ». Ce code sanguinaire révolta tous les esprits, et le mépris des loix augmenta les malheurs publics. Corinthe gémissoit sous une dure tyrannie; cependant l'un de ses tyrans, Périandre, adoucit la rigueur de sa domination, et mérita d'être mis au rang des sages.

Durant les vingt-quatre années du règne d'Ancus-Martius, petit-fils de Numa, Rome ne présente aucune scène intéressante pour l'histoire; quelques hostilités contre les peuples voisins, ne doivent point être regardées comme des événemens fort instructifs.

Les deux plus grandesrévolutions qui changent la face de l'Asie, sont la destruction de Ninive, et l'invasion des Scythes; et encore est-il bien difficile de porter la lumière dans les ténèbres qui enveloppent ces deux révolutions si mémorables. En Europe, Dracon seul doit être en spectacle aux yeux de la postérité, car les autres personnages n'ont aucun de ces traits caractéristiques, pro-

pres à fixer l'attention du lecteur; d'ailleurs, tout ce que l'on rapporte de leur vie, est aussi vague qu'incertain; un sage pyrrhonisme peut s'exercer sur la plupart de leurs actions.

QUINZIÈME SYNCHRONISME.

De 616 *à* 578 *avant J. C.*

Le pieux roi Josias fut tué dans une grande
603. bataille livrée contre les Egyptiens (603). Son fils Joachas retraça le souvenir des rois les plus impies et les plus méchans, il ne régna que trois mois; Néchos, roi d'Égypte, l'emmena en captivité, et plaça sur le trône de Juda, Joachim, fils de Joachas : ici s'enchaînent l'histoire des Assyriens et celle des Juifs. Nabuchodonosor-le-Grand, qui venoit de succéder à Napolassar son père, s'empara de Jérusalem, affoiblit le royaume de Juda, conduisit l'indigne monarque à Babylone, après avoir placé sur le trône, Jéchonias, fils d'Eliakim : le nouveau roi s'étant révolté, en fut précipité aussitôt, et Nabuchodonosor donna la couronne à Sédécias qui, plus endurci, se livrant à plus d'excès que ses prédécesseurs, paya d'ingratitude ce bienfait, en prenant les ar-

mes contre le roi de Babylone. Nabuchodonosor était la terreur de l'Orient, tout cédoit à l'effort de ses armes; il vainquit les Égyptiens venus au secours de Sédécias; la ville de Jérusalem prise après un siége meurtrier, fut renversée de fond en comble, ainsi que le temple bâti par Salomon, et Sédécias eut les yeux crevés, après avoir vu ses deux fils égorgés, en sa présence, par l'ordre du vainqueur. 588.

Un mauvais prince, Saül, commença les destinées du royaume d'Israël; un plus mauvais prince, Sédécias, les termina. Samuël effraya Saül, de son ombre criminellement évoquée; Jérémie remplit la cité sainte de ses lamentables accens, qui ne purent effrayer les trois derniers rois de Juda. 605.

Captivité de Babylone.

Elle date du règne de l'impie Éliakim, fils de Joachas. Les Israélites tant de fois punis, mais jamais corrigés, furent traînés en captivité sur les rives de l'Euphrate. Dans cet état d'humiliation et de malheur, Daniel, un de leurs consolateurs et de leurs prophètes, aperçut la glorieuse destinée des quatre grands empires, annonça intelligiblement, et prédit cette série de révolutions qui précédèrent et qui suivirent la

venue du Messie. Dieu adoucit le sort de ce peuple malheureux, préserva des flammes de la fournaise, trois jeunes Hébreux fidèles à leur loi, et défendit Daniel lui-même dans la fosse aux lions. Israël, en exil, conserva ses mœurs, ses coutumes, ses juges, ainsi qu'il est facile de le prouver, d'après l'histoire de la chaste Susanne.

Nabuchodonosor, devenu la terreur des nations, enrichi des dépouilles de Tyr, éleva la puissance de l'empire d'Assyrie au plus haut degré de puissance et de gloire.

L'Égypte, sous le règne de Néchos, vit ses ressources commerciales augmenter; par ordre de ce monarque, les Phéniciens partis de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, d'Orient en Occident. Au bout de deux années et demie, ils entrèrent, par les colonnes d'Hercule, dans la Méditerranée, et arrivèrent aux bouches du Nil. Néchos essaya, mais en vain, d'unir, par un canal, la mer Rouge à la Méditerranée; l'Égypte presque toujours victorieuse sous son règne, n'essuya que des revers sous le règne d'Apriès: Nabuchodonosor le vainquit à différentes reprises; on prétend même que le roi de Babylone subjugua une partie de l'Égypte.

Sous Cyaxare, les Scythes sont enveloppés

dans un massacre général; les Mèdes débarrassés, par ce crime, de leurs ennemis, devinrent de jour en jour plus redoutables; la puissance des rois de Lydie, contrebalançoit celle des Mèdes : ces deux peuples étoient près d'en venir aux mains, et de terminer (597) leurs querelles dans une grande bataille, lorsque survint une éclipse de soleil, phénomène qui heureusement effraya les deux armées, et les mit en fuite.

Dans la Grèce, les Spartiates vivoient en paix, et la constitution de Lycurgue étoit rigoureusement observée; ce peuple étonnant se formoit à l'art militaire, et par une vie austère se fortifioit en silence, afin de se préparer à braver tous les dangers.

Il n'en étoit pas de même des Athéniens, l'anarchie désoloit leur ville. Cylon profitant des troubles, s'empara de la citadelle (600); mais ne pouvant défendre cette conquête contre un peuple en fureur, il s'enfuit, et laissa ses partisans à la merci de la vengeance populaire; ils furent tous massacrés dans le temple de Minerve, sans respect pour la sainteté du lieu, et malgré le serment de l'archonte Mégaclès, qui leur avoit promis la vie. D'affligeans revers suivirent cet horrible parjure, et furent regardés par les Athéniens comme des marques de la co-

lère céleste. Le vertueux Épiménide, se rendant au vœu de ces citoyens repentans, vint de l'île de Crète (598) purifier la ville d'Athènes, opérer quelques changemens dans les cérémonies religieuses, et réconcilier, pour un moment, les diverses factions. Ce vertueux étranger sortit de cette ville, une branche d'olivier à la main, seul gage qu'il voulut accepter de la reconnoissance des Athéniens. A peine se fut-il éloigné, que les troubles recommencèrent. Trois partis agitoient l'Etat, *la plaine*, *la montagne*, *les gens de mer* (1); Athènes étoit un champ de bataille. Les citoyens, fatigués de ces discordes perpétuelles, se réunirent un moment, et choisirent pour législateur, Solon, qui, plus circonspect, plus sage que Dracon, sut démêler les passions, concilier les intérêts des divers partis, redonna à l'aréopage son premier lustre, et fonda (594) sa constitution sur les règles d'une politique consommée; mais ce grand homme, obligé de recourir à des palliatifs, plutôt qu'à des remèdes efficaces, éta-

(1) Nous avons vu, chose extraordinaire, ressusciter de nos jours ces deux premières dénominations. La France entière trembla, ainsi que la république athénienne, au nom de la montagne.

blit un gouvernement mixte, et par sagesse même, fut obligé de donner à ses compatriotes un ouvrage imparfait. Solon s'absenta l'espace de dix années, au lieu de rester dans Athènes pour surveiller l'exécution des loix, et les projets de trois chefs ambitieux qui étoient chacun à la tête d'un parti.

Sous Tarquin l'ancien, Rome sans cesse occupée contre les Latins, les Etrusques et les Sabins, s'aguerrit davantage; son histoire ne présente que des faits peu intéressans, que la superstition, la crédulité ont enveloppés de ténèbres impénétrables; les divinités étrusques, et la plupart des cérémonies religieuses, observées parmi ce peuple, furent admises dans Rome.

SEIZIÈME SYNCHRONISME.

De 578 *à* 549 *avant J. C.*

Après la mort de Nabuchodonosor-le-Grand, qui eut presque toujours les armes à la main, et 562.
que la victoire accompagna dans toutes les batailles, l'empire d'Assyrie déclina sensiblement; les successeurs de ce puissant monarque, se

plongèrent dans les délices, et négligèrent de tenir les rênes du gouvernement : les Mèdes surent bien profiter de cette négligence. L'incertitude historique augmente sur notre route; les annales des Lydiens et des Mèdes, ne rapportent que des faits contradictoires. On doit se borner à croire qu'il y eut un grand mouvement en Asie; c'étoit le signal de la chute de l'ancien empire d'Assyrie. Des ténèbres épaisses précèdent, pour ainsi parler, le grand jour historique dont bientôt nous allons apercevoir la brillante aurore.

Apriès fut détrôné en Egypte par Amasis (570), homme d'une basse extraction, mais qui, sur le trône, parvint à la faire oublier. Ce royaume s'affoiblit intérieurement ; des guerres civiles en avoient ébranlé la puissance.

Chez les Athéniens, Pisistrate (566), sous le masque trompeur de la modération, de la popularité, et à l'aide d'un étrange stratagème, usurpa l'autorité souveraine. Sa tyrannie ne détruisit pas l'édifice élevé par Solon, qui eut la douleur de voir ses concitoyens asservis à un seul homme; les démagogues qui parurent dans la suite, portèrent à la constitution athénienne des coups plus dangereux que Pisistrate, chacun d'eux la modifiant au gré des passions et des désirs populaires.

Sous le gouvernement de cet homme, les Athéniens eussent été heureux, s'ils avoient pu oublier les charmes de l'indépendance, et renoncer à une souveraineté qu'ils exercèrent presque toujours avec barbarie. Solon ne pouvant voir la perte de la liberté de sa patrie, alla voyager en Asie, et mourut dans une extrême vieillesse; Sparte resta dans une heureuse obscurité. C'est au milieu des troubles que la comédie prit naissance dans Athènes : sans doute Pisistrate fut charmé d'encourager un amusement propre à distraire les Athéniens de la perte de leur liberté. Cependant il ne put affermir son pouvoir; il éprouva toutes les chances de la bonne et de la mauvaise fortune; chassé trois fois d'Athènes, trois fois il rentra dans cette ville, et recouvra la tyrannie.

L'ambition s'agitoit de toutes parts; en Sicile elle rendit féroce Phalaris, qui usurpa l'autorité dans Agrigente, et imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les malheureux. En Italie, Servius Tullius, successeur de Tarquin l'ancien, eut besoin de consolider, parmi des sujets grossiers, les principes de civilisation donnés par Numa, et que des guerres perpétuelles avoient ébranlés; il acheva d'organiser Rome, et, pour la conservation des mœurs, ce roi institua la

cérémonie (1) imposante du lustre, destinée à garantir la pratique des loix et de la vertu; Servius se montra le bienfaiteur de l'humanité, et le protecteur des malheureux.

L'ambition se glisse jusque dans les épaisses forêts des Gaules, d'où s'échappent des essaims de guerriers qui franchissent les Alpes, et vont s'établir au pied de ces hautes montagnes.

DIX-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 549 *à* 529 *avant J. C.*

Tout se préparoît à un changement dans l'Asie; la mollesse des rois de Babylone, la force nouvelle d'un peuple jusque-là inconnu, l'appari-

---

(1) Ce mot tire son origine du nom même de la cérémonie, et signifie tout à la fois, parcourir et purifier. Les prêtres, une branche de chêne à la main, répandoient de l'eau sacrée sur les tribus réunies dans le champ de Mars. Le dernier cens ou dénombrement eut lieu sous l'empire de Vespasien, soixante-quatorze ans après J. C. Deux vieillards, âgés chacun de 159 années, parurent devant cet empereur qui, pénétré de respect, se leva, et salua les deux doyens de l'empire romain.

tion subite d'un grand homme, accélérèrent la chute de cet empire. Les Mèdes eux-mêmes étoient aussi efféminés, aussi corrompus que les Babyloniens, lorsque les Perses s'unirent à la Médie. L'enfance de Cyrus fait connoître, pour la première fois, ce peuple célèbre; et c'est, pour ainsi dire, auprès du berceau de ce prince, que nous pouvons étudier paisiblement les mœurs, coutumes et usages des Perses qui, confinés dans leurs montagnes, vivoient avec toute l'austérité des Spartiates. Quant à Cyrus lui-même, sa naissance est défigurée par les fables, et toute discussion critique à ce sujet seroit superflue. Il est très-sûr qu'un célèbre conquérant, du nom de Cyrus, a renversé le puissant empire des Assyriens; mais presque toutes les actions de ce fondateur de l'empire des Mèdes et des Perses, sont ensevelies dans une nuit profonde.

En aucun pays on ne prolongea plus longtemps qu'en Perse l'enfance, afin de se procurer plus sûrement des hommes; la vie des habitans n'étoit, à proprement parler, qu'une longue et pénible éducation. Le but des instituteurs ou magistrats, car l'une de ces fonctions ne se séparoit point de l'autre, étoit de former des sujets sobres et tempérans, la sobriété et la tempé-

rance étant considérées comme des achemine-mens à la vertu.

Le mélange des Perses avec les Mèdes fit, de ces deux nations si différentes, un peuple qui bientôt ne ressembla plus ni aux Mèdes, ni aux Perses eux-mêmes : cependant ceux-ci furent toujours renommés pour leur franchise et pour leur valeur ; le luxe de la Médie ne put jamais leur faire perdre ces deux estimables qualités.

Après la mort de Cyrus s'altérèrent les mœurs simples des Perses, et le prix d'une bonne éducation fut méconnu ; les héritiers présomptifs du trône furent eux-mêmes confiés à des eunuques, comme si des individus qui n'appartiennent à aucun sexe, eussent été bien propres à élever les maîtres d'un puissant empire. Une coutume bizarre qu'il nous répugneroit de croire (si tout n'étoit pas croyable dans l'homme, quand il est question de travers) fut adoptée en Perse ; on permit aux habitans d'avoir sept femmes, et aux femmes d'avoir sept maris (1).

Le grand homme s'annonça dans Cyrus dès l'âge le plus tendre ; ses grâces, ses manières ai-

(1) Chez les Naïres de la côte de Malabar, les femmes ont neuf maris, sans que la jalousie, disent

mables, ses reparties spirituelles, son innocence, le firent chérir universellement. Devenu homme fait, il sut tempérer la rigueur du pouvoir et l'éclat de sa renommée, par la douceur et la bonté; aussi fut-il adoré de ses troupes, dont il connut tous les officiers, qui, pour la plupart, avoient été les compagnons de ses études. A la fleur de l'âge, dans le feu des passions, il refusa de visiter Panthée, reine de Susiane, sa prisonnière, dont la beauté auroit pu le subjuguer, et le héros ne l'empêcha point de trembler pour l'homme. La continence d'Alexandre fut d'une ame encore plus énergique, puisque le roi de Macédoine vit ses belles captives, et ne succomba point.

Cyrus, suppléant au nombre par un bonne discipline, terrassa, dans les plaines de Thymbrée, les Lydiens, les Égyptiens et les Assyriens confédérés; c'est la première bataille 548.
rangée dont il soit question dans l'histoire ancienne. La ville de Sardes fut prise, et Crésus, l'ame de cette confédération, tomba au pouvoir du vainqueur, qui le traita généreusement.

---

les voyageurs, se glisse jamais dans le cœur de ces nobles de l'Indostan, qui entre eux s'arrangent fort à l'amiable.

Dans la personne de ce prince, finit la monarchie lydienne qui, jusqu'à cette époque, avoit été gouvernée par trois célèbres dynasties, celles des Héraclides, des Alyades et des Mermnades. La première fournit aux Lydiens vingt-deux rois; Argon, Ardys Melès, et Candaule, dernier prince des Héraclides, sont les seuls noms qui soient parvenus jusqu'à nous. L'aventure scandaleuse de l'anneau de Gygès, termina les destinées de ce premier royaume, qui avoit subsisté l'espace de cinq cents ans. Gygès, chef des Mermnades, et ses successeurs Ardys II, Alyates Ier ainsi qu'Alyates II, s'agrandirent aux dépens des colonies grecques de l'Asie; l'irruption des Scythes cimmériens, avoit déjà porté un coup fatal à la puissance de cette monarchie, qui éprouva beaucoup d'autres révolutions, dont il ne reste plus qu'un souvenir vague dans les annales des peuples.

Les remparts, les hautes tours, les portes d'airain de Babylone, ne purent arrêter Cyrus, qui s'introduisit dans cette ville en détournant le cours de l'Euphrate. En une seule nuit, le puissant empire des Assyriens s'écroula, et ses diverses provinces se fondirent dans le nouvel empire des Perses (538).

Balthazar, monarque impie, débauché et

cruel, fut tué par les Perses à leur entrée dans Babylone, cette ville criminelle, dont le Tout-puissant avoit juré d'effacer un jour jusqu'aux moindres vestiges.

Cette menace déjà exécutée contre Ninive, s'effectua rigoureusement, quelques siècles après, contre Babylone ; on ne distingue pas même aujourd'hui l'emplacement de ces deux cités célèbres qui se croyoient invincibles derrière leurs remparts. Ninive et Babylone sont les noms les plus imposans que l'on puisse citer, et leur magnificence passée est plus souvent présente à notre esprit, que la magnificence actuelle des capitales les plus florissantes. Triste immortalité qui éternise le souvenir des vengeances célestes ! A l'aspect du néant de Ninive et de Babylone, le voyageur muet d'étonnement, les yeux levés vers le ciel, voit clairement qu'il n'y a d'immuable sur la terre, que cette seule divinité qui brise les trônes, renverse les empires, et change en une solitude affreuse, les cités jadis si vivantes. La Mésopotamie, située entre le Tigre et l'Euphrate, est, depuis long-temps, un théâtre de désolation, couvert de vastes marais, d'où s'exhalent des miasmes putrides qui se répandent sur tout l'Orient ; et engendrent la peste ; l'imagination semble être absorbée par

Dans la personne de ce prin[illegible]ue une
narchie lydienne qui, jusqu'à [illegible]neur d'a-
été gouvernée par trois célè[illegible] sciences ;
des Héraclides, des Aly[illegible]u milieu de
La première fournit [illegible]dre de la ra-
rois; Argon, Ard[illegible]tion qui règne
nier prince des [illegible]garé dans les plai-
qui soient p[illegible], est forcé, durant la
scandaleu[illegible]a place des morts. Olivier
destiné[illegible]ois il se reposa sur des banquettes
sisté [illegible] probablement reposé avant lui deux
M[illegible] embaumés ; ce sont les seules hôtelleries
de ce désert que parcourent les Arabes bédouins.
Eh! ne voyons-nous pas des nuées de chauve-
souris, choisir, pour demeure, loin du séjour
de la lumière, les pyramides, ces tombeaux
érigés en l'honneur des rois égyptiens (1) ?

---

(1) Les tombeaux, en Egypte, sont les ouvrages les mieux conservés; les révolutions politiques les ont brisés dans les autres contrées avec une sorte de fureur.

Savary descendit dans le plus grand de ces sépulcres, à la lueur des flambeaux qui, pour un moment, dissipa l'antique, l'épaisse nuit dont les ombres obscurcissent, depuis quarante siècles, les salles destinées à recevoir les cadavres des monarques qui, cependant, pour la plupart, furent chassés de leur tombeau. Des coups de

Après

's la prise de Babylone et la chute de
d'Assyrie, Cyrus se laissa vaincre par
et par ses passions; la vie de ce
ment et la gloire de la Perse, offre
uivans : Cyrus naquit dans la
ut dans l'opulence, entouré
iatique; ses premières années
dans la pratique de toutes les ver-
ans la discipline la plus austère; et lui-
même contribua beaucoup, dans l'âge mur, à corrompre le cœur de ses sujets; la fortune le fit tomber dans une sorte d'ivresse : nourri dans une sorte d'égalité, au milieu des Perses, il affecta, sur la fin de son règne, une hauteur étonnante, se rendit despote, et fit mourir deux jeunes gens qui, en sa présence, avoient paru les mains découvertes; il devint invisible, et il exigea des adorations à la manière des Mèdes; son éducation avoit été très-soignée, il devoit en sentir tout le prix; et lui-même négligea celle de ses deux fils, Cambyse et Smerdis.

Cyrus fut en même-temps le créateur et le

---

pistolets tirés par les compagnons de voyage de Savary, mirent en mouvement des milliers de chauve-souris, qui se sont emparées de ce superbe et gigantesque séjour de la mort.

destructeur de l'empire des Perses et des Mèdes; le destructeur, puisqu'il affoiblit les ressorts du gouvernement, puisqu'il prépara la corruption de ses successeurs, en faisant usage de vils eunuques, et qu'il causa le malheur de ses peuples, en abandonnant aux satrapes un pouvoir sans bornes: ces gouverneurs ambitieux exercèrent les uns contre les autres des hostilités perpétuelles. Les rois de Perse, oubliant que les souverains sont les pères de leurs sujets, virent cette guerre civile avec assez d'indifférence, tant que les satrapes payèrent exactement les impôts, et fournirent les levées nécessaires.

La mort de Cyrus, comme nous l'avons déjà dit, est racontée aussi diversement que sa vie même: on sait que son fils Cambyse lui succéda, 529 ans avant J. C.

Le destructeur de l'empire d'Assyrie, un des plus grands conquérans de l'antiquité, est cependant celui dont la vie est le moins connue: Hérodote et Xénophon en parlent, chacun d'une manière si contradictoire, qu'on ne sait quel jugement porter de ce prince.

Coup d'œil sur le reste de la terre.

Les Juifs, dans Babylone, se virent quelque temps menacés d'un massacre général; on croit que l'Assuérus de l'Écriture sainte, est le Cyaxare des anciens, et non Artaxerce Longue-main. Les charmes, la douceur d'Esther touchèrent le cœur du roi des Mèdes, que Cyrus laissa dans Babylone; l'an 530, Cyrus permit aux Juifs, dans un édit célèbre, de retourner dans la Palestine. Les Israélites, sous le commandement de Moïse, s'étoient tirés de la captivité par des voies surnaturelles: cette fois, Dieu ne mit point la nature aux ordres de leurs descendans; il se contenta de leur gagner le cœur du conquérant de l'Asie, lequel accomplit, sans le deviner, la volonté du ciel; ils quittèrent, sous la conduite de Zorobabel, les bords de l'Euphrate, par des moyens purement humains.

Dans ce temps, Polycrate régnoit à Samos, et le voluptueux Anacréon charmoit, par ses vers, les loisirs de l'heureux tyran. Si nous pénétrons jusqu'aux rives de l'Inde et du Gange, aucun événement ne mérite notre attention; mais au delà, Confucius civilisant la Chine, et donnant une constitution à cet empire, ne fournit pas un spectacle moins intéressant que Solon

même. Tout ce qui sort de la main de l'homme, est sujet à l'instabilité ; en vain un État se flatte d'être immortel sur la terre ; en vain, dans la suite, un sénat orgueilleux sacrifie à *Rome éternelle ;* cette république a fini son éternité, le seul empire de la Chine subsiste encore. S'il résiste à la main des siècles, s'il fleurit depuis vingt-trois siècles, c'est qu'il reste sous la sauvegarde des mêmes loix ; les différentes révolutions qui l'ont affligé, n'ont atteint que les hommes et les dynasties, sans jamais atteindre les mœurs ; l'ame des conquérans est passée, en quelque sorte, dans l'ame des peuples conquis. Après être parvenus au faîte de la grandeur, les autres États ont tous décliné, parce qu'insensiblement ils se sont écartés de leur première manière de vivre et de leur premier caractère. C'est en se maintenant dans l'observation des antiques mœurs et des anciennes loix, qu'un État se conserve toujours dans la force de la jeunesse ; pour les révérer toujours, il ne faut jamais les censurer, Confucius le dit expressément : « Les peuples soumis à un gouvernement sage, n'osent ni blâmer, ni décrier, ni délibérer ». Un langage si vrai nous donne le secret de cette espèce d'éternité attachée à l'empire chinois ; ses habitans ne sont pas le jouet de l'enthousiasme, et leur ima-

gination ne les porte jamais vers un mieux chimérique.

Aucun législateur n'est comparable, pour la morale, les exemples de vertu, et la science politique, à Confucius, le sage aujourd'hui le plus universellement célèbre, et qui certainement mérite le plus de l'être; il concilia les intérêts des princes et des peuples, institua les rites, et s'annonça, dans toutes les provinces chinoises, comme un ange de paix. Les pratiques extérieures de civilité, que ce grand homme imagina, entretiennent encore aujourd'hui des sentimens de bienveillance dans l'immense population de la Chine; et peut-être les Chinois doivent-ils toutes leurs vertus et leur longue existence politique, à ces manières que nous appelons minutieuses, empesées, et qui pourtant assurent le bonheur de tous. La religion, la piété filiale, ainsi que la civilité, servirent de liens à Confucius pour unir les familles les unes aux autres.

« Ne voir que Dieu, et le voir en toutes choses; penser et vivre sous l'impression de la religion », c'étoit ainsi que parloit Confucius. Il sanctifia toutes les occupations de l'homme, et les plus douces émotions de l'ame.

Les Chinois, de temps immémorial, se sont

distingués dans la carrière des beaux-arts ; ils ont eu des siècles littéraires, comme les Grecs, les Romains et les Français. La Chine peut opposer à l'Europe immortalité à immortalité, et chefs-d'œuvres à chefs-d'œuvres ; la philosophie chinoise est toute religieuse ; elle ne cherche point à dérober à la nature ses secrets, ni la connoissance des premières causes : l'homme est un être trop fini pour se jeter ainsi dans l'infini ; il doit s'anéantir devant la puissance divine qui se cache dans l'immensité des mondes, et se contenter d'admirer sur la terre les magnifiques empreintes de la grandeur de Dieu. « L'homme qui mesure le ciel et la terre, dit un philosophe chinois, ne sait pas mesurer la capacité de son cerveau ; la réflexion et la science ont beau l'étendre, l'Univers ne peut y entrer. »

En Afrique, l'Egypte et Carthage inspirent un égal intérêt ; Amasis sur le trône encourage le commerce, et vit en paix au dehors ; les richesses des Espagnes et des contrées les plus fertiles, passoient à Carthage, et augmentoient journellement sa puissance. Cette république aspiroit déjà en secret à la conquête de la Sicile, où le tyran Phalaris, après avoir exercé des cruautés inouies dans cette île, reçut le

juste châtiment de ses forfaits ; il périt du même genre de supplice qu'il avoit imaginé contre ses victimes.

Pisistrate, chassé d'Athènes une troisième fois, après onze années d'exil, recouvra l'autorité suprême qu'il affermit dans sa famille. Afin de faire pardonner sa tyrannie, il protégea les lettres, encouragea les premiers efforts du poëte tragique Thespis, et chercha à procurer de nouveaux plaisirs à la multitude.

Dans Rome, un parricide procura le sceptre à Tarquin le superbe (534), digne d'avoir pour épouse une femme aussi scélérate que Tullie ; il appesantit son joug de fer sur les Romains, immola les citoyens qui lui faisoient ombrage. Ses fils secondèrent à l'envi les crimes du père, d'ailleurs habile politique et d'un grand caractère.

Les colonies grecques établies dans l'Italie méridionale, étoient devenues puissantes ; Crotone, Sybaris, Tarente, tenoient le rang le plus distingué ; les Phocéens dans les Gaules maritimes, travailloient à embellir leur ville. On ne sait à quel temps fixer la fondation de Marseille ; on croit que les Phocéens quittèrent leur patrie sous le règne de Cyrus, s'embarquèrent, abordèrent sur les côtes de la Gaule maritime, et s'établirent dans le pays des Massyliens.

Dans le midi de l'Europe, ainsi qu'en Asie, on se livroit avec ardeur à l'étude de la saine philosophie. Anaximène, Thalès de Milet, Chilon, Solon, Anacharsis, Anaximandre, Phérécyde, etc., étoient contemporains, de sorte qu'on pourroit appeler cette grande période, la période des sages. Les lettres ne furent pas cultivées avec moins d'ardeur; Esope et Pilpay cachèrent la vérité sous l'aimable voile de l'allégorie; les premières ébauches de la tragédie furent informes, et Thespis l'athénien, créateur de ce genre, n'eut pour la représentation de ses pièces que les ressources de nos tabarins. Il paroît que la poésie étoit encore le langage universel des hommes qui s'élevoient par leurs talens au-dessus de leurs compatriotes; Solon composa plus de six mille vers, afin de graver plus profondément dans l'esprit des Athéniens les loix qu'il venoit de leur donner; Phérécyde fut le premier auteur qui écrivit en prose; Epicharme et Anacréon, furent les poëtes les plus estimés de ce temps.

La poésie chinoise, à cette époque même, respire les sentimens les plus purs, et prouve que les idées du beau, du vrai, du naturel sont invariables, et ne sauroient être dérangées par la loi des climats. Les conceptions du génie sur

les bords du Kiang, ainsi que sur les bords de la Seine, de l'Illissus, du Tibre, sont soumises aux mêmes préceptes de délicatesse, de convenance et d'harmonie. Une aimable candeur, une touchante simplicité, et quelquefois une énergie vraiment sublime, sont le principal mérite des poëtes chinois; jamais ils ne s'écartent de la nature ni du cercle des devoirs de la société; l'hymen, l'amour conjugal, la piété filiale, l'amitié fraternelle, les charmes de l'agriculture, les délices de la vie champêtre, les louanges du créateur, le souvenir des ancêtres, les regrets funèbres, guident leur imagination. « O ma mère, s'écrie un fils, vos bras furent mon premier berceau; j'y trouvois vos mamelles pour m'allaiter, vos vêtemens pour me couvrir, votre sein pour m'échauffer, vos baisers pour me consoler, et vos caresses pour me réjouir ». Il est impossible de faire une peinture plus animée, plus sentimentale du bonheur que goûte le laboureur, que celle qui suit : « Les portes de sa maison ferment mal, mais la douce paix n'en sort jamais, et lui prodigue ses biens..... C'est pour lui que le printemps se couronne de fleurs, et pare la campagne : les oiseaux des bois lui donnent des concerts, et l'aurore le récrée par des tableaux que le courtisan n'a ja-

mais vus....., Le fumet du gibier de Tartarie vaut-il la joie de manger en paix, au milieu de ses enfans? ..... Heureux époux! heureux père! son Univers est dans sa maison : il est aimé, il aime; on lui fait des caresses, et il les reçoit. La piété filiale et l'amour paternel sont le contre-poids de l'inégalité des conditions ». Point de mythologie; cette brillante ressource pour l'imagination est inconnue à la Chine, où l'esprit humain ne s'appuie que sur lui-même, et ne vit que de son propre fonds, sans avoir besoin de se parer des riantes images de la fiction; il ne s'élève vers les objets intellectuels que par la route de la nature et de la vérité.

Lorsque sans cesse on chante ainsi les vertus privées, les affections domestiques, on ne sauroit manquer de rendre toute une nation sociable et vertueuse; aussi, dans aucune contrée du globe, les liens de la nature ne sont plus doux, plus étroits, ni la terre mieux cultivée; en aucune contrée un père ne fut plus respecté de ses enfans, ni une épouse plus fidèle à son mari; nulle part le prince n'est plus affectionné pour ses peuples : lui-même donne solennellement l'exemple du travail; lui-même, chaque année, conduit de ses mains royales le soc d'une charrue, pour ennoblir la première de toutes les

sciences, celle qui a rapproché les hommes entre eux, et procuré les premières douceurs de la vie sociale.

Déjà les Chinois avoient construit la grande muraille, ce hardi boulevard, flanqué de plus de deux mille tours, qui rivalise de grandeur, de solidité, avec les ouvrages de la nature, et le plus vaste monument de l'industrie humaine; monument qui se prolonge sur les montagnes les plus hautes, descend dans les vallées les plus profondes, et passe, en forme de pont, sur les fleuves les plus larges et les plus rapides.

DIX-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 529 *à* 507 *avant J. C.*

Cambyse, fils de Cyrus, ne signala son règne 529.
que par des fureurs, et pour les Perses fut ce que Néron, dans la suite des siècles, fut pour les Romains. Il n'eut du grand Cyrus que la valeur et l'ambition; le désir de se venger d'Amasis, roi d'Egypte, lui mit les armes à la main. A son entrée dans ce pays, son ennemi venoit de mourir; Psamménitus, fils d'Amasis, opposa d'inutiles efforts; Cambyse subjugua l'Egypte entière qu'il remplit de deuil; il fut redevable

de cette importante conquête à la trahison de Phanès d'Halycarnasse, ainsi qu'à la puérile superstition des Egyptiens eux-mêmes. Le vainqueur outragea lâchement le cadavre d'Amasis, qu'il fit exhumer et brûler, crime qui blessoit également les mœurs des Egyptiens et celles des Perses. Psamménitus ne fut pas plus épargné que le père; ce malheureux roi périt avec toute sa famille et la fleur de la noblesse égyptienne.

Après une si longue et si glorieuse existence politique, sous tant d'illustres monarques, l'Egypte, depuis 525 ans avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis 3337, s'est vue réduite à vivre sous une domination étrangère. Perses, Grecs, Romains, Arabes, Turcomans, Mamelucks, Turcs et Mamelucks, Français et Anglais, s'en rendirent successivement les maîtres.

A l'époque où nous nous trouvons, le plus insensé, le plus barbare des monarques subjugua le plus sage des peuples. Durant près de seize siècles, depuis Ménès jusqu'à Psamménitus, les Egyptiens remplirent l'Univers du bruit de leur nom, et parvinrent au plus haut degré de splendeur: la civilisation avoit singulièrement adouci leurs mœurs, et parmi eux l'homme étoit respecté dans l'esclave même. Leurs rois multiplié-

rent en quelque sorte les eaux, en faisant creuser d'immenses réservoirs ; par ce moyen artificiel, ils s'emparèrent d'une étendue considérable du désert, se l'assujettirent, en y distribuant les eaux du Nil, couvrirent de cités florissantes cette nouvelle terre, et la rendirent fertile à force de travaux et de prodiges.

Cambyse, après avoir conquis l'Egypte, n'essuya plus que des revers ; une armée toute entière, envoyée contre les Ammoniens, disparut ensevelie sous les sables de la Lybie. Lui-même, n'écoutant que les mouvemens d'une impétueuse colère, d'une ambition démesurée, marcha contre les Ethiopiens ; mais il échoua dans cette folle expédition, où les Perses eurent à souffrir la soif, la faim, et la chaleur brûlante du climat, tandis que le prince témoignant la plus barbare insensibilité, ne retranchoit rien du luxe de sa table. A son retour, il déchargea tout le poids de sa vengeance sur les malheureux Egyptiens, et fit à leur religion une guerre aussi cruelle qu'impolitique. Les personnes qui devoient lui être le plus chères, furent en butte à sa barbarie ; il fit mourir son frère Smerdis, tua d'un coup de pied sa sœur, qui étoit en même temps son épouse, parce que cette infortunée avoit donné des regrets à la victime : ce fratri-

522. cide causa la mort de Cambyse. Un mage prit le nom de Smerdis même, et l'imposteur surprit facilement la crédulité des Perses, qu'épouvantoit la cruauté de leur souverain légitime. Cambyse se blessa en montant à cheval, pour aller combattre et punir le vil usurpateur.

Le règne de Smerdis le mage ne dura que sept mois; durant ce court intervalle, l'imposteur fit briller quelques bonnes qualités. Les principaux seigneurs de la nation, honteux d'obéir à un homme qui, du temps de Cyrus, avoit été puni d'un crime par la perte d'une oreille, conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans son palais: après cette action, ils convinrent que celui d'entre eux dont le cheval henniroit le premier au soleil levant, seroit salué roi. Darius, fils d'Hystaspe, dut le sceptre à cette bizarre superstition, et plus encore à l'adresse de son écuyer Œbarès; il eut le singulier bonheur d'être aussi favorisé de l'amitié que de la fortune, et Zopyre, pour faire rentrer dans le devoir les Babyloniens rebelles, donna un exemple inimitable de dévouement. Le nouveau roi eut des vertus que contrebalancèrent de grands vices: comment peut-on louer sa bonté, lui qui, de sang froid, fit égorger sous les yeux de leur père cinq enfans? Darius marchant sur les traces de ses prédécesseurs, dompta

un grand nombre de nations à l'extrémité de l'Orient.

L'Occident fut le terme de la prospérité des Perses ; Darius par son imprudence compromit l'honneur de leurs armes, et flétrit les lau- 507.
riers de Cyrus. Leur puissance alla toujours en déclinant, depuis la malheureuse expédition en Scythie, pays pauvre, habité par des Nomades, dont les troupeaux faisoient la seule richesse, et qui trouvoient une patrie où ils trouvoient des pâturages. Leur pauvreté devoit les mettre à l'abri de toute invasion ; fuir étoit toute leur tactique militaire, mais ils ne fuyoient que pour revenir à l'improviste charger avec fureur l'ennemi qui s'avançoit près des tombeaux de leurs pères. Darius harcelé par les Scythes, réduit aux dernières extrémités, fut redevable de son salut à Hystié, tyran de Milet, qui empêcha les Ioniens de rompre le pont jeté par les Perses sur le Danube. Une si terrible leçon n'instruisit pas davantage leur monarque ; les armées furent composées avec moins de choix ; la sévérité de la discipline militaire se relâcha en même temps que celle des mœurs, et dans les camps il régna moins d'ordre que dans les villes.

Les Juifs s'occupoient à bâtir le temple de Jérusalem, malgré les obstacles que leur suscita la

haine des Samaritains ; des prophètes encouragent cette nation, qui commence à redevenir heureuse.

La Grèce entière prenoit une vigueur nouvelle en même temps qu'elle se civilisoit. Hipparque et Hippias avoient tranquillement succédé à leur père (528) ; ces deux princes encourageoient l'étude des lettres, et les cultivoient eux-mêmes pour charmer leurs loisirs. Quinze années après, un affront fait publiquement à une jeune fille causa une révolution. Harmodius et Aristogiton, vengeurs de l'innocence outragée, assassinèrent Hipparque ; Hippias, échappé à leur fureur, fit mourir les deux assassins qui, dans les tortures, nommèrent comme leurs complices les plus fidèles amis du tyran ; une femme (Léna) ne déploya pas une énergie moins effrayante que les deux meurtriers. Jusqu'alors, Hippias avoit régné avec beaucoup de douceur ; mais ces scènes affreuses aigrirent son caractère, il devint
510. tyran. Les Athéniens prirent les armes, chassèrent de leur ville Hippias, qui d'abord se retira à Sparte, puis à la cour de Darius qui lui promit d'épouser sa querelle et de le rétablir.

Le feu des révolutions agitoit l'Occident ; les trônes s'écrouloient en Italie ainsi que dans la Grèce. Les Crotoniates, ayant à leur tête l'athlète

Milon

Milon de Crotone, battent les Sybarites, assiégent Sybaris, la prennent, et détruisent de fond en comble cette ville que la mollesse de ses habitans a rendue si célèbre.

Dans Rome, la royauté avoit signalé ses derniers momens par des fureurs, par le meurtre d'un beau-frère, par un parricide qui procura le trône à Tarquin le superbe, et par le viol de Lucrèce, qui le lui fit perdre 509 ans avant Jésus-Christ. La république qui s'élève signale ses commencemens par des fureurs non moins atroces. Brutus scella le tombeau de la royauté du sang de ses propres fils, accusés d'avoir conspiré en faveur des Tarquins; et ce misérable père, se complaisant dans la barbarie, les vit décapiter avec une farouche sérénité, sans pousser un soupir, sans verser une seule larme. C'est donc le combat du crime contre le crime, et de la nature contre la nature. Brutus, non plus que Tarquin, ne mérite le respect de la postérité, et ce ne peut être un grand homme que chez des sauvages. Tullie même, qui fit passer son char sur le cadavre de Servius, ne me paroît pas plus exécrable que le premier consul romain, faisant décapiter ses fils, qu'il pouvoit sauver sans nuire aux intérêts de sa patrie. La république fut attaquée dans son berceau par de nom-

breux ennemis, mais elle leur opposa une vigoureuse résistance. Son fondateur périt dans une bataille contre les Tarquins, fut pleuré, et les dames romaines portèrent le deuil l'espace d'une année. P. Valérius Publicola obtint de nouveaux succès sur les Toscans ; Porsenna leur roi assembla une armée formidable, assiégea Rome (508). Celle-ci arma l'assassin Mutius-Scœvola contre Porsenna, comme si le courage de ses citoyens n'eût pas suffi pour repousser les efforts des ennemis. Horatius Coclès défendant un pont contre eux, et se précipitant dans le Tibre pour ne pas tomber en leur pouvoir, fut le héros de cet âge.

Les Carthaginois s'enrichissent au milieu de ces agitations, et contractent une alliance avec les Romains qui doivent un jour détruire leur commerce et anéantir Carthage.

Athènes et Rome triomphent également de la tyrannie; mais celle-là, avec une gloire plus éclatante et plus pure : deux femmes causent ces deux révolutions. Déjà dans le tableau du monde se grouppent en plus grand nombre les personnages historiques : Darius, Hystiée, Aristagoras, tyran de Milet; Hipparque, Hippias, Harmodius, Aristogiton, Tarquin, Brutus, Collatinus, P. Valérius, Publicola, Mi-

lon de Crotone, excitent principalement notre attention. Avec des traits plus doux paroissent le poëte Simonide, le philosophe Pythagore, qui enseigna en Italie l'absurde système de la métempsycose, et Thespis, l'inventeur de la tragédie.

DIX-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 507 à 486 avant J. C.

La révolte des Ioniens, excitée sous main par le tyran de Milet, Hystiée, injustement retenu à la cour des Perses, enflamma le ressentiment de Darius contre les Athéniens qui, unis aux rebelles, s'emparèrent de Sardes, et brûlèrent cette ville. Le prince, irrité de cette cruelle offense, se fit répéter, chaque jour à table ces paroles : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens ». Les projets d'Hystiée ayant été découverts, un satrape lui fit couper la tête, et l'envoya à Darius. Ce monarque ne put s'empêcher de verser des larmes à cette triste vue, parce qu'il se ressouvenoit du service important qu'Hystiée lui avoit autrefois rendu en lui sauvant la vie et l'honneur. Les troupes du grand roi, sous la conduite de Mé-

gabaze, avoient subjugué la Thrace et la Macédoine; mais l'impudique insolence de quelques seigneurs perses, avoit été fatale à leur armée, qui ne put se maintenir dans ces pays. Les Ioniens vaincus, ayant perdu dans une bataille leur chef Aristagore, beau-frère d'Hystiée, furent contraints de rentrer dans l'obéissance. La prospérité aveugla de nouveau Darius, surtout lorsque Mardonius, son général, eut recouvré la Thrace et la Macédoine; le monarque résolut de réduire la Grèce. Une première flotte que montoit Mardonius, fut dispersée par une affreuse tempête. Les Thraces détruisirent en partie une armée de Perses, qui côtoyoit les bords de la mer. Darius, peu intimidé de cette double perte, fit partir une seconde flotte. Athènes, Sparte et Platée, furent les seules villes qui ne tremblèrent point, et qui refusèrent le feu et l'eau aux barbares. Datis et Artapherne, à la tête de cent dix mille hommes, eurent ordre d'opérer la conquête de la Grèce; mais il n'étoit pas facile d'en venir à bout.

Les citoyens de Sparte regardoient la guerre comme un passe-temps agréable, et les Athéniens la faisoient continuellement entre eux. Les Perses venoient pour réduire une république déchirée par la guerre civile, depuis Cylon,

600 ans avant J. C., nourrie dans les alarmes, et devenue un champ de bataille sous Pisistrate. Les Athéniens se présentoient devant les Perses avec une grande fierté et une grande surabondance de courage, qui ne permettoient point à un tel peuple de compter le nombre de ses ennemis, ni d'examiner sa foiblesse. Ne nous étonnons pas de lui voir préférer les combats à la honte, et la mort à l'esclavage. Les Athéniens fournirent la première preuve de cette vérité, qu'une nation n'est jamais plus terrible au dehors, qu'après s'être déchirée au dedans.

Sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'histoire de l'Asie s'unit à celle de l'Europe. C'est au bruit des armes, aux cris de liberté, et sur le champ de bataille de Marathon, que cette liaison des deux histoires s'effectue; c'est à Salamine, à Mycale, à Platée, qu'elle se consomme par la fuite de quarante mille Perses, restes déplorables d'une armée de dix-huit cent mille hommes. Cette époque est bien autrement remarquable que celle de l'avènement de Nabonassar au trône d'Assyrie. Depuis la bataille de Marathon, le flambeau de l'histoire répand, sur les actions des peuples, un jour qui n'est plus incertain, ni obscurci par des fables ridicules.

490. Datis et Artapherne débarquèrent dans l'Attique. Neuf mille Athéniens et mille Platéens, sous le commandement de Miltiade, pour leur premier coup d'essai, terrassèrent les Perses, guidés par Hippias qui resta sur le champ de bataille; et le même jour, le général athénien emmena son armée victorieuse dans Athènes, pour défendre cette ville contre l'ennemi. Les récompenses décernées à Miltiade, furent aussi simples que sa victoire étoit complète. Une puérile superstition avoit suspendu la marche des Lacédémoniens, et les avoit privés de partager les lauriers que moissonnèrent les Athéniens.

Le succès de cette mémorable journée, rendit la situation des Grecs encore plus critique. Maintenant les palmes de la victoire ombragent le front des Athéniens; ils sont dans l'ivresse de la joie. Nous partageons leurs transports, rien de plus naturel. Mais les vainqueurs sont en petit nombre; les vaincus, ce sont tous les peuples de l'Asie. L'avenir nous épouvante; la colère du grand roi va s'allumer; toute l'Asie peut se mettre en mouvement, et venir écraser une poignée d'ennemis. . . . Déjà Xercès, héritier du ressentiment de Darius, couvre la mer de ses vaisseaux, et la terre de ses soldats. Que devien-

dra la Grèce? Qu'on se rassure, et près du champ de bataille de Marathon, que l'on sache mieux augurer du sort des Grecs. Un seul petit peuple vient de nous inspirer une assez haute idée de leur énergie, et cette victoire, leur donnant le secret de leur force, n'est que le prélude de beaucoup d'autres victoires. On ne sera point surpris d'apprendre, dix années après, que trois cents Spartiates ont succombé en vainqueurs dans les défilés des Thermopyles; que les Athéniens et les Spartiates réunis, ont complétement battu la flotte des Perses au détroit de Salamine, et qu'ils ont exterminé les barbares dans les plaines de Platée.

L'humeur ingrate des Athéniens troubla cette joie si pure. Miltiade, ayant échoué devant Paros, ils le condamnèrent à être précipité dans le Barathre: cette peine fut commuée en une prison perpétuelle; au lieu de mourir sur ses trophées, ce grand homme rendit le dernier soupir dans la prison publique d'Athènes. Aristide, surnommé le Juste, également victime de l'ingratitude des Athéniens, fut condamné à l'exil par les intrigues de Thémistocle, que les trophées de Miltiade empêchoient de dormir, mais que l'ambition dévoroit en secret.

Dans Rome, la tache du crime commence à

s'effacer ; Porsenna leva le siége de cette ville. La révolution avoit fortifié le penchant des Romains pour la guerre ; mais bientôt la discorde menaça de perdre cette république naissante. Les plébéïens mécontens refusèrent de s'enrôler, et pour les y contraindre, le sénat nomma dictateur (497) Titus Lartius. Les Sabins et les Véïens vaincus, ne se réjouirent pas long-temps de ces troubles. Le dictateur Posthumius défit entièrement les Latins sur les bords du lac Rhégilles (496). Les deux fils de Tarquin périrent dans la bataille, et avec eux tout espoir de rétablir jamais la royauté. Les Volsques et les Eques, éprouvèrent le même sort que les Latins.

Rome, débarrassée de ces ennemis, se vit déchirer par de nouvelles factions. Une cruelle aristocratie avoit remplacé le despotisme des rois ; les patriciens accabloient le peuple de mépris et de mauvais traitemens ; l'usure et l'avarice en firent des tyrans impitoyables. Les plébéïens irrités, se retirèrent sur le mont sacré (493). L'érection du tribunat devint le prix de cette hardiesse, et le gage de la réconciliation ménagée avec les nobles, par Ménénius-Agrippa, gage bien funeste, puisque les tribuns dans la suite furent les fauteurs de presque tous les désordres.

Caïus Marcius Coriolan fut leur première victime. Ils forcèrent de s'exiler chez les Volsques, ce patricien, fier, dédaigneux, et qui s'étoit attiré la haine du peuple. Coriolan aigri par l'injustice, se mit à la tête d'une armée, et répandit la terreur jusque dans l'enceinte des murs de sa patrie. Invincible contre ses concitoyens, sourd aux prières, aux supplications des magistrats et des prêtres, il ne put tenir contre la nature; la vue de sa mère à ses genoux le désarma. Véturie sauva Rome, mais perdit son fils; car Tullus, roi des Volsques, quelque temps après, fit assassiner ce général, pour avoir accordé la paix à la république romaine. Sicinius, l'année suivante, battit les Volsques, et Aquilius les Herniques. Rome nourrissoit dans son sein, un ambitieux plus redoutable que ces ennemis; c'étoit Spurius Cassius, qui imagina la loi agraire, et qui, sous le masque de la popularité, couvert des lauriers cueillis dans deux grandes batailles, méditoit l'asservissement de ses compatriotes.

Tout l'avantage est du côté des Grecs. Les Romains ne présentent qu'un spectacle de barbarie. Les Grecs unis entre eux, donnent l'exemple du patriotisme le plus touchant; les Romains livrés à des factieux, ne se soutien-

nent que par la magnanimité de leur sénat : il sauva Rome à force de modération et de sagesse. Néanmoins, dans l'un et dans l'autre pays vécurent des hommes également admirables pour leur patriotisme et leur vertueuse pauvreté, Ménénius-Agrippa chez les Romains, Aristide chez les Athéniens, qui, tous deux à leur mort, ne laissèrent que des regrets, et leur inimitable exemple à suivre.

Des tyrans avoient usurpé l'autorité souveraine dans les principales cités de la Sicile. Gélon, le plus célèbre d'entre eux, usa du pouvoir avec beaucoup d'humanité, et mérita l'amour ainsi que l'estime des Syracusains. Les Carthaginois, enorgueillis de leurs richesses, naviguant avec des flottes nombreuses, en possession d'un commerce immense, non contens de ces avantages, aspiroient à la conquête de la Sicile entière, et reçurent, comme nous l'avons vu, un échec horrible sous les murs d'Himère.

Au milieu de ces mouvemens, Héraclite, Démocrite, Parménide, méditoient sur les loix de la nature, étudioient les diverses branches de la philosophie, tandis que le poëte Eschyle, dans ses tragédies, faisoit marcher la terreur la tête levée jusqu'au ciel. Quant aux Romains, ce peuple grossier et sauvage n'avoit pas même

encore de calendrier, et méprisoit souverainement les sciences.

VINGTIÈME SYNCHRONISME.

De 486 à 470 avant J. C.

L'Egypte venoit de se révolter contre les Perses, et Darius de mourir. Son fils Xerxès fit rentrer ce riche pays dans le devoir. Héritier de la vengeance et des projets de son père, il continua, durant quatre années, les préparatifs de guerre contre les Grecs, avec une activité nouvelle, et fit alliance avec les Carthaginois. L'Asie sembloit vouloir fondre sur l'Europe. Une armée innombrable (1) de Perses traversa l'Hel-

---

(1) Voltaire tourne en ridicule Hérodote, qui évalue cette armée à cinq millions d'hommes, y compris les valets et les femmes. Ce calcul est vraisemblablement exagéré; mais l'armée de Xerxès a pu s'élever à deux millions d'hommes; tout l'Orient obéissoit aux Perses. Si la seule nation française a pu, dans les années 1793 et 1794, mettre sur pied quatorze cent mille soldats, les habiller, les nourrir, les armer, l'Asie entière a pu fournir une armée

dieux à sa volonté, avoit déjà mis ses concitoyens à l'abri de la fureur des barbares, qui égorgèrent de foibles vieillards, victimes d'une aveugle superstition, et détruisirent une ville sans habitans. Aucun capitaine ne surpassa Thémistocle, pour les ruses de guerre et pour son habileté à manier les esprits. Cédant à ses pressantes exhortations, les Athéniens renoncèrent aux tombeaux de leurs pères, et allèrent sur le plus perfide des élémens, chercher momentanément une patrie. Mais c'étoit sur la mer seule, qu'ils pouvoient opposer une résistance plus vive, conjointement avec les autres Grecs. Thémistocle souffrit avec une courageuse patience la menace du Spartiate Eurybiade, qui vouloit s'éloigner du détroit, et qui appuyoit son avis, la canne à la main. « *Frappe, mais écoute* », fut la réponse à un tel emportement. Si Thémistocle, plein d'une fierté vulgaire, eût répondu par un coup d'épée à cette insolence, c'en étoit fait du salut d'Athènes et de Sparte. La victoire la plus complète couronna un héroïsme si patriotique; le lâche Xerxès repassa en Asie sur une frêle barque de pêcheur, s'inquiétant fort peu de l'honneur, de la gloire et de la vie de ses sujets. Vainqueurs à Salamine, petite île près de l'Attique, les Grecs dispersèrent la flotte des

Perses, et, quelque temps après, sous le commandement de Pausanias, anéantirent, dans les plaines de Platée, l'armée de terre de Mardonius, dont il n'échappa que quarante mille hommes, tandis que, le même jour, l'Athénien Xantippe et le Spartiate Léotichide battirent la flotte des Perses, à Mycale, dans l'Asie mineure, et tuèrent à l'ennemi quarante mille hommes. 479.

Un seul petit point de l'Europe captive toute notre attention; le reste de la terre n'est rien pour nous en ce moment. L'amour de la patrie fit de presque tous les Grecs un seul et même peuple, contre lequel toutes les forces de l'Orient vinrent se briser. Il n'est pas jusqu'au chien de Xantippe, dont la fidélité et la mort n'excitent en nous un vif intérêt.

Ici des millions de barbares croient marcher à une victoire assurée; là, quelques milliers de braves, hérissés de fer, attendent de pied ferme leurs innombrables ennemis. De toutes parts la magnanimité triomphe de la barbarie; jamais la fortune ne seconda de plus nobles efforts, et ne fit triompher une plus juste cause. On admirera toujours l'intrépidité des Spartiates, l'imperturbable laconisme de leur roi Léonidas, sa gaieté inaltérable à la vue d'une mort certaine. L'histoire des autres nations nous offre quelques

traits d'un héroïque dévouement, mais ils ne regardent communément que deux ou trois individus : dans Sparte, au contraire, on vit trois cents citoyens animés du même esprit, du même héroïsme, se sacrifier volontairement pour elle.

Il est impossible de ne pas applaudir au magnanime désintéressement d'Aristide, ainsi qu'à la noble émulation de Thémistocle ; cette époque, si fertile en exploits, forme véritablement les beaux jours de la Grèce. Nous devenons, avec enthousiasme, citoyens de Sparte, d'Athènes ; et les noms de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée et de Mycale, ne retentissent jamais à nos oreilles sans émouvoir nos cœurs. Nous embrassons les affections patriotiques de ces deux États ; affections pures, affections vertueuses, puisqu'il n'est ici question ni d'aristocratie ni de démocratie. Les vainqueurs montrèrent, à l'égard des dieux, une pieuse reconnoissance, et le sentiment religieux imprime sur tous ces hauts faits un caractère particulier de grandeur, qui augmente encore le sentiment particulier de notre juste admiration. Jupiter, libérateur, reçut des offrandes magnifiques, et ses autels fumèrent de l'encens offert par le patriotisme et l'héroïsme unis ensemble.

Nous

Nous serions aussi embarrassés que le furent les Grecs eux-mêmes, pour adjuger la palme à l'une de ces deux républiques, car il est effectivement très-difficile de former un choix entre les Thermopyles et Salamine, de savoir laquelle de Sparte ou d'Athènes mérita le plus de la Grèce à Marathon, ou bien à Platée, et de juger qui fut plus grand, de Léonidas ou de Thémistocle. Les Athéniens néanmoins, les premiers, par leur bravoure, rassurèrent les Grecs, et cette considération pourroit faire pencher la balance de leur côté. Nous devons donc louer la politique de ces deux rivales de gloire, qui couronnèrent les Platéens pour éviter toute querelle. La jalousie ne tarda point à verser son venin dans le cœur des deux peuples. Sparte essaya de s'opposer à la reconstruction des remparts d'Athènes; mais celle-ci acheva cet important ouvrage, et se releva de ses ruines, grâce a l'adresse de Thémistocle, qui mérita le surnom de second fondateur de sa patrie. Ses concitoyens alors étoient plus vertueux, plus magnanimes que lui-même. Aristide, sans presqu'aucun effort, les détourna de l'exécution d'une entreprise proposée par Thémistocle; entreprise utile, mais qui n'étoit pas juste.

Tout le peuple athénien, chose inouie, applaudit au conseil de son magistrat.

La cour du lâche Xerxès, séjour de la mollesse, devint une arène sanglante, où son
478. épouse Amestris exerça les plus noires fureurs. Il espéroit que la trahison lui livreroit la Grèce qu'il n'avoit pu subjuguer; mais Pausanias, roi de Sparte, auteur d'une criminelle trahison, convaincu d'intelligence avec le roi de Perse, fut arrêté, condamné à mort, et périt de soif et de faim dans un temple où il s'étoit réfugié. Xerxès, frustré encore une fois de cette espérance, se replongea dans la débauche, et s'efforça, sans pouvoir en venir à bout, de trouver de nouveaux plaisirs qui lui fissent oublier sa honte.

Bientôt les Athéniens reprirent leurs inclinations accoutumées; ils firent la guerre à leurs libérateurs, dès qu'ils n'eurent plus à redouter l'attaque des barbares. Thémistocle, encore tout couvert du sang des Perses, se vit contraint, on ne sait dans quelle année, de se réfugier auprès de Xercès (d'autres nomment Artaxercès) qui, sensible à l'infortune, le combla de bienfaits. Cimon qui remplaça cet illustre fugitif, fut aussi bon guerrier que bon fils. Sa jeunesse avoit été très-dérangée; le souvenir des vertus

de son père Miltiade, l'exemple et les conseils d'Aristide le ramenèrent à la vertu; la sage prévoyance de ce grand homme, assura, tant qu'il vécut, la prééminence aux Athéniens sur tous les peuples de la Grèce. Cimon, à l'embouchure du fleuve Enrymédon, termina cette longue suite de prospérités, et la victoire, en un seul jour, le couronna deux fois sur mer et sur terre. Les Perses furent entièrement chassés de l'Europe et de l'Asie mineure. Le désintéressement, la pauvreté volontaire, le zèle, les lumières d'Aristide, ne faisoient pas moins d'honneur à la république athénienne, que les exploits du fils de Miltiade; en mourant, il ne légua que ses vertus à ses enfans: l'Etat fut obligé de faire les frais des funérailles, et de doter les filles de ce grand homme.

Thémistocle, chez les Perses, quoique traité avec la plus grande distinction et la plus grande magnificence, ne pouvoit oublier son ingrate patrie. Un jour, dans l'abondance d'un festin, entouré de ses enfans, de ses amis et de toutes les images du luxe, on l'entendit s'écrier avec une douloureuse et ingénieuse sensibilité: « O mes enfans! nous périssions, si nous n'eussions péri». Il aima mieux mourir, que se venger des Athéniens, contre lesquels le roi des Perses vouloit

le faire marcher à la tête d'une puissante armée (1).

Dans la Sicile, Gélon, vainqueur des Carthaginois, après avoir régné avec douceur sur les Syracusains, laissa par sa mort le pouvoir à Hiéron son frère : l'île entière étoit soumise à des tyrans ; Anaxilaüs dans Rhège, Théron dans Agrigente, furent les plus célèbres. Hiéron, malgré ses cruautés, vécut comblé de louanges par les poëtes qu'il protégea, et que ses bienfaits lui gagnèrent.

A Rome, le traître Spurius-Cassius avoit été précipité de la roche Tarpéïenne. Tandis que les Grecs triomphent des Perses à Salamine, à Mycale, à Platée, les Volsques, les Eques et les Véïens triomphent des Romains qui, l'année même de la journée de Salamine, perdirent contre eux une grande bataille, avec leur consul Manlius. Une seule famille, celle des Sabins, voulut venger la république de ces défaites mul-

(1) M. Ferrand prétend que Thémistocle eut pu mettre les Athéniens aux abois, ainsi que Coriolan y mit les Romains. Cet historien n'a pas bien saisi la différence de position entre Rome, pauvre, obscure, privée d'habiles généraux, et Athènes victorieuse, qui possédoit Cimon.

tipliées ; mais les Véïens les surprirent, et un seul Fabius, sur trois cent six, échappa au fer de l'ennemi. La fortune ne tarda point à reparoître sous les étendards de la république romaine(476); le consul Servilius vainquit les Volsques, et P. Valérius les Sabins ainsi que les Véïens. A peine les Romains ont posé leurs armes, qu'ils se divisent entre eux, et que se renouvellent les querelles des plébéïens contre les patriciens. L'inflexible Appius-Claudius, en butte au ressentiment du peuple, lâchement abandonné de la noblesse, qui se bornoit à des vœux stériles pour ce sénateur, se donna la mort, trop fier pour subir la flétrissure d'une condamnation. Quintius-Céson, fils de Quintius-Cincinnatus, s'étant opposé à la fameuse loi Térentia, qui limitoit la puissance des consuls, se vit également persécuté par les tribuns, et obligé de quitter Rome. Les patriciens trop foibles, ne tardèrent pas à admettre les plébéïens aux honneurs du consulat.

Les Carthaginois découragés par leur défaite en Afrique, ajournèrent leurs projets d'ambition, et pour réparer les désastres de la guerre, se livrèrent avec ardeur aux entreprises plus heureuses du commerce.

VINGT-UNIÈME SYNCHRONISME.

De 469 à 431 avant J. C.

Xercès, endormi dans les bras de la volupté, est tué par le capitaine de ses gardes, Artaban; le monstre accuse de ce crime Darius, fils de Xercès, et le régicide auteur de cette horrible calomnie, exécute lui-même l'arrêt de mort prononcé contre cet innocent, par son frère Artaxer-
485. cès, qui est reconnu roi. Celui-ci, détrompé trop tard, fait subir à Artaban le juste châtiment dû à tant de forfaits.

Le nouveau monarque s'efforça de réparer les maux arrivés sous le règne précédent, et vint à bout en partie de cette louable entreprise. L'Egypte, secourue par les Athéniens, s'étoit révoltée contre les Perses, et donné pour roi Inarus; Artaxercès envoya une armée de trois cent mille hommes, commandée par son frère Achémène. Les Egyptiens, ainsi que les Athéniens, sous les ordres de Charitimis, défirent les Perses, et leur tuèrent cent mille hommes; les débris de l'armée vaincue se retirèrent dans Memphis où ils se défendirent vaillamment.

Mégabyse pénétra en Egypte à la tête d'une autre armée, délivra ses compatriotes qui, depuis trois ans, défendoient la ville assiégée, vainquit à son tour les Egyptiens, mit à sec, près de Byblos, la flotte des Athéniens, par la plus singulière et la plus hardie des manœuvres, et s'empara de cette flotte, le cimeterre à la main, fit tous les Athéniens prisonniers ainsi qu'Inarus. Toujours infatigable, toujours heureux, il remporta une troisième victoire sur une autre flotte athénienne, et mérita par son habileté, sa 456.
valeur, ses victoires, d'être placé à côté des Miltiade, des Thémistocle et des Cimon. Quelque temps après, Mégabyse indigné qu'on eût fait périr Inarus contre la foi des traités, prit les armes, battit tous les généraux que l'on fit marcher contre lui, et ne céda qu'aux prières des négociateurs qu'on envoya pour le fléchir et le désarmer.

Esdras rebâtit les murs de Jérusalem, et mit cette cité à couvert de la haine des Samaritains, qui descendoient d'une colonie idolâtre, envoyée par Salmanazar roi d'Assyrie, colonie qui avoit mêlé les cérémonies du culte hébraïque avec celles du paganisme. Le bonheur terrestre des Juifs, date réellement de cette époque. Jusqu'au temps des Séleucides, ils vécurent en paix sous

la protection des Perses, et dans la suite, sous la protection des Grecs.

Athènes et Sparte, toutes deux rivales puissantes, toutes deux ambitieuses, s'observoient mutuellement avec inquiétude. Cimon, par l'ascendant de sa vertu, les tenoit dans les bornes de la modération, et les empêchoit d'éclater l'une contre l'autre : ce grand homme réussit même à rendre les Athéniens magnanimes et vertueux comme lui-même. Un affreux trem-
469. blement de terre ayant renversé Sparte, les ilotes secondant les fureurs de la nature, s'étoient armés contre leurs impitoyables maîtres. Le nom des Spartiates alloit être effacé de l'histoire, sans la générosité d'Athènes. Cimon, à la tête de quatre mille hommes, vola au secours des Lacédémoniens, et les aida à faire rentrer les esclaves dans le devoir. Ce général marcha une seconde fois pour défendre les Spartiates, qui outragèrent leurs bienfaiteurs, les renvoyèrent indignement, et rendirent Cimon suspect
464. aux yeux de ses compatriotes. La vertu de cet illustre citoyen offusquoit Périclès. Du moment qu'il parut, ce jeune homme, doué des plus belles qualités de l'esprit, orné des talens les plus aimables, gagna tous les cœurs, et contre-balança le crédit de Cimon. Le début de Périclès dans la

carrière politique, fut infâme ; il ne rougit point de susciter de méprisables ennemis à un rival vertueux, et de flatter les passions du peuple, pour le gagner entièrement. Une perfide éloquence ne seconda que trop bien les efforts de Périclès : tonner, foudroyer, mettre en mouvement toute la Grèce, peuvent être des titres pour un orateur, mais n'en sont pas pour l'homme qui gouverne. Ciceron, qui fait un éloge si pompeux de l'Athénien, parle plus lui-même en orateur qu'en politique. Cimon, accusé de favoriser les Spartiates, et d'une admiration outrée pour leurs loix, fut banni, et son rival devint alors tout puissant dans Athènes.

Peu d'hommes ont été plus injustement loués que ce démagogue ; aveuglement sans doute bien excusable avant l'époque de la révolution française : sous la monarchie, on ne connoissoit point le danger des intrigues républicaines ; on préconisoit des actions que nous avons depuis été obligés de flétrir, de détester, parce que de semblables actions ont été commises de nos jours, et qu'elles ont causé le malheur de la France. Périclès, cette idole du peuple, ce génie dangereux, entretint les Athéniens dans une licence effrénée, leur prodigua des amusemens frivoles, et les enivra de plaisir, au milieu même des hor-

reurs de la guerre. Ces républicains ombrageux sembloient avoir abdiqué la souveraineté entre ses mains, tant ils s'abandonnoient à ses conseils et à ses désirs. Nous, qui avons vécu dans les agitations populaires, nous pouvons apprécier l'indigne conduite de cet homme, et le juger maintenant avec quelque connoissance de cause. Pour assurer le triomphe de la multitude, il diminua le crédit des gens de bien, affoiblit l'autorité de l'aréopage, le seul tribunal qui protégeoit, dans Athènes, la vertu, et rendoit la justice avec fermeté; enfin, il favorisa la paresse et l'insolence des artisans, et leur fit distribuer une rétribution en argent, pour les forcer à venir exercer leur droit de suffrage sur la place publique (1). Je veux bien croire à la probité de Périclès, à son attachement pour ses amis, ainsi qu'à sa tendresse pour ses enfans; l'ambition n'exclut point certaines vertus domestiques. Il embellit Athènes de statues et de temples magnifiques, mais il l'appauvrit sous le rapport

(1) Dans les sections de Paris, on soudoya pareillement la classe des ouvriers, composée de ce qu'on appeloit alors *les sans-culottes*, et l'on allouoit à chaque individu la somme de 40 sols par séance.

moral. Ce faste, ces dépenses prodigieuses, dont les fonds se tiroient du trésor de la Grèce, excitèrent la vengeance des Grecs qui se crurent insultés, et menacés d'un prochain esclavage.

L'union qui régnoit depuis long-temps entre les Grecs fut rompue; les Athéniens entrèrent 459.
en campagne contre les Corinthiens, les battirent, et, les années suivantes, se jetèrent sur la Béotie. Les Thébains implorèrent la protection de Sparte; mais les Athéniens, sous la conduite de Myronide, défirent les Lacédémoniens eux-mêmes, et conquirent la Béotie. Quelque temps après, Tolmide, autre général 446.
d'Athènes, envahit la Laconie, et ravagea cette province.

Cimon, rappelé de l'exil, reprit le commandement des troupes, et toujours vertueux, toujours ami des Grecs, rétablit la paix. En- 450.
suite cet illustre général fit voile contre les Perses, avec une flotte nombreuse, obtint de nouveaux triomphes, et termina sa glorieuse carrière sous les murs de Citium, ville de Chypre qu'il assiégeoit. Cette même année, 449.
Artaxerxès-Longue-main, effrayé des succès de Cimon, conclut la paix à des conditions aussi honorables qu'avantageuses pour les Grecs. De nouvelles discordes ne tardèrent point à

troubler le repos de ces peuples ; l'inquiétude des Athéniens, leurs prétentions, leurs violences, rallumèrent le flambeau de la guerre, connue sous le nom de première guerre sacrée. Ils ne la firent pas avec le même bonheur qu'auparavant; Tolmide, le meilleur général d'Athènes, fut vaincu et tué par les Thébains, qui recouvrèrent leur pays et leur indépendance. Des villes alliées se révoltèrent contre cette république, ainsi que l'île d'Eubée qui lui étoit soumise. Périclès les réduisit dans le devoir, et une trève suspendit encore une fois les calamités de la guerre.

Ce fut alors que ce général s'immortalisa par les encouragemens accordés aux arts, aux sciences, et par les chefs-d'œuvres de tout genre qui parurent sous son administration ; quelques hostilités occupèrent néanmoins les Athéniens au dehors. Périclès combattit les habitans de Samos, qui avoient pris les armes, et s'empara de leur île ; mais ayant embrassé la querelle
436. des Corcyréens contre les Corinthiens, ces nouvelles hostilités amenèrent enfin la trop célèbre guerre du Péloponèse. L'île de Corcyre fut le véritable lieu où cette guerre prit naissance : dans cette île, la multitude s'arma contre les nobles, les pauvres contre les riches;

la multitude l'emporta, massacra impitoyablement les principaux citoyens; Corinthe se déclara pour les victimes, Athènes pour les bourreaux; les Lacédémoniens épousèrent les intérêts des Corinthiens, et dès-lors la guerre fut générale.

Rome, victorieuse des Volsques, est ravagée par la peste qui enlève les deux consuls (463), et plonge la république dans le deuil. A peine ce fléau est-il cessé, que les troubles recommencent entre les plébeïens et les patriciens, et que l'insolence des tribuns augmente. Un Sabin, Appius-Herdonius (460), profitant des circonstances, s'empare du capitole, dont la reprise coûta bien du sang aux Romains, qui perdirent à l'assaut le consul Valérius. Quintius Cincinnatus, déjà plusieurs fois vainqueur des Volsques et des Eques, est tiré de la charrue (456) pour aller délivrer le consul Minucius, lequel s'étoit imprudemment laissé envelopper par ces derniers. L'illustre Romain, nommé dictateur, exécute heureusement cette entreprise, et retourne ensuite cultiver le petit champ de ses pères; les Eques, malgré leur défaite, reparoissent en campagne les années suivantes, et sont encore vaincus.

Rome, quelque temps après, perd sa liberté

en voulant l'affermir avec les loix de la Grèce. Les députés qu'elle envoie dans ce pays civilisé, n'en rapportent que le goût de la domination; les décemvirs enchaînent un moment un peuple belliqueux; mais heureusement (449) leur tyrannie s'éteint dans le sang pur et chaste de la jeune Virginie que le tribun Virginius son père immole cruellement en public, pour la soustraire à l'infâme lubricité d'Appius Claudius, fils de ce sévère Appius qui s'étoit donné la mort. Cette année même, Valerius et Horatius défont les Volsques et les Sabins. Le sénat gagne le peuple, en lui faisant de nouvelles concessions, et le tribunat militaire est créé (445); le calme se rétablit dans la république, et la création des censeurs (442) cimente le bon ordre en épurant les mœurs.

Lucius Quintilius Capitolinus (439), revêtu de la dictature, mande à son tribunal Spurius Mélius soupçonné d'aspirer à la tyrannie, et le fait tuer par Servilius-Abala, général de la cavalerie : la guerre s'allume contre les Fidénates; Corn. Cossus tue leur roi Tolumnius, et partage avec le dictateur Mamercus les honneurs du triomphe (437). Les années suivantes, le peuple vaincu se jette de nouveau sur le territoire romain; la ville de Fidène est prise, et

Mamercus, une seconde fois dictateur, bat les Toscans.

Un peuple séditieux, des patriciens dévorés d'ambition, des tribuns insolens déchirent le sein de la république. La sagesse du sénat tempéroit heureusement la fougue des passions populaires, et réprimoit les prétentions des divers partis. Une jalousie inquiète, un désir brûlant de la liberté faisoient commettre impunément les injustices les plus criantes. Si les ennemis de Rome eussent fait une ligue entre eux, il est à présumer qu'ils seroient venus à bout de détruire cette ville.

Dans toutes les périodes, un destin contraire sépare les Grecs des Romains. Ceux-ci guidés par le seul instinct du patriotisme, se sauvent de leurs propres discordes, tandis que les Grecs policés se perdent par leurs divisions intestines, et se laissant maîtriser par une haine aveugle, vont, sans le savoir, au devant de l'esclavage; la défiance des Romains contre les ambitieux s'accroissoit, lorsqu'elle diminuoit chaque jour chez les Grecs.

La Sicile enfin dispute sa liberté contre les tyrans : Syracuse chasse de son sein Thrasybule, frère d'Hiéron, et se constitue en république; les autres villes de cette île imitent bientôt cet

exemple : la guerre s'engage entre Agrigente et Syracuse ; celle-ci bat les troupes de sa rivale. Pendant ce temps, Charondas donnoit de sages loix aux habitans de Thurium, ville de la grande Grèce ; et les Carthaginois, aux prises avec les Cyrénéens, durent le succès de cette guerre au généreux dévouement des deux frères Philènes.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Puisque les arts et les sciences ont fui le séjour de la Grèce, puisqu'ils fleurissent actuellement sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Danube, et dans les contrées les plus septentrionales de l'Europe, il est très-possible qu'un jour, sur les bords de l'Irtis, en Asie, sur les bords de l'Orénoque, du Maragnon, au pied des Andes et des Apalaches, en Amérique, des villes le disputent à Athènes pour la politesse, et à Rome pour l'urbanité. Déjà dans les lieux naguères couverts de savannes et de forêts impénétrables, près des lacs où l'industrieux castor bâtissoit sa loge, on voit des muséum, des écoles de peinture et de sculpture, des universités, des académies qui acclimatent les arts et les sciences de notre continent. Il ne faut donc pas aller, un thermomètre

thermomètre à la main, mesurer les divers degrés de l'esprit; tous les peuples sont nés pour goûter les douceurs qu'il procure, et les fleurs de l'imagination éclosent jusque dans ces climats où le froid engourdit le sein de la terre.

La gloire des armes accompagna presque toujours celle des lettres, et l'arbre des sciences fleurit au milieu des flots de sang que l'ambition fit couler. Les muses que l'on dit être amies de la paix, ne furent jamais mieux cultivées que dans un siècle de conquêtes et de guerres cruelles. Dans le premier des siècles littéraires, celui de Périclès, les Grecs se firent une guerre de cannibales; les massacres de Corcyre, de Mytilène, de Platée, de Mélos, se commirent dans le même âge où vécurent Sophocle ainsi qu'Euripide, dans le même âge où l'esprit humain brilla de l'éclat le plus vif; les prisonniers étoient égorgés par ces mêmes Athéniens, si spirituels et si délicats dans leurs discours. La culture des lettres étoit sans doute un préservatif bien foible pour adoucir le caractère des hommes; il auroit fallu une morale plus pure, une religion plus douce, plus charitable et plus éclairée que celle du paganisme.

Tous les autres siècles littéraires attestent la

vérité de notre première observation. Dans celui d'Alexandre, Thèbes est détruite, la Grèce réduite au silence, l'Asie en feu ; et cependant, sur ce vaste théâtre de carnage, fleurirent les sciences et les lettres ; le même conquérant qui ravageoit le monde, s'efforçoit de l'éclairer.

C'est principalement au sortir des guerres civiles, que l'esprit de l'homme, remué par des événemens tragiques, exalté par de grandes passions, avance le progrès des lettres, et se distingue par des chefs-d'œuvres. Virgile écrivoit ses touchantes églogues, lorsqu'un soldat impie menaçoit ses guérêts ; Horace, qui avoit combattu sous les drapeaux de Cassius et de Brutus, qui avoit vu les horribles proscriptions du troisième triumvirat, Horace égayoit ses écrits de tous les ornemens de la volupté.

Dans le siècle des Abassides, ou de Charlemagne, les feux de la guerre embrasoient également l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; et cependant la culture des sciences ne fut point interrompue.

Dans celui des Médicis, la France, l'Allemagne, l'Italie ne furent pas moins bouleversées par des guerres sanglantes ; et néanmoins c'est à cette époque que le flambeau des lettres se rallume de toutes parts en Europe.

Voyez, au dix-septième siècle (celui de Louis XIV), Milton, au sein des plus affreuses discordes, imaginer le sujet de son *Paradis perdu*: pour peindre énergiquement l'enfer, ainsi que Satan, il lui suffisoit de jetter un regard sur l'Angleterre, sur Cromwel, et peut-être sur lui-même. Dans la description des séances infernales, dans les harangues que les démons prononcent, dans les combats qu'ils soutiennent contre les anges, le poëte emprunte visiblement ses couleurs des révolutions de sa patrie. Mais comment l'apologiste d'un régicide, le secrétaire de Cromwel, l'homme qui fuyoit le séjour de la paix (1), dont les yeux se repaissoient d'images dégoûtantes, comment cet homme a-t-il pu tracer le tableau le plus frais, le plus naturel, le plus parfait de l'innocence et des plaisirs de nos premiers pères? preuve nouvelle qu'un écrivain sait allier tous les contraires, et qu'une ame vigoureuse, malgré ses passions, peut se recueillir, et voir même les délices du paradis.

(1) Milton visitoit l'Italie, lorsqu'il apprit que la guerre venoit de s'allumer entre le roi et le parlement. Le poëte, sur le champ, quitte cette riante contrée, et s'embarque pour l'Angleterre.

Les lettres éclipsées depuis la mort d'Homère, répandirent une nouvelle lumière dans la Grèce, depuis la tyrannie d'Hippias, ainsi que sous le règne d'Hipparque et d'Hippias ses fils. Le chantre d'Achille eut la gloire de causer cette agréable révolution; ses œuvres morcelées, disséminées, ayant été réunies par ordre d'Hippias, charmèrent une nation ingénieuse, née pour apprécier les chefs-d'œuvres, et pour les admirer.

Quelques sages s'étoient distingués dans le genre de l'apologue, près d'un siècle avant Périclès. Parmi ceux qui instruisirent le plus efficacement les hommes, Esope tient, sans contredit, le premier rang. Ses fables n'ont pu parvenir jusqu'à nous dans toute leur pureté, dans toute leur beauté antique; quelques-unes sont visiblement de l'invention du moine grec Planude, entr'autres celle du singe qui parle du Pyrée : ce port ne fut construit que du temps de Périclès. Le bon sens surtout rend recommandables les fables d'Esope; et peut-être, à cet égard seulement, elles l'emportent sur les fables de notre la Fontaine, qui a tiré des copies si gracieuses et si originales du fabuliste phrygien.

A peu près du temps d'Esope, Anacréon, couronné de roses, chantoit les plaisirs de Bac-

chus et de l'Amour à la cour de Polycrate, tyran de Samos. La muse de Simonide célébra plus tard le courage des Spartiates, et les vertus d'Hiéron, tyran de Syracuse. Thespis avoit inventé la tragédie qu'Eschyle ennoblit par son talent.

Du temps même de Périclès, on trouve les deux genres de gloire réunis, celle des armes, et celle des lettres; c'est le siècle des grands capitaines, des grands poëtes, des grands orateurs, des grands artistes et des grands historiens. Alors parurent Sophocle et Euripide, Pindare et Corinne qui, tous rivaux, marchèrent de front à l'immortalité. Les poëtes comiques, doués d'un talent rare, mais cynique, s'armèrent trop effrontément du fouet de la satyre; Aristophane, le plus célèbre d'entre eux; frappa indistinctement le mérite et la sottise, la raison et le ridicule, le vice et la vertu; Aspasie, maîtresse de Périclès, donna des leçons publiques de philosophie dans Athènes; Anaxagore, versé dans la science physique, interroges la nature, s'éleva au-dessus de ses contemporains par les vastes connoissances qu'il acquit; Protagoras osa mettre en doute l'existence des dieux, et Diagoras eut la folie de nier leur existence même; Empédocle, non moins extrava-

gant, se précipita dans les entrailles embrasées de l'Etna, dans l'espoir de se faire passer pour un dieu; Méthon lisoit dans les cieux avec la même habileté que tant d'illustres écrivains manioient la plume.

Les arts jusqu'alors tenus, pour ainsi parler, captifs, sortirent de cet état, et s'échauffèrent de tout le feu du génie; Jupiter sembla respirer sous le ciseau de Phidias; Polygnote et Myron animèrent la toile. Quelques années apres ces deux artistes, on vit paroître Zeuxis et Parrhasius, l'un qui trompoit les oiseaux, l'autre qui trompoit son rival même, par la magie de leur art. Artémon de Clazomène, exerça son génie dans l'art meurtrier des siéges, et fut l'inventeur des machines de guerre les plus redoutables; en un mot toutes les facultés de l'homme, presque dans tous les genres, se développèrent; Athènes devint l'asile des muses, et se remplit des chefs-d'œuvres que chacune d'elles enfanta.

Périclès, par son éloquence entraînante, par le rôle important qu'il joua dans cette république, et plus encore par la protection qu'il accorda aux hommes qui se distinguèrent, mérita de donner son nom à ce siècle mémorable.

L'histoire jette dans ce siècle un éclat qui ne s'est point affoibli. Hérodote d'Halycarnasse,

naquit le jour même que la flotte des Perses fut battue auprès de Salamine. Les Grecs, assemblés aux jeux olympiques, entendirent la lecture de son ouvrage avec un sentiment de plaisir si vif, qu'ils donnèrent, à chacun des chapitres, le nom de l'une des muses; lui-même obtint le glorieux surnom de père de l'histoire. Ce grand homme a été fort mal jugé par Voltaire, qui n'a pas su établir une différence entre les faits qu'Hérodote affirme, et les faits qu'Hérodote raconte d'après le témoignage d'autrui, mais sans y ajouter lui-même une entière confiance. Dans le siècle où il vivoit, ayant à parler de peuples avec lesquels les Grecs entretenoient peu de relations, il n'est pas étonnant que son histoire soit remplie d'événemens romanesques; mais les mœurs, coutumes et usages de ces peuples, sont décrits avec exactitude. Ce tableau ne sauroit être assez effacé par la main du temps, pour que l'on méconnoisse la vérité des couleurs employées par Hérodote, ce père de l'histoire, lequel est toujours près de la nature, et par conséquent de la perfection. Il décrit les victoires des Grecs sur les Perses, avec cet air de simplicité et de grandeur qui sied si bien au génie.

THUCYDIDE.

Les applaudissemens prodigués à Hérodote, causèrent tant d'émulation au jeune Thucydide, que cet Athénien résolut de fournir la même carrière de gloire ; cette noble émulation nous a valu l'histoire de la guerre du Péloponèse. Court, précis, serré, énergique dans ses pensées, quelquefois un peu dur dans son style : il eut la gloire de former Salluste chez les Romains.

VINGT-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

De 431 à 413 avant J. C.

Artaxercès Longue-main, roi des Perses, guéri par la triste expérience de ses prédécesseurs, de l'envie de subjuguer la Grèce, conclut la paix avec ce pays, se borna à rendre heureux ses peuples, et, durant un long règne, les gouverna avec beaucoup de sagesse et de bonté. Il avoit la main droite beaucoup plus longue que l'autre, d'où lui vient le sobriquet de Longue-main. Un jour il dit ces belles paroles : « Qu'il étoit obligé à la nature de lui avoir fait

la main droite fort longue pour donner, et la gauche plus courte pour recevoir ». D'affreux crimes épouvantèrent l'Asie, lorsque ce grand prince eut les yeux fermés (324). Darius, auquel le sceptre appartenoit, fut égorgé par ordre de Xercès II qui prit le titre de roi; celui-ci, après deux mois de règne, le fut par Sogdien, et ce dernier par Darius Nothus ou le bâtard.

Les Juifs, le seul peuple heureux de l'ancien continent, vivoient dans l'obscurité sous le gouvernement de leur grands prêtres.

Dans la Grèce, tout se disposoit à une guerre générale; les Spartiates, malgré la rigidité de leurs principes, la dureté de leurs mœurs et de leur gouvernement, étoient moins haïs que les Athéniens, auxquels la Grèce entière reprochoit, avec raison, une vanité insupportable, une insatiable cupidité et une ambition démesurée. Cependant les Lacédémoniens ne furent point les agresseurs; ce fut Périclès lui-même qui, pour ne point rendre les comptes que ses concitoyens lui demandoient, alluma la guerre du Péloponèse : pour échapper à un danger particulier, il perdit sa patrie. Durant cette longue et sanglante lutte, les forces des Grecs s'épuisèrent, le patriotisme disparut; ensorte que plus tard, il ne fut pas difficile à Philippe, ainsi 431.

qu'à son fils Alexandre, de les vaincre, et aux successeurs de ce conquérant, de les réduire sous leur domination.

Une vicissitude étonnante de victoires et de défaites, releva ou abattit le courage des deux partis. Sans les grands poëtes, les historiens et les orateurs célèbres qui écrivirent dans cet espace de temps, il faudroit plonger dans un éternel oubli cette guerre du Péloponèse, fameuse par tant de massacres et de représailles horribles. Même courage, même barbarie de part et d'autre; les Lacédémoniens ravagent l'Attique, et leurs adversaires ravagent la Laconie.

La peste accabla les Athéniens, et enleva l'élite de leurs soldats. La science, l'humanité d'Hypocrate, médecin de l'île de Cos, furent les seuls remèdes à tant de maux; il prodigua aux Athéniens tous ses soins, avec un désintéressement bien rare, auxquels les Athéniens parurent très-sensibles. Digne alors du titre de grand homme, supérieur à l'infortune, Périclès consola ses compatriotes. En jetant les fleurs de son éloquence vive et pathétique sur le tombeau des Athéniens qui avoient péri les armes à la main, en célébrant les vertus des morts, il arracha des larmes aux vivans; l'adversité lui donna occasion de faire paroître

les qualités de son cœur. Lui-même accablé par le malheur fut un moment destitué de sa place; mais on avoit besoin de ses talens, et les Athéniens lui confièrent de nouveau le soin des affaires publiques.

La peste priva les Athéniens des lumières de 429.
ce capitaine qui seul auroit pu guérir les maux causés par lui-même, et réconcilier Sparte et Athènes. On peut dire que Périclès mourant, fit oublier Périclès démagogue, caressant le petit peuple, lui prodiguant les deniers de l'Etat, et faisant exiler Cimon.

Périclès légua à ses successeurs une guerre meurtrière, qu'Alcibiade eût pu terminer également avec gloire, si une cruelle destinée n'eût présidé dans les conseils d'Athènes.

On vit, l'année suivante, cent cinquante assiégés s'échapper miraculeusement, pendant la nuit, de la ville de Platée que les assiégeans avoient entourée d'un mur épais. Les Spartiates firent passer au fil de l'épée le reste des Platéens qui s'étoient défendus long-temps avec courage, et, à la persuasion des Thébains, firent raser cette ville de Platée qui, au jugement des Grecs, avoit mérité la palme de la valeur durant la guerre médique (1).

(1) Un crime tôt ou tard est puni. Les descendans

La victoire rendit quelque temps les Athéniens arbitres de la paix : plus modérés, ils en auroient recueilli honorablement les doux fruits, et se seroient couverts d'une gloire immortelle ; mais enivrés de quelques succès trompeurs, entraînés à leur perte par le fougueux orateur
425. Cléon, ils se précipitèrent vers leur ruine. Cet homme obscur, sans aucune teinture de l'art militaire, promit de s'emparer, et s'empara malheureusement de l'île de Sphactérie, où depuis long-temps se défendoit une troupe d'élite de jeunes Spartiates : l'aveugle fortune fit triompher le présompteux Cléon.

Après cet événement les Athéniens auroient pu éteindre les feux de la guerre, mais la prospérité les enivra, et les rendit aveugles sur leurs propres intérêts. Les Thébains, à la journée de Délium, humilièrent ces hommes qui ne méritoient pas de vaincre. Brasidas, général lacédémonien, rabattit encore bien davantage cet orgueil, en leur
422. enlevant, dans la Thrace, presque toutes leurs villes alliées. Cléon, aussi vain dans ses discours

---

des Platéens, échappés au fer des barbares Lacédémoniens, se vengèrent à leur tour des Thébains, leurs ennemis, et ce fut par leurs conseils qu'Alexandre détruisit la ville de Thèbes, de fond en comble.

que téméraire dans l'action, promit sur la place publique d'Athènes de s'emparer d'Amphipolis : cette fois la fortune abandonna l'insensé qui périt dans une bataille livrée qu'il perdit sous les murs de cette ville. Brasidas, vainqueur, périt également, mais sa mort fut pleurée universellement, au lieu que personne ne regretta la perte de Cléon.

La onzième année de cette guerre furieuse, une trève de cinquante ans, conclue entre les Athéniens et les Spartiates, réunit les deux peuples : six mois s'étoient à peine écoulés, que les indignes manœuvres du jeune Alcibiade firent recommencer les hostilités.

On a tracé si souvent le caractère de ce protée, qu'il nous seroit impossible d'y ajouter aucun trait ; c'étoit un mauvais citoyen sur la place publique, un excellent général à la tête d'une armée. Alcibiade et les Athéniens se contrarièrent perpétuellement dans leur conduite ; ils rejetèrent ses services, le rejetèrent lui-même de leurs armées, lorsqu'ils ne pouvoient absolument se passer de lui. Athènes recourut aux conseils de ce jeune homme, lorsqu'elle pouvoit très-bien s'en passer : il l'emporta sur le sage Nicias, dont les raisons étoient solides et la prudence consommée ; mais Nicias n'avoit pas ce feu, cette

action, cette vivacité, cette grâce d'élocution nécessaires pour ravir les suffrages du vulgaire.

Nicias, l'opposé d'Alcibiade, étoit un excellent citoyen sur la place publique; à la tête d'une armée, c'étoit un assez mauvais général, timide, superstitieux, lent, occupé à délibérer au lieu d'agir, quoique du reste plein de feu et de valeur dans l'action même. Les avis d'Alcibiade, si dangereux, si perfides, furent toujours écoutés, et ceux de Nicias rejetés. Le peuple ne pouvoit souffrir celui-ci sur la place publique; et le peuple le conserva, malgré lui, dans le commandement des armées. Les Athéniens, ennemis de Nicias, lorsqu'il vouloit ramener la paix dans la Grèce, lui confièrent cependant le commandement de leurs troupes, et le retirèrent à Alcibiade qui ne respiroit que la guerre, et qui savoit la faire habilement. Voilà quel étoit cet Alcibiade si célèbre, qui prit toutes les formes, adopta tous les usages, embrassa la vertu ou le vice, fut débauché ou tempérant, selon les circonstances, les lieux et les hommes. Il servit tour à tour Athènes et Sparte avec la même chaleur, et se perdit autant par l'imprudence de ses concitoyens, que par la sienne propre.

Le départ de la flotte athénienne présenta le spectacle le plus imposant et le plus magnifi-

que. Ces ambitieux républicains subjuguoient 415.
déjà, en imagination, la Sicile, et méditoient de plus vastes projets encore. De sacriléges profanations imputées à Alcibiade, privèrent cette république du seul homme qui auroit pu réaliser ces brillantes chimères; tout sembla concourir à les perdre; ils enchaînèrent la fortune qui leur sourioit, ils ne commirent que des fautes capitales. Les Athéniens aimèrent mieux écouter de simples soupcons, que les intérêts mêmes de la patrie; la sinistre galère de Salamine partit pour enlever Alcibiade qui déjà avoit répandu la terreur parmi les ennemis, et les avoit déconcertés par des coups d'audace et de vigueur. Ce général se déroba, par la fuite, à la bizarrerie d'un jugement populaire, se réfugia dans Sparte, et s'efforça de susciter des ennemis à ses concitoyens. Le lent et foible Nicias, abandonné à sa timidité, à ses irrésolutions, au lieu de cingler droit vers Syracuse, s'amusa à faire des siéges, et laissa le temps aux Syracusains de se reconnoître. Un des chefs de cette expédition, Lamachus, plein de valeur, d'activité, de sagesse et d'habileté, auroit pu seul remplacer le général proscrit, c'étoit l'Aristide de son temps; mais sa pauvreté le rendit méprisable aux yeux des Athéniens.

413. Enfin, Nicias assiégea, par terre et par mer, la ville de Syracuse même : des combats terribles, dont l'issue fut presque toujours à l'avantage des assiégeans, se livrèrent sous les murs de la place, dans l'un desquels périt Lamachus; mais Nicias, peu sur ses gardes, laissa entrer Gylippe dans le port. Dès ce moment, la fortune se déclara contre les Athéniens qui, chassés de postes en postes, furent enfin battus sur terre et sur mer, et après s'être consumés en efforts impuissans, furent contraints de lever le siége, sans pouvoir s'embarquer, leur flotte ayant été détruite par leurs ennemis. Qu'on se peigne la consternation, l'abattement, le désespoir de ces malheureux dans leur retraite, l'armée fondant en larmes, les malades, les blessés poussant des cris lamentables, tendant des mains défaillantes à leurs camarades, les suppliant de prévenir l'ennemi et de les achever. « Les vivans qu'on abandonna, dit Thucydide, étoient plus à plaindre que les morts; l'armée avoit peine à s'éloigner de cette terre ennemie où elle avoit souffert des maux qu'elle ne pouvoit assez déplorer ». Quel contraste présentoient ces mêmes Athéniens, s'embarquant pour cette funeste expédition, au chant des péans, faisant retentir les airs de cris d'alégresse, enivrés des plus belles

belles espérances, suivis de leurs parens, de leurs amis, de la foule de leurs concitoyens, et des étrangers accourus sur le rivage pour jouir de ce spectacle; et ces mêmes Athéniens obligés, suivant les expressions du même historien, de marcher à pied, au lieu d'être portés sur leurs vaisseaux. Les Syracusains usèrent de la victoire comme des cannibales, et teignirent lâchement leurs lauriers du sang de Démosthènes et de Nicias, principaux chefs des Athéniens. Presque tous les soldats athéniens furent condamnés au travail des mines; dans la suite, la politesse, la vivacité d'esprit des captifs charmèrent les Siciliens, qui donnèrent la liberté à un grand nombre de ces infortunés. A la nouvelle d'un pareil désastre, Athènes, pleurant la perte de ses plus braves défenseurs, se livra toute entière à la douleur, et vit de près l'abyme creusé sous ses pas.

Les Romains luttoient péniblement contre les Volsques et les Veïens; ceux-ci battirent les tribuns militaires, magistrats nommés pour remplacer les consuls, et qui furent presque toujours malheureux à la guerre; l'anarchie, durant dix années, avoit affoibli Rome qui resta sans magistrats. Æmilius-Mamercus, le plus grand général de son siècle, nommé une troisième fois dictateur, triompha des vainqueurs

et des Fidénates leurs alliés (426). L'éclat de cette victoire fut terni trois années après par la défaite du consul Sempronius, dont un simple officier, Sextus Tempanius, sauva les légions par son habileté; il mit en fuite les Volsques victorieux, et le héros remportant une double victoire, alla défendre sur la place publique son général malheureux que les tribuns accusoient de lâcheté. Pour comble de malheur, des factieux s'agitèrent au dedans, et prêchèrent la loi agraire, c'est-à-dire, le partage des terres conquises. Le sénat excita une guerre extérieure pour déconcerter les projets des agitateurs du peuple, et faire diversion à l'esprit d'inquiétude qui tourmentoit la multitude; ce fut aux Volsques que cette politique devint le plus fatale. Un esprit de sédition s'empara des légions romaines, qui assassinèrent leur général Posthumius.

Sur la fin de cette période, les Samnites se rendent redoutables, et ce peuple de l'Italie méridionale déploie sa valeur contre les Toscans, avant d'en venir aux mains contre les Romains.

La paix ne réside qu'en Perse ainsi qu'en Judée; toutes les autres contrées de l'ancien continent sont agitées par la guerre.

RONISME.

nt J. C.

aire révolter l'Égypte
. Quelque temps après,
armi les Mèdes, nation ja-
Perses, qui avoit pris sur elle
mais ils furent bientôt forcés
ns le devoir. Artaxerxès Mné-
e Darius, succéda à son père. Pary- 405.
re du monarque, affectionnoit singu-
nt son autre fils Cyrus; ce jeune prince,
n loueroit beaucoup moins s'il étoit plus
nnu, avoit essayé d'assassiner son frère et son
oi, le jour même du couronnement d'Artaxerxès Mnémon, qui lui fit grâce de la vie, et qui même eut la bonté, ou plutôt la foiblesse de le renvoyer dans son gouvernement.

Les Spartiates, ces républicains si rigides, ne rougirent pas de s'allier les premiers avec les Perses. Athènes étoit réduite aux abois, Lacédémone alloit obtenir une prépondérance qui pouvoit devenir fatale à la Perse; Darius Nothus sentit ce pressant danger. Alcibiade, touché du

misérable état de sa patrie, changea de parti, gagna facilement Thyssapherne, qui seconda les vues de son maître, quoique jusqu'alors le satrape se fût montré le plus mortel ennemi des Athé-
412. niens. Ils avoient établi le gouvernement de quatre cents de leurs concitoyens; cette olygarchie fit languir davantage la république; de nouveaux échecs augmentèrent l'alarme universelle; les quatre cents furent cassés. Thrasybule fit rappeler Alcibiade; la fortune changea aussitôt de parti, et passa du côté des Athéniens; il ne voulut rentrer dans Athènes que couvert de lauriers, après avoir battu les Lacédémoniens près d'Abydos, ensuite près du port de Cyzique, et avoir détruit dans ce dernier combat naval une des plus puissantes flottes de Sparte, qui perdit Mindare, son amiral.

Les Athéniens reçurent Alcibiade comme une divinité; tous les maux précédens furent oubliés, et la tranquillité rétablie; Athènes nagea dans la joie, et l'enthousiasme causa une espèce de vertige à ses habitans. Ces insensés, sourds à la voix des gens sages, refusèrent d'accorder la paix à Sparte, et par ce refus, aigrirent la Grèce contre eux. Pour comble de délire, ils passèrent, à l'égard d'Alcibiade, des transports de l'admiration à ceux de la haine, et le force-

rent de s'exiler ; ils brisèrent eux-mêmes l'instrument de leur bonheur, et se remirent à la merci de la fortune. La victoire les couronna cependant encore une fois aux Arginuses ; les 406.
Lacédémoniens perdirent leur amiral Callicratidas, homme vertueux, mais qui n'avoit pas, du commandement militaire des idées justes et saines.

Athènes, née pour l'ingratitude, punit de mort les généraux victorieux, pour avoir négligé d'ensevelir les morts, et n'épargnèrent que les deux dénonciateurs. Lysandre, punissant un aveuglement si atroce, battit, l'année suivante, la flotte athénienne à Ægos-Potamos, près de Lampsaque, et fit égorger trois mille prisonniers ; Conon, échappé à ce massacre, se retira chez les Perses. Athènes, épuisée de soldats, d'argent, de ver- 404.
tus et de toutes ressources, se vit obligée de recevoir dans ses murs le vainqueur qui réduisit cette rivale de Lacédémone à la plus dure condition, et fit démolir les fortifications du Pirée, au bruit des instrumens de musique. Ainsi se termina la sanglante guerre du Péloponèse, qui avoit duré un peu plus de vingt-sept années.

Pour comble de malheurs et d'humiliations, Lysandre nomma dans Athènes trente tyrans, qui rendirent la ville un séjour de terreur, et

presque veuve de ses meilleurs citoyens. Non contens d'avoir chassé ou immolé les plus vertueux, ils finirent par envoyer au supplice un de leurs collégues, Théramène, qui témoignant quelque sensibilité, vouloit arrêter le cours de ces horreurs. Dans ce séjour funèbre, Socrate seul osa élever la voix en faveur de l'opprimé; Alcibiade fugitif, vivant dans les douceurs de la vie privée, mais toujours redoutable pour les Lacédémoniens, fut assassiné par leurs ordres, à quarante ans, c'est-à-dire, à un âge où la sagesse, unie à l'expérience, pouvoit le rendre le plus utile à sa patrie.

Les trente tyrans ne connurent bientôt plus aucun frein; l'exil et la mort dépeuploient chaque jour Athènes. L'excès du mal produisit enfin une heureuse révolution: Trasybule, un des bannis, rassembla ses compagnons d'infortune, entra en campagne contre les ennemis de sa
403. patrie, les vainquit, les fit tous mourir dans une entrevue, et, pour cicatriser les plaies de la république, fit rendre cette loi d'oubli et de pardon pour le passé, loi si connue depuis, sous le nom d'amnistie.

Peu de temps après, les Athéniens, toujours ingrats, toujours injustes, firent boire la ciguë à Socrate qui les avoit défendus avec tant de

courage contre les tyrans, et qui enseignoit la plus belle morale dont le paganisme puisse s'enorgueillir. Ce philosophe, aux prises avec l'injustice, est un des spectacles les plus attendrissans que nous fournit l'antiquité; la prison publique d'Athènes devint le sanctuaire de la sagesse tant qu'il y resta; la mort même le trouva enseignant la plus sublime doctrine, et pratiquant la vertu.

Chez les Perses, Artaxercès Mnémon, s'appliquoit à fomenter adroitement la division parmi les Grecs, lorsque la guerre civile embrasa son empire. Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, oubliant la clémence de son frère, vouloit régner, et pour venir à bout de ses projets, prit à sa solde treize mille soldats tirés de la Grèce, et que commandoit Cléarque. Il marcha vers la Mésopotamie, où Artaxercès l'attendoit à la tête d'une armée innombrable, dans les plaines de Cunaxa. La bataille fut sanglante, les Grecs auxiliaires 401.
enfoncèrent l'aile qui leur étoit opposée; mais Cyrus s'étant élancé sur son frère pour le percer, celui-ci le prévint, le tua, et défit les rebelles. Telle fut la fin de ce jeune scélérat, dont Cicéron exalte l'esprit, l'amabilité, sans penser aux crimes de Cyrus.

Les Grecs, éloignés de six cents lieues de leur

pays, enveloppés par une armée victorieuse, ne se découragèrent point, et firent face de toutes parts au danger : quoique privés de leur chef, dont le satrape Tyssapherne se défit par la plus noire trahison, se rappelant tout à coup la gloire de leurs ancêtres, s'animant les uns les autres, ils exécutèrent, sous la conduite de Xénophon, cette retraite si admirée de tous les âges, dont le succès fit trembler les Perses, et réveilla la fierté de la Grèce entière. Ces braves gens eurent àtraverser des fleuves, des rivières, à franchir de hautes montagnes, et, vainqueurs de la soif, de la faim, de l'ennemi, de la nature et de tous les obstacles imaginables, se rendirent, des rives de l'Euphrate aux bords du Pont-Euxin, après une marche pénible qui dura plus de quatre mois.

Sparte elle-même sentit, la première, tout le parti que les Grecs pouvoient tirer de cette retraite admirable. D'abord les succès de ses généraux se bornèrent à de foibles résultats ; mais la fortune et la victoire se rangèrent sous les drapeaux du roi Agésilas qui, étant passé en Asie, battit les satrapes Tyssapherne et Pharnabaze, rançonna leurs provinces, et fit trembler le grand roi jusque dans Suze. Dans une pareille crise, Artaxercès ne s'endormit point ; l'ambition des

Spartiates n'avoit plus de bornes, et ils ne gar- 395.
doient plus de ménagement à l'égard des autres peuples de la Grèce. Un barbare, le satrape Tythrauste, successeur de Tyssapherne qui, pour ses crimes, venoit d'être décapité, renversa par son habileté l'édifice de leur injuste puissance; la diversion qu'il opéra, chef-d'œuvre de politique, trop peu connu, sauva pour le moment, la monarchie fondée par le grand Cyrus.

L'or des Perses arma contre Sparte les Athéniens et les Thébains; ceux-ci triomphèrent dans une action, et Lysandre resta sur le champ de bataille, du côté des vaincus. Le général lacédémonien avoit corrompu les mœurs de Sparte, et néanmoins il demeura incorruptible; il avoit versé des trésors immenses dans sa patrie, et il ne laissa, en périssant, que le souvenir de lui-même et de ses victoires. Il étoit si pauvre, que Sparte se chargea du soin de doter les filles de ce grand homme. Pausanias, un des rois de Lacédémone, évita par la fuite, l'exécution de l'arrêt qui le condamnoit à mort, pour ne s'être pas comporté comme il le devoit, dans cette désastreuse campagne.

Conon, général athénien, aidé par les Perses,

Sélinonte, et détruisirent ces deux villes opulentes. Hermocrate arrêta les progrès des barbares Africains; Denys l'ancien, qui avoit rendu d'importans services aux Syracusains, en profita pour usurper la tyrannie. De nouveaux efforts tentés par les Carthaginois, furent suivis de nouveaux revers; Denys leur dicta la paix. Le tyran, après la retraite de ces ennemis extérieurs, eut à combattre ses compatriotes, qu'il vainquit; les Rhégiens qui s'avancèrent contre lui, essuyèrent le même sort. Denys redoutant l'inquiétude des Syracusains, pour les occuper au dehors, déclara la guerre aux Carthaginois; cette fois, elle ne fut pas heureuse pour le tyran, et les Africains vainqueurs, sous le commandement d'Amilcar, assiégèrent Syracuse. Ils se croyoient assurés de la prise de cette ville, mais tout à coup la peste se mit dans leur camp; elle fut occasionnée par leurs sacriléges: ils violèrent les tombeaux; en outrageant les morts, ils se nuisirent à eux-mêmes, et presque toute cette grande armée carthaginoise s'évanouit sous les murs de Syracuse. La nouvelle de ce désastre jeta la consternation dans Carthage, et cette république se crut au moment de succomber sous le poids de ses malheurs.

Au milieu du grand mouvement qui agita

les nations, les lettres fleurissent toujours, principalement l'éloquence et l'histoire. Xénophon acquit tous les genres de gloire; philosophe, politique, historien, général, les lettres et l'art militaire le réclament également. Sa *Cyropédie*, ou enfance de Cyrus, est un beau roman moral, dont le fond est vrai, et dans lequel on peut prendre une juste idée des mœurs et des usages des Perses. Cet historien est ordinairement désigné sous le nom d'*abeille attique*, et l'on a dit à sa louange, que les grâces résidoient sur ses lèvres, à cause de la douceur, de l'élégance et de la beauté de son style, plein, harmonieux, et qui semble couler de source.

VINGT-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

De 392 *à* 371, *avant J. C.*

Artaxercès Mnémon vint à bout d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, et de faire rechercher l'alliance des Perses; c'est vers ce temps, qu'Isocrate place l'expédition de ces barbares contre Evagoras, roi de Salamine, ville de l'île

de Chypre. Le rhéteur athénien nous dépeint ce petit monarque comme un guerrier habile, comme un prince accompli ; il résista longtemps aux armes du grand roi. Après bien des efforts, il fut enfin (386) contraint de se renfermer dans l'étroite enceinte du royaume de Salamine, et de céder presque toute l'île de Chypre aux Perses.

Cette guerre terminée, Artaxercès Mnémon marcha contre les Cadusiens révoltés ; son armée eût péri infailliblement dans cette expédition, sans l'adresse de quelques seigneurs : c'est immédiatement après cette campagne, que C. Népos place les merveilleux exploits du Carien Datame, et les ruses étonnantes de ce général contre Thyus, prince ou gouverneur de Cappadoce, et contre un nommé Aspis, qui s'étoit révolté contre les Perses. Datame lui-même, poussé au désespoir par des ennemis jaloux de sa réputation, prit les armes contre le souverain qu'il avoit jusque-là si bien servi, et avec tant de fidélité. Constamment victorieux des troupes que l'on envoya pour le réduire, il ne perdit la vie que par la plus infame trahison. L'Egypte toujours rebelle ne put être vaincue, et tous les efforts que tenta le grand roi, devinrent inutiles.

A cette époque, disparut l'antique fierté des

Grecs ; la discorde étouffa le patriotisme ; les Lacédémoniens humiliés par des revers, vaincus par les Athéniens, vaincus par la crainte, se tournèrent du côté des barbares. Les deux partis firent la cour au grand roi avec un égal empressement, avec une égale bassesse ; ils employèrent autant d'efforts à gagner ses bonnes grâces, que leurs ancêtres avoient montré d'énergie pour terrasser ces ennemis à Marathon et dans les plaines de Platée. Sparte vainquit Athènes dans cet ignoble combat, et conclut avec les Perses la fameuse paix d'Antalcidas, ainsi ap- 387.
pelée du nom de celui qui la signa. Sparte fut aussi la première ville punie de cette odieuse et lâche conduite, qui ravit l'indépendance à toutes les villes grecques de l'Asie mineure. L'ambition des Lacédémoniens alloit toujours croissant ; ils s'efforçoient d'enchaîner les Grecs d'Europe, et de se procurer, en quelque sorte, l'empire de la Grèce.

Une ville jusqu'alors méprisée, une ville qui, du temps de ses rois, avoit eu une si affreuse célébrité, qui, durant la guerre médique, trahit les intérêts communs de la Grèce, et qui même, à l'époque dont nous parlons, s'en fit un mérite à la cour d'Artaxercès Mnémon, par l'organe de Pélopidas, son ambassadeur, Thèbes,

secoua le joug que lui avoit, contre le droit
378. des gens, imposé la république de Sparte. Cette surprenante révolution fut l'ouvrage de Pélopidas qui, avec une discrétion, une admirable présence d'esprit, une audace inouie, entra dans Thèbes à la tête d'une poignée de bannis, et se défit des tyrans de sa patrie, dans une conspiration habilement tramée. Déguisé en fille, ainsi que onze autres conjurés, tous bannis comme lui, il parvint à s'introduire dans la salle où le thébain Archias, d'intelligence avec Pélopidas, traitoit splendidement les principaux officiers lacédémoniens. Leur chef reçut une lettre dans laquelle tout le complot étoit dévoilé, mais il la rejeta, en disant ces mots devenus si célèbres : « *A demain les affaires sérieuses* ». Les convives attendoient avec impatience les prétendues concubines que l'hôte leur avoit promises, elles furent enfin amenées; mais au lieu de caresses, ils ne reçurent que des coups de poignards et la mort; la garnison lacédémonienne effrayée, abandonna la citadelle, dont Phébidas s'étoit emparé par trahison, et en pleine paix.

Epaminondas, par de sages conseils, une prudence consommée, consolida cette liberté naissante; avec ces deux grands hommes, tout l'héroïsme

roïsme des anciens Grecs sembla être passé dans le cœur des Thébains. L'orgueilleuse Lacédémone se vit en butte à la jalousie des Grecs; Chabrias, général des Athéniens, vainquit les Spartiates sur mer, et cette diversion laissa un moment respirer la ville de Thèbes.

Denys victorieux, porta ses armes en Italie. Jaloux du laurier d'Apollon autant que de celui de Mars, il se mit au nombre des concurrens dans les jeux olympiques, et les Grecs malins, se donnèrent le plaisir de siffler les pièces du tyran de Syracuse. Cruel, malgré son commerce habituel avec les Muses, il fit mourir les principaux habitans de Rhège; ses projets s'agrandirent avec ses conquêtes, mais l'ambition le servit foiblement. Il reprit les armes contre les Carthaginois qu'il vainquit (383), et qui le vainquirent la même année.

Les Romains étoient près d'écraser les Volsques, ou de les assujettir; Valérius venoit de les défaire complétement. D'horribles revers firent bientôt oublier de si glorieux succès, et ce furent les Gaulois qui manquèrent d'anéantir ce peuple qui marchoit à grands pas vers la puissance et la grandeur; il osa provoquer des barbares qui ne respiroient que la guerre.

GAULES.

Diodore de Sicile fait des Gaules une description telle que nous pourrions, de nos jours, l'appliquer à la Suède ainsi qu'à la Norwège. Les Gaulois étoient cependant très-peu vêtus; de misérables huttes leur servoient d'habitations; ils ne vivoient le plus communément que de chasse et de pêche. Les mères, aussitôt qu'elles étoient accouchées, alloient elles-mêmes baigner leurs enfans dans les eaux d'une rivière ou d'un fleuve. Avant l'époque dont nous parlons, les Gaulois avoient déjà envahi l'Italie, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse, et s'étoient établis au pied des Alpes.

Quelques historiens font descendre les Gaulois de Gomer, fils de Japhet, et voilà pour quelle raison on les appelle souvent Gomérites. Si nous en croyons quelques savans, jaloux de donner une illustre origine à leurs compatriotes, Mercure auroit eu la bonté de traverser les mers, pour apporter dans les Gaules le bienfait de la civilisation; Hercule lui-même auroit fait à nos ancêtres l'honneur de les visiter, et de fonder la ville d'Alize. La vanité se glisse dans le cœur de tous les peuples, et les berce des plus flatteuses illusions; les bons Arvernes osent

bien se dire les descendans des Troyens (1). O instabilité des grandeurs humaines ! la noble race de Priam et d'Hector, seroit donc dispersée dans les montagnes de l'Auvergne, et condamnées aux travaux les plus misérables et les plus durs ; nous avons bien assez de notre propre gloire, sans nous forger des titres aussi chimériques. Aucun peuple, quelque obscure que soit son origine, ne doit se piquer de ressembler au féroce Maximin qui, de la plus basse extraction, parvenu à l'empire, voulut se faire passer pour être issu du sang de Jupiter ; comme si les belles actions et les vertus ne suffisoient pas pour faire disparoître l'obscurité de la naissance, et n'étoient pas mille fois plus honorables que la naissance même. Pour nous, rejetant ces prétentions orgueilleuses, nous nous contenterons de saisir les premiers traits, les premières ébauches de l'histoire de ce peuple.

En remontant à l'origine des Gaulois, on voit qu'ils eurent des qualités opposées à celles des peuples limitrophes. Le Germain étoit toujours sombre comme la forêt hercynienne dans laquelle

(1) *Arvernique ausi latio se fingere fratres*
Sanguine ab Iliaco populo.
Lucain.

cette nation vivoit; une humeur légère, gaie, inconstante, étoit, au contraire, le partage des Gaulois. Les descendans de ceux-ci ont, à la vérité, bien dégénéré de leurs aïeux, sous le rapport physique; mais, sous le rapport moral, quelque air de ressemblance et de famille subsiste, et probablement subsistera long-temps encore. Dans leur vie privée, les Gaulois différoient très-peu des sauvages de l'Amérique; leur caractère offroit un mélange de force et de foiblesse, de vivacité et d'indolence, de magnanimité et de barbarie; mais les égards qu'ils avoient pour les femmes, la déférence qu'ils leur montroient, mettent les Gaulois beaucoup au-dessus des sauvages de l'Amérique, et surtout de ceux de l'Afrique; les sentimens les plus tendres de la nature les unissoient aux compagnes de leur vie. Les femmes gauloises jouissoient d'une telle considération, qu'on les consultoit dans les délibérations publiques; elles-mêmes choisissoient pour le mariage, l'objet de leur tendresse; elles suivoient leurs maris dans les combats, et formoient à l'armée une espèce d'arrière-garde.

Durant la paix, le caractère de cette nation s'altéroit; les guerriers absorbés en eux-mêmes croupissoient dans une honteuse oisiveté, et ne

songeoient qu'à boire ou à dormir; c'étoient les Sardanapales de la nature non civilisée. Cachant alors, dans l'épaisseur des forêts, leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes, ces hommes se dérobent aux regards de l'Univers et des historiens les plus clairvoyans. La guerre seule tiroit les Gaulois de cette léthargie; ils ne sont en scène, ils ne se déploient avec tout leur caractère, que les armes à la main : vifs et impétueux, ils ne pouvoient rester en place, sans se plonger dans la mélancolie, et dans une inquiétude vague : l'ennui, ou plutôt l'instinct de la gloire, leur fit franchir les limites naturelles qui les séparoient des contrées voisines, et, se laissant emporter par leur ardeur martiale, ils pénétrèrent à l'improviste jusqu'aux extrémités de l'Europe, et même jusqu'en Asie, où dans la suite ils s'établirent sous la dénomination de Galates.

Les couleurs les plus vives ne sauroient peindre leur audace. Comme ils croyoient à l'immortalité de l'ame, ces peuples belliqueux se précipitoient avec courage dans les rangs ennemis, et faisoient gaiement le sacrifice d'une vie qui devoit leur être rendue plus heureuse dans l'autre monde. Sous le plus frivole prétexte, étoient décidées les entreprises les plus périlleuses. A la

vue d'une outre pleine de vin, le désir des conquêtes poussa ces barbares à se jeter sur l'Italie, où l'on recueilloit une liqueur aussi agréable que nouvelle pour eux; et ils préférèrent à une nature désolée, des champs que la main active de l'homme avoit déjà rendus fertiles.

La simplicité des mœurs de ce peuple si intrépide, ne le mettoit point à l'abri de la cupidité, passion qui le tourmentoit hors de son pays. Un siècle et demi plus tard, nous verrons en Macédoine, ces héros de la barbarie, dévorés de la soif des richesses, exhumer les cadavres des rois, pour enlever de la tombe des pièces d'or et d'argent. Les Gaules gémissoient sous la tyrannie des Druides, prêtres sanguinaires, qui répandoient la terreur parmi les Gaulois rassemblés dans les forêts, pour invoquer les dieux. Quelquefois plusieurs assistans, désignés comme des victimes expiatoires, étoient égorgés sur les autels; la puissance civile, unie à la puissance spirituelle, rendoit encore plus redoutable leur sacerdoce. Les mœurs gauloises se ressentoient de la barbarie de cette religion; la sagesse humaine ne pouvoit se développer sous un climat où toutes les institutions la proscrivoient.

Tel étoit le peuple que les Romains s'attirèrent sur les bras.

Les Gaulois indignement provoqués par Fabius Ambustus, levèrent brusquement le siége de Clusium, marchèrent aussitôt contre les Romains, les défirent complétement sur les bords de l'Allia, aujourd'hui Riodi Mosso (387), prirent cette Rome guerrière qui commençoit à s'enorgueillir de sa puissance, égorgèrent une partie des sénateurs, et campés l'espace de six mois, sur les ruines de cette ville destinée à devenir un jour la maîtresse de l'Univers, ils ne laissèrent debout que le capitole dans lequel s'étoit renfermé le brave Manlius, et se retirèrent ensuite. La victoire de Camille sur Brennus leur chef, est, selon toutes les apparences, de l'invention des historiens romains intéressés à déguiser la honte de leurs ancêtres.

A peine Rome commençoit à renaître de ses cendres, que les discordes recommencent. Manlius Capitolinus, accusé d'aspirer à la tyrannie, est précipité de la roche Tarpéienne; mais, au dehors, les Romains se rendent plus redoutables qu'auparavant; Camille triomphe des Volsques; les Tusculans et les Prénestins éprouvent le même sort, ainsi que les Antiates.

Les Carthaginois, sous le commandement d'Annibal l'ancien, s'étoient déjà établis, les armes à la main, dans la Sicile où ils occupèrent

les villes de Sélinonte, d'Agrigente et d'Himère.

Ainsi dans la même année que la Grèce s'avilissoit par le honteux traité d'Antalcidas, Rome étoit détruite par les Gaulois ; mais les Romains, après la retraite de l'armée ennemie, ne tardèrent pas à recouvrer leur énergie première, et à remonter avec plus de force les ressorts de leur gouvernement. Les Grecs, déjà dégénérés et infestés de tous les vices de l'Asie, ne purent se relever de leurs désastres. Rome est toujours ignorante et presque barbare, mais les bonnes mœurs la dédommageoient amplement du bienfait des sciences. Les querelles des Romains ne ressembloient à celles d'aucun peuple ; elles prouvoient plus de force que de foiblesse, puisqu'elles ne les empêchoient point de défendre la patrie, et de se réunir contre les ennemis du dehors. On n'en venoit jamais d'ailleurs à des voies de fait ; la place publique ne fut ensanglantée, pour la première fois, que du temps des Gracques.

Dans le même temps, deux hommes dévorés d'ambition, furent les tristes victimes de cette passion funeste ; Cyrus le jeune, en Asie, et Manlius Capitolinus, en Europe : les deux personnages les plus remarquables, Pélopidas, chez les Thébains, Camille, chez les Romains. Un nou-

veau peuple, les Gaulois, se montre sur la scène avec le plus grand éclat, et désormais va prendre sa place dans l'histoire. Denys l'ancien, le prince le plus impie, le plus scélérat, et cependant le plus heureux de son temps.

Les lettres et la philosophie fleurissent toujours, mais leur éclat est un peu obscurci par la discorde.

VINGT-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 371 à 360 avant Jésus-Christ.

Tandis qu'Artaxerxès Mnémon contemploit avec plaisir cette Grèce si fatale aux Perses, se combattre et s'affoiblir, de nouvelles révolutions ébranlèrent la Perse elle-même sur la fin du règne de ce prince. Les satrapes prirent les armes contre leur souverain, mais ils se trahirent les uns les autres, et la plupart des provinces révoltées rentrèrent dans le devoir. L'Égypte seule, ainsi que la Phénicie, refusèrent de se soumettre à la domination des Perses. Avant de s'éteindre, Artaxerxès Mnémon eut la douleur de voir son propre fils, Darius, conspirer contre lui, et d'être obligé de faire mourir ce parricide déjà associé à l'empire, mais qui étoit

impatient de régner. Ses autres fils, Ariaspe et Arsape, précédèrent le vieux Mnémon dans le tombeau, où les précipita la scélératesse de leur frère Ochus qui devint le bourreau de presque toute sa famille. Artaxerxès Mnémon mourut en 360.

Les Thébains, sous la conduite d'Epaminondas, vainquirent les Lacédémoniens à la journée de Leuctres, en Béotie; Cléombrote, roi de Sparte, resta sur le champ de bataille; Sparte fut plongée dans la consternation, Thèbes dans la joie. Toute notre attention se dirige spécialement sur cette dernière république; Athènes ne joue plus qu'un rôle secondaire. Touchée des malheurs de son ancienne rivale, elle lui fournit des secours contre les Thébains. Cependant, quelque magnanimité subsistoit encore dans Lacédémone. Epaminondas vainqueur, voulut (369) surprendre cette ville; mais Agésilas, devenu le bouclier de ses concitoyens, repoussa les efforts de l'ennemi, et mit sa patrie à l'abri de toute attaque. Les Thébains rétablirent la ville de Messène où accoururent se fixer les descendans des anciens Messéniens, coup aussi mortel qu'humiliant porté à Lacédémone. Thèbes flétrissoit ses propres lauriers, en les cueillant sous les auspices du grand roi dont elle fut

déclarée l'alliée et l'amie. Peu s'en fallut que la mort ne devînt la récompense des exploits d'Epaminondas; les Thébains le citèrent en jugement, ainsi que Pélopidas, pour avoir retenu le commandement au delà du terme prescrit par la loi; mais par sa grandeur d'ame, il fit rougir de leur injustice ses compatriotes qui le renvoyèrent absous. Pélopidas se démentit dans cette occasion; sa foiblesse devant ses concitoyens manqua de lui être fatale, et il n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la condamnation. Ce général actif et brave jusqu'à la témérité, marcha contre Alexandre, tyran de Phérès, en Thessalie, et se laissant aller à l'ardeur de son courage, tomba au pouvoir des Thessaliens. Epaminondas reparut à la tête d'une armée thébaine, repoussa les efforts des vainqueurs, et obtint la liberté de son ami (368). Quatre années après, Pélopidas, animé par le désir de la vengeance, perdit la vie dans une seconde bataille, près des Cynocéphales, contre Alexandre de Phérès, un des tyrans les plus odieux de l'antiquité, mais qui ne manquoit ni d'habileté ni de valeur.

Thèbes inspiroit toujours de l'ombrage aux Lacédémoniens qui, unis aux Arcadiens, tentèrent un dernier effort (363) dans les plaines

de Mantinée ; ils furent vaincus, mais la puissance des Thébains victorieux descendit au tombeau avec Épaminondas. Frappé d'un coup mortel, ce sage héros ne songeant qu'à sa patrie, content de mourir dans les bras de la victoire, s'écria, en apprenant la retraite des Spartiates : « J'ai assez vécu, car je meurs in» vincible ». Il avoit sans doute assez vécu pour la gloire, mais pas assez pour sa patrie. L'exemple de ce général démontre assez cette vérité : un seul homme peut rendre un peuple grand, mais un peuple ne sauroit former un seul grand homme. Épaminondas est, pour les belles qualités de l'ame, la simplicité des mœurs, la vigueur des actions, le capitaine le plus accompli de l'antiquité ; nul ne se montra jamais plus riche de vertus au sein de la plus absolue pauvreté ; son trépas fut aussi noble que sa vie. Avant d'expirer, ses officiers rassemblés, fondant en larmes, se plaignoient qu'il ne laissoit point de postérité. « Eh ! mes amis, leur dit-il, » je laisse deux filles immortelles, Leuctres et » Mantinée ».

L'année suivante, sur les côtes de l'Afrique, mourut Agésilas, roi de Sparte. Tachos, roi d'Egypte, l'avoit appelé à son secours ; mais Agésilas, vieillard décrépit et couvert d'une

méchante capote, n'inspira que du mépris au monarque égyptien accoutumé à une magnificence barbare, et qui régloit son estime sur l'extérieur. Le fier Lacédémonien, indigné contre Tachos qui ne pouvoit reconnoître dans un homme petit, maigre et contrefait, un roi qui remplissoit la terre du bruit de ses exploits et de sa sagesse, se vengea de ce mépris par une révolution; il renversa du trône Tachos; et Nectanèbus, aidé par les Lacédémoniens, régna sur l'Egypte.

La Grèce retombe dans sa première langueur; son histoire est, pour ainsi dire, nulle jusqu'à l'apparition de Philippe. Les Romains, au contraire, réparent de jour en jour leurs malheurs; Camille triomphe d'une armée gauloise qui, une seconde fois (367), avoit pénétré jusque sur les bords du Tibre. La démocratie, qui s'affoiblissoit dans la Grèce, se fortifioit à Rome, et les plébéïens (306) obtinrent le consulat. Lucius Sextius fut le premier consul tiré de ce corps; les Romains, tranquilles au dehors, se virent affligés par la peste; ce fléau causa les plus grands ravages. Une terreur religieuse se répandit parmi les citoyens, et Lucius Manlius Impériosus, revêtu de la dignité de dictateur, célébra de superstitieuses cérémonies expiatoires, entre autres

celle de ficher solennellement un clou dans le temple de Jupiter capitolin. Après tant de calamités, le patriotisme devint plus brûlant dans Rome, et le mépris de la mort plus commun. On vit (362) Marcus Curtius, uniquement pour guérir ses concitoyens d'une terreur superstitieuse, se précipiter tout armé dans un gouffre qui s'étoit ouvert sur la place publique de la ville. Les Gaulois recommencèrent leurs incursions, et les Romains parvinrent à repousser ces ennemis si redoutables. Dans cette campagne s'immortalisa Titus Manlius, fils de Manlius Impériosus; par un combat singulier contre un Gaulois qu'il tua, et dont il enleva le collier, ce qui fit surnommer le vainqueur *Torquatus*: c'est le même personnage qui fit couper la tête à son fils, pour avoir combattu malgré les ordres du père.

En Sicile, Denys l'ancien, constamment heureux dans ses expéditions, mourut d'un excès même de bonheur, parce qu'il avoit eu la double gloire de vaincre les Carthaginois, et d'obtenir des Athéniens la couronne poétique (368). Son fils Denys le jeune hérita du pouvoir suprême, sans éprouver le plus foible obstacle. Au lieu de gouverner sagement ses peuples, le nouveau tyran se plongea dans la mollesse, et

s'amusa des vaines querelles de la philosophie. Les Carthaginois, contenus par la puissance des Syracusains, obligés d'ajourner la conquête de la Sicile entière, se livrèrent avec une nouvelle activité à leur commerce, et s'enrichirent dans leurs expéditions lointaines.

Lacédémone est tombée ; elle tentera encore quelques généreux efforts pour se relever, mais ce sera inutilement. Athènes s'affoiblit; toute la Grèce dégénère et se déshonore. Mais Rome, qui présente toujours un spectacle différent de celui de la Grèce, se ranime, se relève plus forte et plus puissante qu'auparavant ; elle marche à la domination, et la Grèce à l'esclavage.

Epaminondas est le plus admirable personnage de cette période, sans en excepter même Camille. Dans ce temps l'éloquence produisoit plus de fleurs que de fruits ; mais la philosophie s'éleva au plus haut degré avec Platon, un des hommes les plus vertueux et les plus éloquens de l'antiquité. Avec quelle grandeur, quelle majesté touchante il nous entretient de la divinité ! Il nous conduit dans les sphères célestes, fait luire à nos yeux le flambleau de l'immortalité, peint les ineffables délices de l'autre vie, avec tout le charme de son éloquence. On retrouve souvent

dans ses écrits la morale, et presque des paroles de l'auteur de la Genèse; c'est de tous les philosophes le génie le plus sublime, et celui dont la lecture fournit à l'esprit la source la plus féconde de pensées. Mais lui-même renverse quelquefois les monumens de sa sagesse, les dégrade, les défigure, et retombe bien au-dessous du commun des hommes, lorsqu'il cesse d'être au-dessus. Personne ne s'est élevé plus haut, personne n'est descendu plus bas que le divin Platon. Les Pythagoriciens de la secte italique, corrompirent la pureté de ses principes, ou plutôt, cet admirable génie livré à ses propres forces, à sa propre imagination, imbu de fausses idées de physique, fit, pour ainsi dire, le roman du monde intellectuel, et voulut être créateur, afin de paroître original.

VINGT-SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 360 *à* 336 *avant J. C.*

Chez les Perses, Artaxercès-Ochus, meurtrier de la plus grande partie de sa famille, ne manquoit ni de fermeté, ni de moyens pour gouverner l'empire ; mais l'horreur qu'il inspiroit, fit naître de nombreuses révoltes. Un des satrapes de l'Asie, Artabaze, prit les armes, et secouru par les Athéniens ainsi que par les Thébains, battit, à diverses reprises, les troupes de son maître ; à la fin le rebelle fut vaincu, et obligé de se réfugier dans la Grèce. Ochus, débarrassé de cette guerre, fit d'immenses préparatifs, se fortifia du secours des Grecs, en prit un grand nombre à sa solde, marcha contre les Egyptiens, soumit sur son passage les Phéniciens leurs alliés, s'empara de Sidon, dont les frénétiques habitans se firent brûler au nombre de quarante mille, gagna Mentor le Rhodien, le meilleur général du roi Nectanébus, battit les Egyptiens, et força ce roi de se retirer en Ethiopie. Ochus, abusant de la victoire, comme autrefois Cambyse, insulta les dieux de l'Egypte, tua le bœuf Apis,

le fit manger aux prêtres, tourna en dérision toutes les divinités du pays, profana leurs temples, et se mit à exercer une affreuse tyrannie qui rendit la domination des Perses encore plus insupportable aux Egyptiens.

Ochus, qui n'épargna ni ses frères, ni ses sœurs, ni ses neveux, qui, en un seul jour, fit percer de flèches quatre-vingt de ses parens, se comporta néanmoins avec bonté à l'égard des généraux qui le servirent fidèlement, les récompensa avec magnificence, et pardonna même à ceux qui l'avoient offensé, entr'autres, à ce même Artabaze, ainsi qu'à Mnémon le Rhodien, frère de Mentor. L'empire des Perses recouvra son ancienne splendeur. Une ambition effrénée, encore plus que le désir de venger les ridicules divinités de son pays, poussa l'eunuque Egyptien Bagoas à se débarrasser d'Ochus par le
338. poison. Le régicide plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du roi, immola les autres frères du nouveau souverain, qu'il fit périr ensuite, au bout de deux années, et donna le
336. diadème à Darius Codomanus qui avoit été élevé dans la simplicité de la vie privée.

Quand la passion de la liberté diminue parmi les Grecs, la tactique militaire se perfectionne, surtout dans la ville d'Athènes; Timothée,

Conon II, Chabrias, Iphicrate paroissent encore avec honneur. Les Athéniens, dans une guerre opiniâtre contre leurs alliés, après de grands efforts et des succès mêlés de revers, furent contraints de reconnoître l'indépendance de Chio, de Cos, de Byzance et de Rhodes qui avoient pris les armes contre eux. Les Spartiates, pour ainsi dire, étourdis des coups que Thèbes vient de leur porter, semblent oublier le soin de leur gloire; ils se concentrent davantage en eux-mêmes, observent avec étonnement les événemens mémorables qui se passent dans la Grèce, et, chose incroyable, n'y prennent aucune part. Alexandre de Phérès, autre ennemi redoutable, succombe sous les coups de poignard de ses deux frères excités par la femme du tyran.

A l'extrémité de la Grèce habitoient les Macédoniens, peuple méprisé jusqu'alors comme barbare, et que les exploits des Thébains tirèrent de l'obscurité. Dans la maison même d'Épaminondas, s'étoit formé en silence et avec docilité, le plus dangereux ennemi des Grecs, Philippe, fils d'Amynthas, roi de Macédoine : le disciple eut le courage, la vigilance, l'activité de son maître; mais il se forma sur le héros, non sur l'homme vertueux, et n'eut presqu'aucune des excellentes qualités d'Épaminondas. Thèbes,

où Philippe vivoit en ôtage, étoit condamnée à être détruite de fond en comble par le fils même de ce prince, tant il est vrai que la fortune se joue de la destinée des nations!

Philippe s'échappa et monta sur le trône des Macédoniens (359). Ses ruses, son habileté, les circonstances le favorisèrent au delà de ses propres espérances; il acquit presque tous les Etats du tyran Alexandre Phérès, et dans la Thessalie monta une cavalerie, qui bientôt le rendit redoutable. Les premiers essais de sa valeur devinrent funestes aux Illyriens, aux Tribulliens, qu'il vainquit dans plusieurs actions. La formation de la fameuse phalange acheva de rendre l'armée macédonienne invincible; la terreur des armes procura aussitôt à Philippe une grande influence dans la Grèce entière; des combats perpétuels contre les Illyriens aguerrirent de plus en plus ses sujets. Ce monarque sema adroitement la division parmi les Grecs, secourut les uns, affoiblit les autres, profita des moindres incidens, flatta les Athéniens dont il détruisoit au loin la puissance, les trompa. Renard et lion tour à tour, et quelquefois en même temps, il employoit la ruse ou la force, et ces deux moyens réunis pour faire réussir ses projets. Religieux en apparence, il se chargea

de terminer la guerre sacrée contre les Phocéens, la termina effectivement (346), et fut nommé amphictyon à la place de ce peuple sacrilége. Loué, admiré des Grecs, il leva bientôt le masque, et forgea des fers à ses crédules admirateurs. Les Thébains, qui d'abord s'étoient ligués avec Philippe, contre Athènes, qui avoient eu l'imprudence de lui donner entrée dans la Grèce, se voyant eux-mêmes attaqués par la prise d'Elatée, s'unirent aux Athéniens; mais les deux peuples apprirent, par une défaite complète dans les plaines de Chéronée, que les beaux jours de la Grèce étoient passés, et dès ce moment (338) ils perdirent, avec la victoire, leur indépendance.

Après cette journée, Démosthènes s'écria, sur la place publique d'Athènes: « Non, Athéniens, non, vous n'avez point failli; j'en jure par les manes de vos ancêtres qui périrent aux champs de Marathon et de Platée ». Cette sublime apostrophe désarma le peuple. Démosthènes lui-même fournissoit une preuve humiliante du contraire: il faillit honteusement, puisqu'il prit lâchement la fuite, et qu'il jeta ses armes. Cet orateur, il est vrai, démêla l'artificieuse politique de Philippe; mais s'il eût été bon citoyen, dans ses magnifiques harangues, il eût d'abord employé

d'aucun homme extraordinaire, et les ressorts affoiblis de leur monarchie, ne purent se remonter. Les Perses, usés par une vie molle, ne furent point rajeunis par de nouvelles institutions, et ils étoient d'un orgueil trop stupide pour se laisser gouverner par les conseils d'un étranger, aussi habile que Memnon le Rhodien, le seul homme néanmoins qui eût été capable de sauver leur monarchie.

D'obscures guerres contre les Tarquiniens, les Herniques, les Falisques, les Privernates, les Toscans, les Tiburtins, les Arunciens occupent la république romaine ; elle eût succombé sans la politique adroite qui, depuis long-temps, lui étoit familière, c'étoit d'incorporer dans les tribus romaines, les peuples vaincus, ou de s'en faire des alliés fidèles que Rome traitoit avec bonté. Les plébeïens acquièrent une nouvelle prépondérance, et même un dictateur, C. Marcius Rutilius, le vainqueur des Toscans (340), fut tiré de cette classe. Ils remportent de nouvelles victoires sur les Gaulois ; ce fut dans une de ces batailles gagnées par Lucius Servus Camillus (349), que Valérius tua un Gaulois, et fut surnommé Corvinus, parce que les soldats crurent, durant le combat, avoir aperçu un corbeau au-dessus de la tête du jeune

Romain. L'an 343, commence la longue et sanglante lutte entre les Romains et les Samnites. Valérius, devenu consul, les bat, et quelque temps après, Pub. Décius sauve l'armée romaine commandée par le consul Cornélius qui s'étoit laissé renfermer par l'ennemi : les Volsques reparoissent encore, mais ils sont défaits ainsi que les Samnites. La dernière guerre contre les Latins éclate (340); elle fut courte, mais terrible : les Romains en sortirent vainqueurs par le courage de Manlius Torquatus. L'atroce attachement de ce consul pour la discipline militaire, lui fit sacrifier son propre fils, coupable seulement d'avoir combattu contre les ordres de son père. Le religieux et patriotique dévouement de Publius Décius, assura la victoire aux Romains, et leur sagesse, les années suivantes, vint à bout de terminer heureusement cette guerre. Les Latins, vaincus par les armes des Romains, le furent aussi par leur générosité; ils reçurent, presque tous, le droit de bourgeoisie.

Ainsi, des prodiges inouis de patriotisme, de grandeur, s'opèrent en Italie, dans le même temps que la Grèce ne connoît presque plus ces généreux sentimens. Les grands hommes se multiplient dans la république romaine; C. Sulpitius,

Plautius, Rutilius, Manlius, Valérius, Lucius-Furius, Pub. Decius, Emilius, etc. : chez les Grecs le nombre des grands hommes diminue ; il n'y a que Phocion que l'on puisse opposer, avec quelque confiance, aux généraux romains.

Dans la Sicile, Denys le jeune, caressa et persécuta tour à tour Platon, et négligea de surveiller l'intérieur de l'administration. Dion, son parent, sut bien tirer parti de cette insouciance, et ce hardi conspirateur, à la tête d'une poignée d'hommes aussi déterminés que lui, débarque en Sicile (357), gagne les Syracusains, les déclare libres, et après divers combats meurtriers, vient à bout de chasser le tyran de l'île, et de rétablir la république. L'auteur de cette mémorable révolution ne jouit pas long-temps de son ouvrage ; Calippus, son ami, l'assassina. Les espérances de Denys se ranimèrent, et ce tyran rentra dans Syracuse ; mais un nouvel ennemi parut, c'étoit Timoléon de Corinthe (346). Ce général envoyé par les Corinthiens, passe dans la Sicile : malgré le petit nombre de soldats qui le suivoient, ce grand homme brave les efforts des Carthaginois, se soutient par son habileté, son adresse, pénètre jusqu'à Syracuse, s'empare de Denys le jeune, qui est relegué à Corinthe, et rend aux Syracusains la liberté. Cette fois ils

n'en abusèrent point, car ils honorèrent toujours leur bienfaiteur, et réglèrent leur conduite d'après ses sages conseils. Un grand nombre de tyrans et les Carthaginois faisoient de la Sicile une arène sanglante; Timoléon combattit les uns et les autres, fut assez heureux pour les vaincre, et rappela enfin dans cette île la paix qui en étoit exilée depuis si long-temps.

VINGT-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 336 *à* 324 *avant J. C.*

Alexandre, déjà célèbre par sa valeur, succéda à Philippe; son histoire va devenir, en quelque sorte, celle du monde entier. Les annales des peuples n'ont point de nom, point de modèle plus grand à proposer aux plus vaillans capitaines. Il étoit né sur la fin de l'année 356 : le jour même de sa naissance, Hérostrate brûla le temple d'Éphèse. Il eut pour précepteur le philosophe le plus instruit de ce siècle, Aristote, lequel reçut de Philippe la lettre la plus flatteuse que jamais souverain ait écrite à des hommes chargés du soin pénible, mais honorable de l'éducation. L'enfance d'Alexandre fut celle d'un héros; il n'eut rien que de noble et d'élevé dans

ses goûts et dans ses occupations : ses réponses étonnoient les hommes d'un âge mûr ; son ambition, sa hardiesse, ainsi que ses talens, s'annoncèrent de bonne heure. A la mort de son père, de puissans ennemis menaçoient de toutes parts ce jeune prince âgé de vingt et un ans ; ne prenant conseil que de son audace, il conjura, par la force des armes, l'orage formé contre lui. Vainqueur des Illyriens et des Triballiens, il s'élança des bords du Danube, au pied des remparts de Thèbes qui venoit d'égorger une garnison macédonienne, battit les Thébains, détruisit leur ville, et, pour répondre à l'insulte de ses ennemis, se disposa à prouver, au pied des murs d'Athènes, qu'il étoit, malgré sa jeunesse, un homme fait, lorsque les Athéniens, effrayés du malheur de Thèbes, fléchirent et désarmèrent leur ennemi qui fut reconnu en qualité de généralissime des Grecs contre les Perses.

Avant de passer en Asie, Alexandre prend toutes les mesures d'une sage politique, pourvoit à l'avenir durant son absence, distribue des grâces aux principaux seigneurs de sa cour, ne se réserve que l'espérance : l'empire du monde devoit être le prix d'une confiance si héroïque ; il débarque en Asie, à la tête de trente-cinq mille hommes seulement. Darius-Codomanus,

chez les Perses, méprisoit un ennemi si foible ; mais bientôt des actions d'éclat tirent le monarque asiatique de sa profonde léthargie : au passage du Granique, rivière de Phrygie, Alexandre culbute l'armée des Perses, qui l'attendoit sur la rive opposée, la disperse, et subjugue des provinces entières. Memnon le Rhodien, le seul homme du côté des Perses qui eût pu arrêter le conquérant dans ses vastes projets, fut enlevé par la mort. Darius enfin s'ébranle, et mène une armée innombrable contre le roi de Macédoine qu'une maladie imprévue, causée par une imprudence, semble enchaîner. La nature et l'art le tirent de ce danger qui lui donne lieu de témoigner tout l'héroïsme de l'amitié à son médecin Philippe, accusé de vouloir empoisonner son maître. Alexandre détruit, dans les plaines d'Issus, en Cilicie (333), une armée dix fois supérieure à la sienne, s'empare des trésors du monarque vaincu et de toute sa famille. La Syrie et la Phénicie sont les brillans résultats de cette glorieuse victoire ; mais Tyr refuse d'ouvrir ses portes ; et, durant sept mois de siége, exerce l'industrie ainsi que la valeur du roi de Macédoine qui, devant cette place, déploie toutes les ressources de son génie. La ville est enfin

prise et ruinée ; l'Egypte entière se soumit avec joie au conquérant.

Au milieu des fureurs de la guerre, dans l'ivresse de l'ambition, Alexandre s'immortalisa par la fondation d'Alexandrie, ville dont lui-même choisit l'emplacement, et qu'il destinoit à devenir l'entrepôt des richesses du monde. Les Égyptiens secondèrent les vues de leur bienfaiteur ; l'Égypte étoit restée sous la domination des Perses, l'espace de cent soixante-quatre ans.

Darius leva une armée plus formidable que la première, et dans laquelle se trouvoient un grand nombre de Grecs auxiliaires ; elle fut écrasée par celle d'Alexandre dans les plaines d'Arbelles, sur la fin de l'année 331, et Darius mis en fuite. L'infortuné monarque expira, l'année suivante, percé de flèches par le traître Bessus. Alexandre, vengeur de l'infortune et des rois, fit mourir cet exécrable parricide. Dans la personne de Darius, surnommé Codomanus, finit l'empire des Perses, qui avoit subsisté, sous treize monarques, l'espace de deux cent quatre ans. Avec ce dernier roi s'éteignit la dynastie des Achéménides que la frugalité, la tempérance, la valeur de Cyrus avoit élevée au plus haut période de gloire, et que la mollesse, la débauche, la lâcheté de la plupart de ses successeurs couvrirent de honte.

Remarques sur le caractère des rois de Perse, depuis Cyrus-le-Grand jusqu'à nos jours.

Le despotisme des souverains de la Perse fut toujours absolu ; aussi cruels que fiers, ils punissoient de mort la plus légère offense contre leurs personnes. Cyrus-le-Grand fit périr deux hommes qui, devant lui, avoient, par mégarde, tiré les mains de leurs manches. Artaxercès-Longue-main voulut de même se défaire d'un grand seigneur qui avoit tué un sanglier près de se jeter sur ce roi.

Le penchant que les souverains de la Perse eurent pour l'ivresse, causa la plupart des malheurs qui affligèrent leurs sujets. Cambyse puisa dans le vin ses plus noires fureurs. Dans une orgie Xercès signifia l'ordre au capitaine de ses gardes, Artaban, de faire mourir Darius, l'aîné des fils du monarque, ordre qui resta sans exécution, et qui occasionna la mort du père lui-même. Xercès II, fils d'Artaxercès-Longue-main, à la suite d'une débauche, fut assassiné par son frère Sogdien. Pour comble de délire, les rois de Perse se glorifioient d'être sujets à perdre la raison, comme s'ils n'en avoient pas eu constamment plus besoin que les autres hommes, pour veiller au bonheur de leurs peuples.

Cyrus le jeune, dans une lettre adressée aux Spartiates, se vantoit de savoir mieux boire que son frère Artaxercès-Mnémon, et tenoit le même langage le jour de la bataille de Cunaxa.

Les mœurs des Arsacides nous sont moins connues que celles des successeurs de Cyrus-le-Grand; on sait néanmoins que la sobriété étoit étrangère à la cour des rois parthes. Dans les siècles modernes, les excès de l'ivresse firent commettre les plus horribles forfaits aux monarques persans; le vin de Schiras, le jour d'une fête solennelle, couloit à grands flots, sur leur table. Chardin rapporte qu'un sophi, dans la chaleur du vin, fit couper la tête à Kosrou-Kan, le plus fidèle et le plus brave de ses généraux. Un autre de ces monarques, dans un transport de jalousie, produit par l'ivresse, fit poignarder la femme qu'il chérissoit le plus tendrement. On frémit quand on voit le détail des atrocités commises dans l'intérieur du palais d'Ispahan, par les sophis, donnant un repas aux seigneurs de leur cour; il étoit aussi dangereux de s'asseoir à la table de leur maître, que d'assister à une bataille.

Alexandre, entraîné par l'ardeur de la gloire, s'avança dans des contrées inconnues, vers le nord

nord de l'Asie; battit les Scythes, malgré leurs belles harangues, et réduisit sous sa domination toute la monarchie du grand Cyrus. Des conspirations se formèrent contre lui; elles furent découvertes, et les auteurs punis. Pour dissiper cet esprit de sédition qui gagnoit son armée, et remplir les vues qu'un génie profond lui faisoit concevoir, il se rendit dans les Indes; les rois s'empressèrent de prévenir son attaque par une prompte soumission. Porus seul ne voulut 327.
point imiter cette lâcheté; il fut vaincu, mais traité en roi à cause de sa bravoure et de son généreux orgueil. L'armée macédonienne, près du Gange, crut avoir atteint les dernières bornes du monde, elle se rebuta: le jeune roi, plein d'une ardeur martiale, auroit voulu les franchir, et se précipiter dans un autre Univers; mais des hommes, et non des Alexandres, composoient cette armée. Les vieux soldats, couverts de cicatrices, harassés de fatigue, étonnés de se voir à une si prodigieuse distance de leur patrie, refusèrent obstinément de suivre leur roi qui, en vain, dans son désespoir ambitieux, traita de lâches ces braves gens; il fallut céder aux compagnons de sa gloire, et ordonner la retraite.

On se figure d'ordinaire qu'Alexandre, après la journée d'Arbelles, s'est laissé amollir par le

luxe des Perses, et que sa vertu toute entière fit un triste naufrage. Des historiens nous le représentent comme un vagabond, un insensé qui court le monde pour satisfaire une puérile vanité, ou nous le représentent comme un homme en délire, uniquement plongé dans la débauche. Son retour de l'Inde est surtout peint sous les couleurs les plus odieuses comme les plus fausses; et pourtant, c'est l'époque la plus brillante de sa vie, celle qui place Alexandre au rang des génies les plus extraordinaires. Jamais, au rapport d'Arrien, Alexandre ne s'occupa de travaux plus propres à immortaliser un souverain. En quittant le centre de l'Inde, pour revenir sur ses pas, il redoubla d'activité, d'énergie, de patience, poussa lui-même des reconnoissances difficiles dans une contrée inconnue, gravit péniblement des rochers escarpés, s'enfonça dans des déserts arides, endura la soif, la faim, combattit, dispersa sur son passage des nations barbares, et fit sur la nature des conquêtes importantes dont le fruit subsiste encore de nos jours. Il s'embarqua sur l'Indus pour entrer dans l'Océan indien qu'il découvrit le premier. Il sembla s'élever au-dessus de sa renommée militaire dans cette périlleuse entreprise; tantôt sur sa flotte, tantôt à la tête de son armée de

terre, il ne ménageoit ni ses peines ni sa personne; sa témérité manqua de le faire périr au siége d'une ville des Oxydraques, et il n'échappa à la mort que par une espèce de prodige.

Ce conquérant, à peine guéri de ses blessures, remonta sur ses vaisseaux, afin de rassurer les matelots par sa présence. Ce fut donc Alexandre qui eut la gloire, dans cette célèbre expédition, de lier, par le commerce, la Méditerranée à l'Océan, et qui, pour me servir des magnifiques expressions de Quinte-Curce, livra le monde à la connoissance du genre humain. Après s'être assuré de la possibilité de se rendre par l'Océan indien au golfe persique, et de cette dernière mer à l'embouchure de l'Euphrate, il confia l'exécution d'un si hardi projet à Néarque, amiral de sa flotte, lequel s'acquitta de cette périlleuse commission avec un succès qui améliora le sort des nations, et valut de nouvelles sources de richesses à l'ancien continent.

Alexandre ayant regagné l'armée, célébra des fêtes dans un pays où il n'avoit plus d'ennemis à redouter; alors il perdit Ephestion, le plus cher 306.
confident de ses pensées, le pleura amèrement, célébra ses obsèques avec une magnificence que l'excès de la douleur peut seul justifier, et voulut même se laisser mourir de désespoir. Ce

n'étoit plus le fils de Jupiter-Hammon que tant de déclamateurs nous peignent arrogant, dédaigneux, exigeant des hommages dus seulement à la divinité; c'étoit un ami sensible, bon, généreux, c'étoit, en un mot, Alexandre.

Enfin s'arrachant à ce triste état, traînant avec lui ses regrets, il continua sa marche, entra triomphant dans Babylone, malgré les remontrances des prêtres chaldéens qui essayèrent de l'effrayer avec les armes de la superstition. De cette capitale il rouloit dans sa tête les plus hautes entreprises, méditoit de nouveaux moyens de prospérité pour son empire; mais en même temps l'ambition le tourmentoit, et il jetoit d'avides regards sur l'Afrique, la Sicile, l'Ita-
324. lie, lorsqu'une mort prématurée termina sa carrière à l'âge de 33 années. Ce fut un spectacle bien attendrissant que celui de ce jeune conquérant recevant les derniers adieux de son armée. Les Macédoniens l'adoroient; sa main défaillante fut trempée de leurs larmes; tous voulurent le voir, et toucher cette main victorieuse et, si chère avant qu'elle ne fût glacée par la mort. Le plus redoutable des héros s'éteignit au milieu de ses soldats, comme un père au milieu de ses enfans. Grecs et Barbares, dit l'histoire, le pleurèrent avec une égale douleur: il est vrai que le

monde n'avoit pas encore vu, dans un prince si jeune, tant d'héroïsme et de génie.

J'admire les grandes qualités, mais je ne suis point un idolâtre aveugle de ce conquérant. Il tue, dans l'ivresse, son ami Clitus; je détourne les yeux avec effroi. Il fait mourir Callisthène; sans répéter les puériles déclamations du philosophe Sénèque, apologiste d'un parricide commis de sang froid, je gémis sur la foiblesse de l'homme.

Ce n'est pas un Attila celui qui connut le prix de l'amitié, au point de dire à Sisigambis, sa prisonnière, en lui montrant Ephestion, et pour la rassurer de sa méprise : « Non, ma mère, non, vous ne vous êtes point trompée, car celui-ci est un autre Alexandre ». Ce ne fut point un l'*Angéli*, celui qui, à la fleur de l'âge, dans l'ivresse du triomphe, donna à toute une armée l'exemple le plus touchant de continence, et dont les regards furent aussi chastes que le cœur. Dans le cours rapide de ses conquêtes, quoique emporté par la fougue de ses passions, il ne perdit jamais de vue les soins d'une juste politique, et toujours il fut enflammé d'une noble ardeur pour les sciences. Sur les bords de l'Hydaspe et de l'Indus même, quoiqu'à une distance immense de la Macédoine, et distrait par le bruit des armes, cette ame forte

et vigoureuse les cultiva sous la tente : sa générosité pourvut abondamment aux dépenses nécessaires pour achever l'histoire des *animaux* d'Aristote, et pour que cet important travail se perfectionnât sous les mains habiles du maître qui l'avoit instruit dans sa première jeunesse.

Toutes ses vues furent grandes, tous ses projets eurent un but solide. S'il changea de manières après la bataille d'Arbelles, c'est que les rapports politiques du prince changèrent, et que le roi de Macédoine avoit fait place au vainqueur de l'Asie. Il voulut établir entre le peuple conquérant et le peuple conquis, cette heureuse harmonie qui assure la tranquillité d'un empire naissant, et rapprocher les Grecs des barbares par une certaine conformité de mœurs et d'usages. Dans ses projets, vastes comme son génie, il méditoit de lier ensemble, par de nouvelles conquêtes, les diverses parties de l'ancien continent.

Jusqu'à la bataille d'Arbelles, Alexandre est le héros le plus parfait : modestie, amitié, générosité, grandeur d'ame, il posséda les qualités les plus louables. Depuis cette journée, l'orgueil, la débauche, l'ingratitude, altérèrent ses mœurs ; et ses meilleurs amis, ses meilleurs capitaines, se ressentirent, il est vrai, bien cruellement, de

cette altération de caractère ; il voulut se faire passer pour un dieu, et il se ravala au-dessous de l'humanité.

Le héros éclipsé n'en reparoît pas moins, quelquefois, dans tout son éclat.

Parallèle de Philippe et d'Alexandre.

Une partie de la gloire d'Alexandre doit, au rapport de quelques écrivains, rejaillir sur son père. Philippe, aussi grand politique que grand capitaine, en organisant la phalange macédonienne, prépara l'instrument des plus belles victoires de son fils. Pour devenir l'arbitre et le maître de la Grèce, Philippe eut un plus grand nombre d'obstacles à surmonter, qu'Alexandre pour se rendre maître de toute l'Asie. Il me semble que l'on pourroit juger ces deux princes d'une toute autre manière, quand on veut les comparer ensemble : voici notre jugement.

Philippe moins vif, moins audacieux qu'Alexandre, eût probablement échoué dans le projet de venger les Grecs, et de renverser le trône du grand Cyrus. Si Alexandre avoit eu à jouer le rôle de Philippe, peut-être n'auroit-il pas non plus réussi. La duplicité, les ruses, la finesse, la corruption, furent les principales

armés dont celui-ci se servit pour triompher des Grecs, et ce n'étoient point les armes de celui-là. Peut-être Alexandre, fier, intrépide, eût-il trahi, par des actions d'éclat, son secret, ses vues ambitieuses sur la Grèce; il eût voulu emporter de vive force ce que Philippe gagna par adresse; mais peut-être son impétueuse valeur lui eût réussi parmi ces Grecs dégénérés. Quant au moral, Philippe, ivrogne, débauché, au rapport d'Eschine et de Philocrate, empruntant des vertus qu'il n'avoit pas, eut presque tous les vices de son fils, et n'eut presque aucune de ses bonnes qualités.

On attribue les succès d'Alexandre à Parménion; mais le plus souvent ce général ne lui donna que de timides conseils. Parménion veut arrêter son roi sur les bords du Granique; il désespère de la victoire; Alexandre ne s'élance pas moins dans les eaux. S'il eût été Parménion, il eût partagé l'empire de l'Asie avec Darius; Parménion le lui conseilloit. «J'accepterois, dit-il, ce partage, si j'étois Alexandre; et moi, si j'étois Parménion». Voilà les deux hommes caractérisés en peu de mots, Alexandre et Parménion.

Observations sur Alexandre.

Le vainqueur de Darius n'eut, disent quelques historiens, d'après Tite-Live, à combattre que des peuples efféminés qui alloient à la guerre, armés seulement de pieux ou de bâtons ferrés. Jusqu'à présent aucun écrivain n'a vengé dignement Alexandre; il suffit pour cela de passer en revue les forces de ses ennemis. Un Quinte-Curce à la main, et d'après la connoissance des faits, on peut répondre à tous les détracteurs de la gloire militaire de ce conquérant. Jamais les Romains, dans le cours de leurs plus brillantes conquêtes, ne remportèrent une victoire aussi complète que celle d'Alexandre, à la journée d'Issus, ou bien à celle d'Arbelles; ni les triomphes de leurs plus célèbres généraux à Zama, près des monts Sypiles, d'Orchomène et de Tigranocerte, ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du héros macédonien. Examinons un moment cette armée de six cent mille Perses qui, près d'Arbelles, couvroit les plaines de la Mésopotamie, et que l'on a coutume de traiter avec tant de mépris, pour rabaisser la gloire du vainqueur. D'abord nous distinguerons trente-cinq mille Grecs auxiliaires qui, pour la valeur et la discipline, ne le cédoient nulle-

ment aux Macédoniens. Puis, paroissent trente mille Cardauques pesamment armés, également très-braves, qui n'étoient pas là pour la parade, ni pour faire nombre. Enfin, on remarque plus de trente mille cavaliers perses qui, tous se battirent en gens de cœur, firent plier l'aile commandée par Parménion, et tinrent jusqu'au dernier moment. Sans l'admirable présence d'esprit d'Alexandre, ils auroient vaincu l'armée macédonienne, si inférieure en nombre à toutes ces braves troupes réunies, parmi lesquelles nous avons oublié de compter les *immortels* ou les dix mille, ainsi que la fleur de la noblesse des Perses.

Tite-Live pense que si Alexandre eût tourné ses armes contre les Romains, la victoire auroit cessé d'être fidèle à ce prince, et il oppose à ses lecteurs l'exemple de Pyrrhus que le consul Fabricius chassa de l'Italie. Mais toute comparaison de Pyrrhus avec Alexandre est fausse; et il y a loin d'un roi qui couroit comme un aventurier, de l'Epire en Macédoine, de la Macédoine en Italie, de l'Italie en Sicile, et de la Sicile en Grèce; d'un roi qui embrassoit légérement un projet, y renonçoit avec la même légéreté, à un roi qui avoit du caractère, une puissance étendue et un génie vaste; à un roi

qui savoit combiner des plans, former de grands préparatifs, qui apprécioit d'avance les moyens de ses ennemis, et ses propres moyens. Alexandre vainqueur de l'Orient, précédé de sa renommée, de la terreur de son nom, seroit tombé sur l'Italie avec toutes les forces de la Grèce et de l'Asie; il n'eût point mis follement sa confiance dans des éléphans, ainsi qu'eût l'imprudence de le faire Pyrrhus. « Les Romains, suivant les judicieuses observations de Saint-Evremont, n'avoient alors de la guerre qu'une connoissance très-imparfaite; il n'y avoit parmi eux aucun bon usage de la cavalerie ». Deux échecs n'auroient pas suffi pour ébranler la fermeté de cet homme extraordinaire, accoutumé à vaincre la nature même. Maître de tant de nations belliqueuses, il eût réparé aisément quelques pertes; Rome, nous le pensons, eût été obligée de se soumettre, ou bien elle eût été anéantie par ce conquérant.

L'Univers avoit les yeux ouverts sur les victoires d'Alexandre. Les Lacédémoniens, durant le cours des expéditions de ce prince, essayèrent de reconquérir leur indépendance, mais cet essai fut inutile; ils furent vaincus dans une grande bataille, et leur roi Agis tué. Ce peuple toujours orgueilleux, les Athéniens tou-

jours crédules et confians, attendoient avec impatience la nouvelle de la mort du roi de Macédoine, dispositions qui amenèrent ensuite la guerre lamiaque.

Les Romains étoient obligés sans cesse de combattre les Samnites auxquels s'unirent les Privernates et les Napolitains; ces deux derniers peuples furent aisément vaincus et subjugués, mais les Samnites se montroient toujours formidables, malgré les victoires de Papyrius-Cursor. Rome redoutoit l'invasion des Macédoniens.

Le bruit des exploits d'Alexandre-le-Grand avoit retenti jusque dans les épaisses forêts des Gaules, et sans doute il faut attribuer à cette éclatante renommée du héros, la cause de leurs émigrations et de leurs guerres dans la Grèce et dans l'Asie. Belliqueux, fiers, ils voulurent aussi s'illustrer, et conquérir des nations qui valoient moins qu'eux. Alexandre, roi d'Épire, oncle du roi de Macédoine, cherchant à l'exemple de son neveu, la gloire des armes, passa en Italie, triompha d'abord des Samnites et des Lucaniens, mais ensuite fut battu et tué dans une action contre les Apuliens.

En Afrique, les Carthaginois trembloient de voir leur ville assiégée et prise comme celle de Tyr leur métropole.

Les Romains, les Samnites et les Gaulois, après les Macédoniens, méritent le plus notre attention sous le rapport militaire.

La paix ne régna dans Syracuse que durant la vie de Timoléon ; à la mort de ce grand homme, les troubles recommencèrent, ainsi que l'anarchie.

SIÈCLE LITTÉRAIRE D'ALEXANDRE.

Nous le prenons à l'époque où nous avons laissé le précédent. La conquête de l'Univers illustre les Grecs asservis par les Macédoniens ; aucun genre de gloire n'est étranger à ce siècle mémorable : l'art même de la navigation se perfectionne par le voyage de Néarque, de l'embouchure de l'Indus à l'embouchure de l'Euphrate ; de nouvelles sources de vie jaillissent pour l'esprit humain ; de nouvelles branches d'industrie et de commerce naissent et se développent.

Platon, par la beauté, la sublimité de ses écrits avoit justifié le titre de *divin* que lui donnèrent ses contemporains. L'éloquence fleurie et pleine de douceur d'Isocrate, flatta l'oreille des Athéniens. Le nom de Démosthènes est celui même de la perfection oratoire. L'éloquence de Phocion fut brusque, ferme, nerveuse.

Aristote, le génie le plus universel qui jamais peut-être ait existé, forma le vainqueur de l'Asie, et le disciple fut digne d'un tel maître. On voit avec plaisir l'extrême science et l'extrême valeur, opérer des prodiges dans le même siècle; philosophie, grammaire, logique, rhétorique, politique, poésie, astronomie, Aristote cultiva toutes les sciences (1). Callisthène recula les progrès

(1) Il composa sur ces diverses sciences des livres qui renferment les vues les plus profondes. Politique consommé, il nous a laissé un ouvrage infiniment précieux, où les gouvernemens des principaux peuples de l'antiquité sont examinés et jugés avec beaucoup de sagacité. Aristote jeta les fondemens de la rhétorique, et c'est d'après les règles qu'il a indiquées que tous les livres relatifs à cette science ont depuis été écrits.

Mais c'est dans son ouvrage sur l'histoire naturelle que ce grand homme a déployé des connoissances supérieures à celles de son siècle; au rapport de Buffon, c'est l'*abrégé le plus savant qui jamais ait été fait*. Exerçant une sorte de magistrature suprême sur les animaux qui peuplent la surface de la terre, Aristote les appelle tous par leur nom, et passe cette grande revue avec une solennité, avec un appareil digne de la majesté de l'homme. Quelles immenses richesses et quelle immense collection de faits particuliers unis par des faits généraux! Tout ce que l'œil

des mathématiques. Speusippe, le sombre Xénocrate, le sévère Zénon, le chef des Stoïciens, font encore quelque honneur à l'esprit humain, ainsi que Cléanthe et Chrysipe, disciples de ce dernier. Anthistène, Diogène, Cratès avilissent la philosophie, le second avec autant d'effronterie que d'esprit ; Anaxarque et Pyrrhon son disciple, ne la rendirent pas moins ridicule par leurs doutes extravagans. Épicure relâcha tous les liens de la société par sa morale voluptueuse ; Apelle fit admirer sa Vénus sortant du sein des ondes ; Protogène produisit son chasseur

---

a pu saisir, il l'a décrit; et ses regards ont percé dans l'abyme des mers aussi bien que dans les profondeurs du globe. S'il ne s'est point livré à l'étude des êtres infiniment petits, c'est que les connoissances humaines relatives à ces derniers ouvrages du créateur, ne sauroient être que très-bornées. En vain, dans les siècles modernes, l'art a procuré de nouveaux yeux aux physiciens; l'invention du microscope, au lieu de nous expliquer les mystères de la nature, a servi le plus souvent à multiplier nos illusions.

Aristote écrivit l'histoire des poissons avec tant de vérité et d'exactitude, que les anciens, étonnés de sa science prodigieuse, accusèrent ce peintre sublime d'avoir eu des intelligences avec les divinités de la mer. Serré dans son style, tout est nerf; peu amoureux de lui-même, il cherche plus à instruire qu'à

Yalise aux regards des Grecs étonnés, et Timothée son Iphigénie près d'être sacrifiée. Le musicien Timothée sut émouvoir l'ame d'Alexandre, par des sons mâles et guerriers; Lysippe rendit fidèlement sur le marbre, ainsi que sur le bronze, les traits de ce héros et de ses plus fidèles serviteurs; mais on ne vit paroître aucun de ces peintres qui, plus précieux encore, transmettent en caractères ineffaçables, les grandes actions, c'est-à-dire, aucun historien d'un mérite supérieur.

C'est la première période de l'éloquence chez les Grecs, et en même-temps la dernière. On

---

plaire, et rarement il appelle à lui les grâces du discours; il ne décore point ses tableaux de bordures, afin que l'esprit soit plus occupé des tableaux mêmes. Il avoit cependant un fonds assez riche d'imagination pour embellir ce qu'il touchoit, mais il préféra de marcher dans toute la simplicité des mœurs antiques, et il dédaigna ces draperies éclatantes qui éblouissent les yeux, et auxquelles chaque siècle enlève quelque chose de leur lustre.

Jamais philosophe ne fut plus loué ni plus déprimé après sa mort.

Il ne faut pas s'étonner que dans son *Histoire des animaux*, l'anatomie soit défectueuse; de son temps, on n'auroit pas manqué de lapider celui qui auroit osé aller chercher des connoissances jusque dans les entrailles de ses concitoyens.

peut

peut dire que cet art, qui fait encore aujourd'hui une portion essentielle de la gloire des Grecs, perdit cependant ces peuples. Les orateurs entraînèrent leurs concitoyens dans les entreprises les plus imprudentes; ils vinrent à bout de démontrer ce qui n'étoit pas, à la multitude ignorante qui les écoutoit avec admiration : « Quand je l'ai renversé par terre en luttant, disoit Thucydide au sujet de Périclès, il assure le contraire, avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé ». Peu importe la véhémence ou la douceur, l'agrément ou la sublimité d'un discours, s'il entraîne les auditeurs dans de fausses démarches, et leur fait commettre des injustices. « L'air gracieux des beaux parleurs, vous fait souvent pleurer, disoit le sage Phocion aux Athéniens ». Dans la seule république d'Athènes, que d'exemples fameux nous aurions à citer de la pernicieuse influence de l'art oratoire!

Périclès, par ses discours, allume la guerre du Péloponèse, trompe la multitude, l'aigrit contre les riches et contre les plus respectables citoyens : premier triomphe de l'éloquence sur le bonheur public et la vertu. Cléon, moins estimable que Périclès, ainsi qu'Alcibiade, en se

servant des mêmes armes, creusent un abyme sous les pas des Athéniens : second triomphe. Le rhéteur Gorgias, à la tête d'une députation envoyée par les habitans de Léontium, ville de Sicile, charme toutes les oreilles par la douce harmonie de ses paroles, et détermine ses aveugles admirateurs à secourir les Léontins ; résolution impolitique, et cause principale de la désastreuse expédition de la Sicile : troisième triomphe. Les orateurs athéniens servirent Philippe encore mieux que la phalange macédonienne, et ils poussèrent l'impudence jusqu'à nommer ce roi « le vengeur de la Grèce et le plus pieux des princes », au lieu d'écouter Phocion, qui auroit pu sauver Athènes et la Grèce entière.

Tous les esprits ne furent attentifs qu'à la sublime éloquence de Démosthènes, orateur animé, il est vrai, d'une haine généreuse contre Philippe, mais dont les discours ne renfermoient pas des vues très-saines de politique : quatrième triomphe de l'éloquence, qui acheva de perdre les républiques grecques ; elle ne brilla jamais qu'au milieu des séditions et des orages de la démocratie.

Le siècle d'Alexandre forme aussi, chez les Grecs, la dernière période de l'éloquence natu-

relle. Démétrius de Phalère, voulant se frayer une route nouvelle, enleva à l'éloquence une partie de son mérite, la farda, et lui donna des figures et un style propres à éblouir la multitude ; on méprisa la noble simplicité des anciens, et cette éloquence, ainsi fardée, ne fut plus qu'*une chercheuse de métaphores et d'esprit.*

Depuis la mort d'Alexandre, les lettres allèrent en décadence, ainsi que la liberté des Grecs ; la philosophie, principalement, se corrompit ; les idées du juste et de l'injuste furent changées au gré des sophistes, et de mauvais syllogismes firent taire le bon sens.

VINGT-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 324 *à* 300 *avant J. C.*

Avant d'expirer, Alexandre légua son vaste empire *au plus digne*, et par cette orgueilleuse déclaration, l'abandonna au plus fort : ses obsèques furent réellement célébrées par des batailles, comme il avoit eu la douleur de le prévoir. Nous allons voir les exemples et les jeux les plus terribles de la fortune ; les généraux d'Alexandre qui reçoivent des couronnes, et sa famille des coups

de poignard; la Macédoine, la Grèce et l'Asie, devinrent un affreux théâtre de carnage. S'il se fût trouvé un seul homme de tête dans cette famille, sans doute elle n'eût point subi un sort aussi tragique; mais Aridée, frère naturel d'Alexandre-le-Grand, n'étoit qu'un imbécille, et le monarque ne laissoit qu'un fils âgé d'un an. La nature s'étoit épuisée à former de suite Philippe et son fils Alexandre.

Un tuteur ambitieux, Perdiccas; des généraux insatiables, Antipater, Antigone, Cratère, Léonat, Séleucus, Ptolémée, etc.; des femmes scélérates, Olympias et Baraine occupent la scène : les batailles se succèdent rapidement; les généraux se précipitent les uns sur les autres; les traités sont aussitôt rompus que jurés, et cette rapidité, cette complication d'événemens rendent cette partie de l'histoire ancienne difficile, et presque inabordable; c'est un chaos où se perd l'esprit humain.

A peine les capitaines d'Alexandre s'étoient partagés l'immense empire de l'Asie, que les
323. Athéniens, les Thébains, les Étoliens, prirent les armes; ils surent vaincre Antipater qu'ils obligèrent de se renfermer dans Lamia, ville de Thessalie; mais ils ne surent pas profiter de cette victoire, et le général macédo-

nien, secouru par Léonat, les battit à son tour, s'empara d'Athènes, y mit garnison, et obligea Démosthènes, le plus ferme défenseur de la république, de s'empoisonner dans l'île de Calaurie.

Perdiccas, le premier perfide qui commence la série de tous les crimes, en fut aussi la première victime. Ce meurtrier de Statira, l'une des femmes d'Alexandre, ayant envahi l'Égypte, succomba dans cette entreprise, et fut tué sur les bords du Nil, par ses propres soldats. Cratère, qui avoit remplacé Ephestion dans le cœur du roi de Macédoine, périt dans une bataille; Eumène vainqueur de celui-ci, et vaincu à son tour par Antigone, fut la troisième et la plus intéressante de ces victimes : aucun des généraux ne le surpassoit en habileté, en prudence; il les surpassoit tous en vertu, mais c'étoit un étranger, Thrace d'origine, que sa naissance fit mépriser des troupes. Les Argyraspides livrèrent, pieds et mains liés, leur général à son ennemi; ces traîtres finirent presque tous misérablement.

Polysperchon règne conjointement, dans la Macédoine, avec Cassandre, fils d'Antipater; il excite le peuple contre Phocion qui est condamné à boire la ciguë. La division se met entre

eux; Cassandre s'empare de cette ville, et laisse Démétrius de Phalère pour la gouverner. Les Athéniens furent encore heureux sous l'administration de cet homme auquel, dans les transports de leur reconnoissance, ils érigèrent trois cent soixante statues. En Macédoine, Olympias signale ses fureurs, en faisant mourir Aridée; elle-même est assassinée par ordre de Cassandre, le plus odieux scélérat de cet abominable siècle. Polysperchon, digne d'un pareil collégue, fait mourir Hercule, fils d'Alexandre-le-Grand. Cassandre immole peu de temps après, Alexandre, autre fils, et Antigone immole Cléopatre, sœur du conquérant; chacun de ces ambitieux s'empresse de détruire le sang de leur maître.

Ainsi la famille de Philippe, qui s'éleva par de grandes actions, finit par de grands crimes; elle s'extermina elle-même, et fut exterminée.

La puissance d'Antigone croissoit de jour en jour; il se rendoit la terreur des autres généraux, et son fils Démétrius-Poliocerte (le preneur des villes), le secondoit avec habileté dans ses vues d'agrandissement : il mit en fuite Séleucus, subjugua les Babyloniens; le prince
312. fugitif rentra dans Babylone, retour bien célèbre, sous le nom d'ère des Séleucides. Démétrius Poliocerte se distingua particulièrement contre

Ptolémée, fils de Lagus. Le roi d'Égypte et le fils d'Antigone furent les seuls qui, durant ces affreuses discordes, se firent la guerre avec générosité, et même avec une sorte de politesse, soit que la fortune les favorisât, soit qu'elle leur fût contraire. Démétrius se rendit maître d'Athènes; les habitans de cette ville proscrivirent aussitôt Démétrius de Phalère, renversèrent toutes les statues qu'ils lui avoient érigées, et prodiguèrent les plus basses adulations à leur nouveau maître : les généraux prirent 307.
le titre de roi dont ils avoient depuis longtemps toute la puissance. Le siége de Rhodes immortalisa Démétrius Poliocerte, inventeur d'un grand nombre de machines de guerre, principalement de la fameuse hélépole, chef-d'œuvre militaire qui ressembloit à une citadelle ambulante; il ne put cependant forcer cette ville de se rendre.

La plupart de ces ambitieux qui s'arrachoient par lambeaux la riche succession de leur maître, troubloient le repos de l'Univers, sans goûter eux-mêmes le bonheur, du moins si nous en jugeons d'après ces paroles d'Antigone à une vieille femme qui s'extasioit sur la beauté du manteau royal qu'il portoit : « O ma mère! si tu savois combien de maux ce manteau couvre, tu ne le

ramasserois pas, même quand tu serois sur le fumier ». Une ligue se forma contre ce puissant rival qui aspiroit à la monarchie universelle. Ptolémée, Lysimaque, Séleucus d'une part, Antigone et Démétrius son fils d'une autre, en
301. vinrent aux mains dans les plaines d'Ipsus; Antigone fut battu et tué à l'âge de quatre-vingts ans, et un nouveau partage s'effectua entre les vainqueurs. La guerre, durant cette sanglante période, se fit avec moins d'art, mais avec plus d'acharnement que dans les siècles antérieurs: on vit reparoître les charriots armés de faux et les éléphans, comme dans les premiers âges du monde; mais l'art des siéges fut poussé au dernier degré de perfection.

Démétrius vaincu, éprouva l'inconstance des Athéniens qui se déshonorèrent par leur ingratitude, et rejetèrent cet homme qu'ils avoient adoré comme un dieu.

Le monde entier partageoit les malheurs de l'Asie et de la Grèce; Rome luttoit contre les Samnites, presqu'aussi souvent vainqueurs que vaincus. L'an 321, leur général, Caïus Pontius, fit subir aux légions romaines qui s'étoient laissé renfermer dans un vallon, l'inutile ignominie des fourches caudines. Les soldats épargnés par un ennemi trop confiant, crurent, après avoir

perdu l'honneur, ne pouvoir le reconquérir que sur les cadavres des Samnites, et ils lavèrent effectivement cette tache dans le sang de ce peuple trop crédule, mais plus généreux que le peuple romain. Les consuls Publius et Papirius firent passer sous le joug les Samnites, après les avoir affoiblis par une défaite. La république romaine obtint un ascendant marqué en Italie, triompha, à diverses reprises, de ces ennemis humiliés, étendit ses conquêtes dans l'Italie méridionale, établit des colonies dans les provinces nouvellement conquises, et détruisit (310), sous la conduite de Fabius, la puissance toujours redoutable des Toscans : le même général triompha, les années suivantes, des Marses et des Umbriens; en un mot, Rome écrasa les Herniques, les Eques, et par de nombreuses victoires, commença à se faire connoître, et à prendre au dehors une attitude menaçante.

La Sicile, perpétuel objet de convoitise pour les Carthaginois, étoit déchirée par ses propres concitoyens. Agathocle, fils d'un potier de terre, s'empara, dans Syracuse, de la tyrannie (317), vint à bout de s'y affermir, malgré les efforts des Agrigentins, battit les Carthaginois, leur enleva des places importantes; mais ayant essuyé (310) un échec considérable, il prit la hardie ré-

solution de passer en Afrique, brûla sa flotte, pour mettres es troupes dans la nécessité de vaincre ou de mourir, vainquit les troupes carthaginoises dans plusieurs batailles, et se seroit rendu maître de Carthage même, si le perfide n'eût point fait massacrer des rois africains venus à son secours. Les superstitieux Carthaginois, pour se rendre les dieux favorables, eurent la sacrilége barbarie d'immoler des enfans : leur armée, restée en Sicile, fut battue; mais Agathocle, devenu subitement lâche, abandonna ses troupes, et s'enfuit en Sicile, laissant ses enfans à la merci du soldat qui, pour se venger du père, les égorgea. A son retour de l'Afrique, le tyran fit de Syracuse une vaste boucherie (305), et conclut ensuite la paix avec Carthage, afin de pouvoir se soutenir plus sûrement contre la haine universelle de ses concitoyens. Les riches et les grands trouvèrent un ennemi mortel dans Agathocle qui livra, sans scrupule, leurs personnes au fer de ses soldats.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Introduction. Page j

Observations sur l'origine du monde. 1

Origine du monde, d'après l'histoire profane. 19

Origine du monde, d'après Moïse. 41

Observations préliminaires sur les quatre grands empires. 46

Des Phéniciens : leur histoire ne se fond avec l'histoire d'aucun autre peuple. 54

Premier synchronisme. *Commencement de l'empire d'Assyrie. Coup d'œil sur l'ancien continent. Temps des patriarches.* 60

Deuxième synchronisme. *Ninus, Sémiramis. Merveilles de Babylone. Inachus. La Grèce sauvage.* 64

Troisième synchronisme. *Eclipse de l'empire d'Assyrie. L'histoire égyptienne ignorée. Jacob et ses fils. Les Grecs sauvages. Egialée, Prométhée. Premiers mouvemens sur la terre.* 68

Quatrième synchronisme. *Les Israélites seuls en scène. Moïse. Sortie de l'Égypte. Coup d'œil*

sur le reste de la terre. Observations sur la poésie hébraïque et sur la musique. Page 72
Cinquième synchronisme. *Josué. Punition des Israélites. Obscurité de l'histoire des autres nations.* 79
Sixième synchronisme. *Nouvelle ingratitude, nouvelle punition des Juifs. Chez les Grecs, Hercule, Persée, etc.* 80
Cinquième synchronisme bis. *Débora, chez les Israélites. Thésée chez les Athéniens. Castor et Pollux chez les Spartiates. Etéocle et Polynice. Siége de Thèbes.* 83
Sixième synchronisme bis. *Malheur des Israélites. Leur délivrance par Gédéon. Guerre de Troie.* 85
Septième synchronisme. *Abimélec chez les Juifs. Sa tyrannie. Booz, Noëmi, Ruth. Malheurs des princes grecs. Retour des Héraclides.* 89
Huitième synchronisme. *Jephté. Héli. Samson. La royauté établie chez les Juifs, abolie chez les Athéniens.* 92
Neuvième synchronisme. *David, Salomon. Schisme dans Israël. Observations sur les poésies sacrées.* 94
Dixième synchronisme. *Josaphat, Achab, Elie, Elysée. Crimes dans Israël. Crimes dans Juda. Athalie, Jéhu, etc. Situation de la Grèce.*

Réforme établie dans Sparte par Lycurgue. Examen de la constitution donnée par ce célèbre législateur. Page 101

Onzième synchronisme. *Continuation de l'histoire des Juifs chez les Spartiates. Etablissement des Éphores.* 113

Douzième synchronisme. *Ezéchias. Guerres contre les Assyriens. Fin du royaume d'Israël. Renaissance de l'empire d'Assyrie. Ère de Nabonassar. Déjocès. Guerre des Lacédémoniens contre les Messéniens et les Argiens. Colonies grecques. Fondation de Rome. Observations sur la poésie hébraïque.* 116

Treizième synchronisme. *Malheurs des Israélites. Histoire d'Égypte. Guerre de Sparte contre Messène. Les Horaces.* 125

Quatorzième synchronisme. *Destruction de Ninive. Josias, roi de Juda. Dracon dans Athènes. Romains.* 127

Quinzième synchronisme. *Victoires des Assyriens. Captivité de Babylone. Voyage des Phéniciens. Invasion des Scythes. Cyaxare, roi des Mèdes. Cylon, Épiménide et Solon, dans Athènes. Tarquin l'ancien, dans Rome.* 130

Seizième synchronisme. *Décadence de l'empire d'Assyrie. Amasis en Égypte. Pisistrate dans*

Athènes. Phalaris en Sicile. Servius Tullius dans Rome. État barbare des Gaulois. Pag. 135

Dix-septième synchronisme. *Cyrus. De l'éducation des Perses. Ses exploits, sa mort. Réflexions sur la destruction de Babylone. Reproches faits à la mémoire du conquérant. Fin de la captivité. Confucius chez les Chinois. Égypte, Carthage. Tyrannie de Pisistrate chez les Athéniens. Tarquin le superbe dans Rome. Guerres en Italie. Fondation de Marseille. État de la philosophie. Littérature chinoise.* 138

Dix-huitième synchronisme. *Cambyse. Conquête de l'Égypte. Ce pays, depuis cette époque jusqu'à nos jours, privé de l'avantage de se donner des maîtres. Fureur insensée de Cambyse. Smerdis le mage. Darius, fils d'Hystaspe. Expédition contre les Scythes. État des Juifs. Hippias chassé d'Athènes. Dans Rome, Tarquin chassé. Carthaginois. Réflexions.* 155

Dix-neuvième synchronisme. *Révolte des Ioniens, Guerre médique. Union définitive de l'histoire de l'Asie à celle de l'Europe. Miltiade en Italie. Siége de Rome. Création de la dictature. Érection du tribunat. Coriolan.*

Les Grecs supérieurs aux Romains pour le patriotisme. État de la philosophie. Page 163

Vingtième synchronisme. *Xerxès. Deuxième guerre médique. Défaites des Perses. Troubles et conspirations dans Rome. Victoires de Cincinnatus. Guerre des Carthaginois contre la ville de Cyrène en Afrique.* 171

Vingt et unième synchronisme. *Scènes tragiques à la cour des rois de Perse. Esdras chez les Juifs. Premières semences de divisions entre les Grecs. Les décemvirs dans Rome. Réflexions sur les destinées contraires des Grecs et des Romains. Siècle littéraire de Périclès.* 182

Vingt-deuxième sinchronisme. *Nouvelles tragédies chez les Perses. Guerre du Péloponèse chez les Grecs. Siége de Syracuse. Lutte des Romains contre les Volsques. Anarchie dans Rome.* 200

Vingt-troisième synchronisme. *Darius Nothus. Ambition effrénée de Cyrus le jeune près d'Athènes. Les trente tyrans. Orgueil de Sparte. Denys le tyran. Malheurs des Romains.* 211

Vingt-quatrième synchronisme. *L'alliance des Perses recherchée par les Grecs. Datame. Gloire de Thèbes. Invasion des Gaulois. Ré-*

flexions sur le caractère et les mœurs de ce peuple. Prise de Rome. Cette ville renaît promptement de ses cendres. Des Carthaginois, des Siciliens. Littérature et philosophie. Page 221

Vingt-cinquième synchronisme. *Tragédies à la cour d'Artaxerxès Mnémon. Commencement du règne d'Ochus. Victoires des Thébains. Épaminondas et Pélopidas. Contraste de Rome avec la Grèce. Denys l'ancien. Carthaginois. Littérature et philosophie.* 233

Vingt-sixième synchronisme. *Suite du règne d'Ochus. Conquête de l'Égypte. Cruautés du roi des Perses. État de la Grèce. Les Macédoniens. Ruses et politique de leur roi Philippe. Journée de Chéronée. Parallèle des Grecs et des Perses à cette époque. Victoires des Romains. Ils se fortifient, tandis que les Grecs s'affoiblissent. Siciliens et Carthaginois. Denys le jeune. Dion et Timoléon.* 241

Vingt-septième synchronisme. *Règne d'Alexandre-le-Grand. Position critique du jeune prince à son avénement au trône. Ses exploits. Prise de Thèbes. Il est nommé généralissime des Grecs. Il passe en Asie. Rapidité de ses victoires. Fin de l'empire des Perses.*

Perses. Remarques sur le caractère des rois de Perse, depuis Cyrus-le-Grand jusqu'à nos jours. Le destructeur de l'empire des Perses dans les Indes. Ses conquêtes, ses grands travaux, son retour et sa mort. Critique de ce prince. Parallèle de Philippe et d'Alexandre. Examen des victoires du héros macédonien. Tableau des autres nations. Romains, Samnites, Carthaginois et Syracusains. Siècle littéraire d'Alexandre-le-Grand. Remarques particulières sur l'éloquence des Grecs. 251

Vingt-huitième synchronisme. *Sanglante succession d'Alexandre. Ambition de ses généraux. Bataille d'Ipsus. Tyrannie d'Agathocle en Sicile. Revers des Carthaginois.* 275

Fin de la Table du Tome premier.